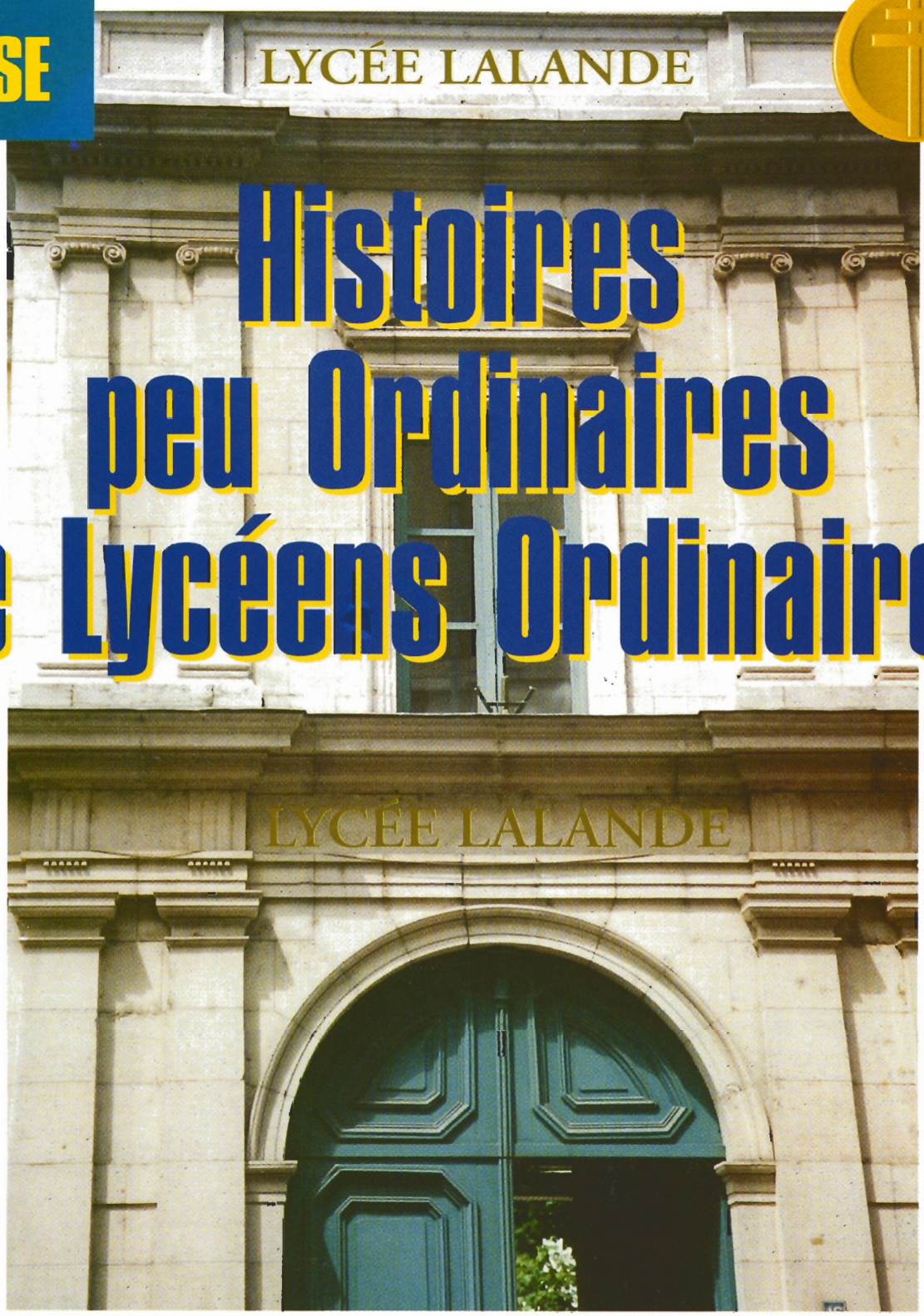
à BOURG en BRESSE




# Histoires peu Ordinaires de Lycéens Ordinaires

mon!

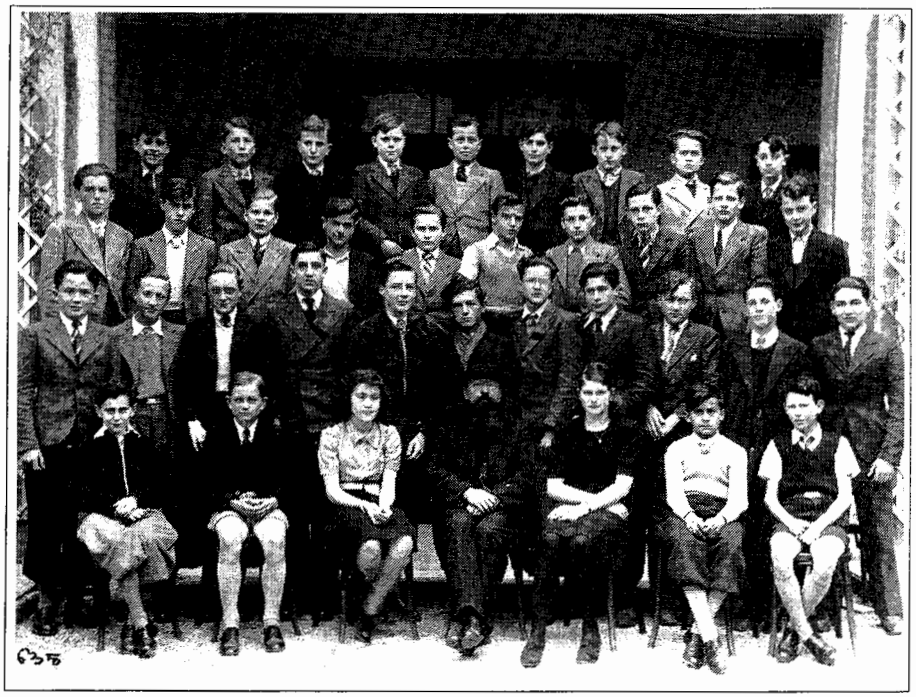
Association RÉSISTANCE LYCÉE LALANDE

OUVRAGE COLLECTIF

# HISTOIRES PEU ORDINAIRES

# DE LYCEENS ORDINAIRES

Association RESISTANCE LYCEE LALANDE



Quatrième classique en 1940

Le "Salon" (fumoir réservé)

Le Colonel de Gaulle aux côtés du Général Delestraint en 1939

Devant les fenêtres des salles d'étude

1ère moderne en 1942 - 43
11 déportés-résistants - 3 morts au combat - 3 responsables FUJ lycée

Equipe de foot Championne de France Sud en 1942

*Ce que peut la vertu d'un homme ne se doit point mesurer par ses efforts mais par son ordinaire.*

Pascal

(Sujet de philosophie Baccalauréat 5 juin 1944)

# PREFACE

*L'armée française en déroute, l'occupation allemande, les exactions, les humiliations, la collaboration, c'est là le ferment de la Résistance, symbolisée par un général clairvoyant : de Gaulle.*

*Pourquoi le lycée Lalande fut-il un lieu privilégié de cette résistance qui coûta 37 morts à un établissement qui ne comptait guère que 70 à 80 élèves en Terminale et autant en Première ?*

*Après 50 ans, les anciens du seul lycée civil français médaillé de la Résistance, au delà du recueillement et de la commémoration, ont tenté de faire ressurgir de leur mémoire les épisodes qui ont marqué leur cheminement, laissant aux jeunes d'aujourd'hui ou de demain le soin d'en analyser les causes et les effets.*

*Le Conseil Général de l'Ain s'est ouvert à leur demande et il a accepté, avec le concours du Service Départemental de l'Office National des Anciens Combattants de produire ce travail collectif, sans prétention historique ni littéraire, dépouillé de fioritures comme de commentaires.*

*Des mots de sincérité où résonnent le vécu et le parler de chacun des 32 auteurs.*

*Paul MORIN*
*Vice-Président*
*du Conseil Général*
*du Département de L'Ain*

# AVANT PROPOS

LA RESISTANCE, C'ETAIT L'ESPERANCE

1994 : année du 50ème anniversaire de la Libération de la France. Jamais, depuis 1944, le rôle de la Résistance n'avait été autant reconnu, aussi bien par les institutions de la République que par nos anciens alliés.

Au lycée Lalande, anciens élèves résistants, nous nous sommes retrouvés et regroupés pour organiser une cérémonie, le 5 juin dernier. Nous n'oublions pas nos camarades arrêtés, fusillés, déportés, morts dans les combats de la libération, lourd tribut qui explique que notre lycée soit le seul lycée civil titulaire de la Médaille de la Résistance.

Mais la cérémonie terminée, nous n'avons pas voulu nous séparer ... nous avions encore à dire, à faire et, pour cela , nous avons créé une Association : "RESISTANCE LYCEE LALANDE".

**« Nous avons à dire...»**

... dire que si en 1940 beaucoup de Français ont été trompés, certains se sont levés pour dire NON à la soumission.
... dire qu'aujourd'hui nous refusons la banalisation du régime de PETAIN tout comme la révision de notre histoire de 40 à 44.
... dire, après ce que nous avons vécu, que toute action de résistance, même la plus modeste, a finalement marqué la contribution du lycée à la libération du pays.

**« Nous avons aussi à témoigner ...»**

... témoigner que pour nous la Résistance fut une école de civisme où nous avons appris des valeurs telles le patriotisme et la souveraineté nationale, la paix, le danger du racisme, l'attachement aux droits de l'homme, les idées de justice sociale.
... témoigner que le combat pour la dignité de l'homme ne se mène pas sans passion.

**« Nous avons encore à attester...»**

... attester de ce que fut le pluralisme de la Résistance, comment des familles de pensées différentes étaient unies dans un même combat.
... attester que 50 ans après, avec des itinéraires singuliers, des engagements politiques et philosophiques des plus variés, nous nous retrouvons unis dans une fraternelle ambiance.

**« Nous voulons faire plus... »**

... car viendra le moment où nous ne serons plus là pour dire, sauvegarder et transmettre.

Aussi avons-nous engagé deux sortes d'initiatives :
d'une part, éditer un modeste ouvrage qui, diffusé dans les établissements scolaires, puisse, sous forme de courts récits et d'anecdotes, faire connaître ce que fut cette période,
d'autre part, sous l'autorité du Proviseur et des Professeurs du lycée, participer à des rencontres avec des élèves, dans le cadre du Concours national de la Résistance. Ces rencontres furent pleines d'enseignements.

## « Et après ? »

Nous ne voulons pas en rester là, faire une passe et nous mettre sur la touche.

- Même si nous ne prétendons pas retracer tout ce que fut la Résistance dans le lycée, nous souhaitons néanmoins prendre en compte questions, critiques et suggestions des élèves et des professeurs.
- Et pourquoi, après ces rencontres avec les élèves, ne pas donner de la place aux lycéens et aux lycéennes d'aujourd'hui pour livrer leurs propres réflexions dans une seconde édition ?

- Ainsi, d'une façon originale, les lycéens d'hier engagés dans la Résistance et les lycéens d'aujourd'hui confrontés à d'autres obligations, pourraient ensemble, manifester l'attachement de générations différentes au rôle de la France dans le monde, à la défense de la liberté et de la paix, à l'exercice des droits et devoirs du citoyen.

La Résistance, n'était-ce pas l'espérance ?

Aujourd'hui, quelle continuité ?

Cela dépend de vous, lycéens, lycéennes de 1995 et de demain.

*Marcel ROSETTE*

# CHRONOLOGIE GENERALE

## EVÉNEMENTS MONDIAUX

### 1940

27/3 : Himmler ordonne la construction du camp de concentration d'Auschwitz
9/4 : L'Allemagne envahit le Danemark et la Norvège
10/4 : la Wehrmacht attaque par la Belgique.
En France : la débâcle.
18/6 : de Gaulle lance son "Appel aux Français".

### 1941

12/2 : Rommel débarque à Tripoli.
1/3 : Leclerc bat les Italiens à Koufra.
12/4 : En Lybie, Rommel reconquiert le terrain perdu (sauf Tobrouk)
22/6 : L'Allemagne envahit l'Union Soviétique.
Juin - Juillet : Liban, Syrie : Les troupes de Vichy sont vaincues par les Anglais et les Français libres.
8/11 : Les Allemands arrivent près de Moscou.
7/12 : Destruction par les Japonais de la flotte U.S. de Pearl-Harbour
10/12 : Les Allemands piétinent devant Moscou.
11/12 : L'Allemagne et l'Italie déclarent la guerre aux Etas Unis d'Amérique.

### 1942

22/1 : L'armée allemande est repoussée de Moscou
3/6 : Victoire américaine à Midway
10/9 : Les Allemands arrivent devant Stalingrad.
3/11 : Les Anglais battent Rommel à El Alamein
8/11 : Débarquement américain en Afrique du Nord

### 1943

23/1 : Montgomery et Leclerc prennent Tripoli.
2/2 : Victoire historique de l'URSS à Stalingrad
10/7 : Débarquement allié en Italie (Palerme)
25/7 : Mussolini destitué et arrêté.
Le "Mur de l'Atlantique" comprend 3 700 ouvrages.

### 1944

9/5 : L'URSS reprend la Crimée.
18/5 : Les Alliés enlèvent Cassino.
6/6 : Débarquement allié en Normandie.
20/7 : Echec de l'attentat contre Hitler.
22/8 : Accords de Bretten-Woods : le F.M.I.
26/9 : Echec de l'opération d'Arnheim.
21/10 : Les Alliés en Allemagne : Aix la Chapelle prise.
2/11 : Fin des gazages à Auschwitz (1,5 million de morts).
16/12 : Contre-offensive allemande des Ardennes.
Fin 12 : L'Armée Rouge aux portes de Varsovie.

### 1945

12/1 : L'URSS attaque plus tôt que prévu.
27/1 : Auschwitz est libéré par les Russes.
4/2 : Conférence de Yalta.
15/3 : Les Américains prennent Iwo-Jima après Corregidor.
25/4 : Jonction Américains-Russes sur l'Elbe.
30/4 : Suicide d'Hitler et de Goebbels.
7-8/5 : L'Allemagne nazie capitule.
25/6 : Création de l'O.N.U.
6 et 9/8 : Bombes atomiques sur Hiroshima et Nagasaki.
8/8 : Institution du Tribunal de Nuremberg.
2/9 : Le Japon capitule.

## EVÉNEMENTS NATIONAUX

### 1940

22/6 : Pétain signe la capitulation de la France
10/7 : Pétain, investi par l'Assemblée Nationale (sauf 80 voix), fonde l' "Etat Français".
13/7 : à Mers el Kebir, la flotte française subit le feu de la marine anglaise.
Juillet : Mise hors la loi de la franc-maçonnerie, dissolution des centrales syndicales, suppression des E.N. d'instituteurs.
29/8 : Création de la "Légion française des combattants".
3/10 : Première loi anti-juive
30/10 : Pétain "entre dans la voie de la collaboration"
11/11 : Manifestation patriotique d'étudiants à Paris.

### 1941

27/2 : Des "délégations spéciales" sont substituées aux conseils municipaux
23/3 : Commissariat aux affaires juives
Avril : Ration de pain réduite à 275 g/jour
26/5 : Grève des mineurs du Nord
Juillet : Pétain crée la "Légion des Volontaires Français" contre le bolchévisme
21/8 : 5 000 Juifs internés à Drancy
23/9 : Création du Comité National de la Résistance

### 1942

1/1 : Jean Moulin est parachuté en France
4/2 : Pétain crée le "service d'ordre légionnaire"
27/3 : Premier convoi de Juifs pour Auschwitz.
28/3 : Création des F.T.P.
16/7 : Rafle du Vel d'Hiv à Paris
4/9 : Première loi sur le S.T.O.
11/11 : Les Allemands occupent la "Zone Sud".
27/11 : La Flotte Française se saborde à Toulon.

### 1943

26/1 : Création des "Mouvements Unis de la Résistance".
30/1 : Pétain crée la Milice à partir du S.O.L.
17/2 : Nouvelle loi sur le S.T.O.
Mars : début des maquis.
27/5 : Fondation du "Conseil National de la Résistance".
21/6 : Arrestation de Jean Moulin.
9/9 : Les Corses libèrent leur île.

### 1944

1/2 : Création Forces Françaises de l'Intérieur (F.F.I.)
15/3 : Publication du programme du C.N.R.
15/3 : Les Glières : 400 maquisards tués.
31/4 : Le Maquis du Vercors est anéanti.
3/6 : Gouvernement Provisoire de la République Française.
10/6 : Massacre d'Oradour sur Glane.
14/6 : De Gaulle proclame la souveraineté française.
21 au 30/7 : Massacres du Vercors.
10/8 : Insurrection de la Résistance à Paris.
15/8 : Débarquement allié en Provence.
25/8 : Libération de Paris.
28/10 : Une ordonnance exige le désarmement des combattants de la Résistance : nombreux engagements dans l'Armée Régulière.

### 1945

9/2 : Dernière ville d'Alsace : Colmar est libérée.
29/4 : Les femmes votent pour la première fois en France.
8/5 : Massacre de Sétif.
23/7 : Ouverture du procès Pétain.
21/10 : Référendum et élection de la 1ère Assemblée constituante.

## EVÉNEMENTS LOCAUX

### 1940

Octobre : 1ères promotions "d'élèves maîtres" et "d'élèves maîtresses" à Lalande et Quinet
Au Lycée : sous l'impulsion de Paul PIODA : vente de photos de de Gaulle.

### 1941

Diffusion des premiers tracts dactylographiés
Arrestation de Besault. Expulsion de Boisset
Diffusion des premiers journaux clandestins.

### 1942

Diffusion des journaux clandestins : Libération, puis Combat, Franc-Tireur, Témoignage chrétien, Bir-Hakeim
14/7 : Manifestation à Bourg et Bellegarde.
Première "dizaine" (de "Libération")
13/9 : Vaine manifestation contre Pétain à Bourg.
Paul Millet est exclu du Lycée pour anti-pétainisme.

### 1943

Création des F.U.J. avec Micky Barange.
Mars : Premiers maquis dans l'Ain - 1er convoi S.T.O. : manifestations à Bourg et Bellegarde.
21/5 : 1ère opération armée des F.U.J. : fichier S.T.O. pris et détruit.
Mai-Juin : arrestations de Marcel Thenon, Paul Morin, et Marcel Cochet.
Août : Le Capitaine Romans-Petit Chef des maquis de l'Ain
Maniement d'armes chez les lycéens.
11/11 : Défilé des maquisard à Oyonnax.
14/12 : Grande Rafle de Nantua (116 déportés).

### 1944

Barange, Bordet, Tourette ... capturés et fusillés, et d'autres.
Les lycéens participent à de multiples actions.
4/6 : Attaque de la Trésorerie.
5/6 : Lycée : arrestation de dix lycéens pendant les épreuves du Bac sur dénonciation par deux lycéens miliciens. Neuf sont déportés.
6/6 : Soulèvement général des résistants et maquisards.
10/7 : Offensive de l'armée allemande contre les maquis.
Mi-Juillet : Massacre des Vennes.
Fin août : Batallle de Meximieux-La Valbonne.
3/9 : Libération de l'Ain après de nombreux combats où les lycéens sont engagés.

### 1945

Mai - Juin : les déportés rentrent.
Octobre : Dans les lycées, collèges, écoles et Ecoles Normales (rétablies), rentrée scolaire de la Paix.

# ... INSCRITS DANS L'HISTOIRE

## «On était les meilleurs »

Avant la guerre, dans les années 38-39, nous avions « les Anciens Combattants de 14-18 ». Ils défilaient le 11 Novembre, et moi, enfant, j'adorais ça. Ils défilaient avec leurs décorations, leurs drapeaux ; les tambours roulaient, les clairons sonnaient et emplissaient les rues du village. C'était le garde champêtre qui marchait en tête, et le Maire... Leurs discours m'ennuyaient un peu. J'avais bien conscience qu'ils avaient le droit de parler, mais ça me semblait toujours la même chose : ils se prenaient, après si longtemps, toujours pour des rescapés, alors que, maintenant, ils étaient «comme tout le monde ». Nostalgiques prisonniers de leur passé, il manquait à leur voix un sens conséquent à leur action. Ils portaient comme une sourde rancune, avec de la peine, que je comprenais, mais qui durait trop longtemps, me semblait-il.

Au lycée, on nous disait : la « poudrière des Balkans », le « monde asiatique » (ou « péril jaune »), l'Allemagne revancharde (mais vaincue), l'Angleterre perfide, etc. tout ça avec Nabuchodonosor (ça faisait pas sérieux), vae victis, le Rubicon (c'est un drôle de nom), et Shakespeare et Kant, et le 2ème principe, et Musset...

Les Français avaient eu la Révolution la plus célèbre du monde, et son Napoléon qui avait mis la piquette à toute l'Europe, et maintenant on avait la République modèle universel, avec nos colonies où on répandait les bienfaits, au contraire des Anglais qui ne pensaient qu'à exploiter les leurs. On avait «l'Empire Français» (sic), qui s'étendait sur le monde entier, avec des soldats qui étaient les meilleurs du monde, c'était reconnu par tous (quoique les Allemands étaient assez bons aussi). Si bien qu'avec nos savants, nos écrivains, on était, et pour longtemps, les meilleurs.

En plus, on était pacifiques. On aurait bien retorché les Allemands, qui la ramenaient, mais notre pacifisme reprenait le dessus. C'est pour ça qu'on a déclaré la guerre malgré nous, derrière la fameuse « ligne Maginot », infranchissable.

Tout ça et d'autres choses faisait parfois un peu contradiction, mais on était vraiment excellents, et si on avait autant d'alliés sûrs, c'est bien qu'ils reconnaissaient notre valeur intrinsèque et fondamentale.

Une « autre vérité » a déboulé en mai 40, avec les Panzer.

## ... Intermède ...

Notre Résistance, quel qu'en ait été le cours, ne donne à aucun de nous le droit de pontifier aujourd'hui.

Le seul droit que nous nous arrogeons ici, est de dire que la vie est faite parfois de grandes, mais surtout de petites choses qui tracent finalement le chemin, y compris le nôtre, bien entendu.

Il ne nous appartient pas de « dire l'histoire », mais seulement d'exposer notre perception ponctuelle d'acteurs ou de témoins directs. Notre objectivité même après cinquante ans, reste correcte, quand nous n'y ajoutons ni interprétation ni commentaire : des faits, aussi bruts que possible. Voilà ce que nous avons tenté de faire. Peut-être les mots ont-ils parfois trahi nos convictions ...

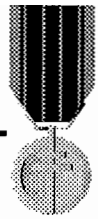
Mais entre ces mots, grandiloquents, humbles, passionnés ou réservés, est-il au moins clair qu'un filigrane est visible, qui contient le sens :

Aujourd'hui comme hier, c'est au quotidien que s'exerce notre RESPONSABILITE.

Prenez garde : C'est votre tour, jeunes.

*Pierre FIGUET*

# *1940*



*10 mai :* ***La débâcle : l'armée française est enfoncée par les divisions blindées allemandes.***

*17 juin :* ***Pétain est investi par l'Assemblée Nationale (sauf 80 voix) et fonde « l'Etat Français ».***

*18 juin :* ***de Gaulle, depuis Londres, lance son « Appel aux Français ».***

*novembre :* ***sous l'impulsion de Paul PIODA vente au Lycée de photos de de Gaulle (en colonel)***

# LE "FOU CHANTANT" AU LYCÉE LALANDE

## « Juin 1940 »

Débâcle et pagaille. Le Lycée est vide de ses élèves. Le premier Bac se tiendra dans quelques jours. Seuls errent dans la pelouse, les salles d'étude et la cour d'honneur, en toute liberté, Grosgurin, Bornarel et Coutty. Ils habitent un peu loin (Divonne, Brenaz, Oyonnax) et ne sont pas partis dans leur famille. Ils n'ont pas le moral gai : nouvelles désastreuses des combats, coups de sirène fréquents car les avions allemands passent sur Bourg. Impression d'abandon.

Nous demandons au Proviseur, au fort accent alsacien (Le Pingouin), « Que fait-on Monsieur ? » réponse : « Ce que fous foulez, ce que fous foulez ». Quelle tête à claques !!! Il prépare sa 401 Peugeot et ses bagages pour fuir dans le midi de la France.

Soudain dans la rue du Lycée, nous sommes surpris par le bruit assourdissant de véhicules à moteur, lesquels se rangent le long du Lycée. Des aviateurs français parmi lesquels le Général commandant s'engouffrent dans le hall d'entrée et en quelques minutes installent dans la loge du concierge des circuits téléphoniques et des appareils récepteurs-transmetteurs. Va-et-vient d'officiers, de sergents dans un certain désordre. Nous apprenons que le Lycée est devenu rapidement le P.C. du Général. Il dirigerait les missions des avions chasseurs.

Un sergent au visage très connu entre dans la cour d'honneur : c'est Charles TRENET qui est le chauffeur du Général. Son uniforme est très seyant, « un peu fantoche ». La casquette d'aviateur lui va très bien. On dirait un haut gradé. Quel chic ! Il est à mon avis beaucoup trop chic : il chante aux Armées. C'est bien le moment.

D'un camion descendent une vingtaine de soldats (des rampants). Ils coucheront avec nous au dortoir. La plupart sont désabusés.

Deuxième nuit au dortoir. Certains troufions ont soif ? Que ne le disaient-ils plus tôt ! Nous les emmenons dans les caves profondes du Lycée (servant d'abris). Nous leur indiquons la cave du Pingouin. Ils font une ample provision de vins fins et de liqueurs. Nous en connaissions la saveur !!!

Le dortoir sent bientôt la gnôle, le pinard, la gauloise bleue et les pieds négligés. Pauvre armée française. Ce soir-là Charles TRENET ne se produit pas sur scène.

Evidemment le Bac est repoussé.

Les trois abandonnés regagnent leur famille (vélo, auto-stop, autocar problématique). En raison de la défaite de l'armée française les transports sont rarissimes et sans horaires fixes.

*Pierre COUTTY*

# UNE FACON D'ENTRER PARMI D'AUTRES...

Juin 1940. Mon père est médecin de campagne à Chavannes-s-Suran. Originaire de l'Ile Maurice, alors colonie britannique, il vient d'obtenir la nationalité française.

Parlant l'anglais couramment, écoutant la B.B.C. (Londres) pour connaître les vraies informations sur la guerre, il entend et approuve l'Appel du général DE GAULLE à la Résistance.

PETAIN, dans le même temps, sévit contre les immigrés, même devenus français ; un décret de l'automne 1940 interdit à mon père l'exercice de la médecine.

Le maire (qui sera confirmé par Vichy), le curé et quelques habitants ne sont pas mécontents... « un docteur créole au village, vous pensez... » Mais nombreux sont ceux qui ne comprennent pas, s'inquiètent, refusent... « Le docteur ROSETTE est un bon docteur, etc... »

Une pétition circule, à Chavannes et dans les villages voisins. L'action paie. Le préfet finit par revenir sur la décision.

A Chavannes et alentour, la résistance au pouvoir de PETAIN venait de naître. Elle allait s'amplifier en prenant d'autres formes et d'autres dimensions jusqu'à la Libération. Et mon père devint, dans la région, le « docteur des résistants et des maquis ».

Y avait-il plusieurs façons d'entrer dans la Résistance, nous demande-t-on parfois ?

Vous conviendrez qu'à l'automne 1940, le fils d'immigré et le lycéen de 3ème que j'étais, n'eut pas beaucoup de mérites à rejoindre les rangs des patriotes.

*Marcel ROSETTE*

# RACISME

Si certains, comme moi-même, anciens de la Rhéto de l'année précédente, se retrouvaient, plusieurs nouveaux arrivaient, réfugiés avec leur famille de la zone occupée.

Je n'évoquerai que deux d'entre eux :
- Cerf,* juif, fils d'un officier français nommé à la subdivision militaire de Bourg-en Bresse.

-R .., le fils de notre professeur de Mathématiques, inconditionnel de Pétain et de la Collaboration.

Les années précédentes, au lycée Lalande, la question juive ne se posait pas ni pour moi-même ni pour l'énorme majorité de mes camarades.
Non pas que nous l'ignorions ; nous étions assez au fait des actualités pour la connaître. Mais nos camarades israélites étaient nos égaux.

Et voilà que « Cerf » arrive parmi nous en octobre 1940. Vis à vis de lui le professeur de Math s'est montré froid, très froid mais Cerf était irréprochable aussi bien dans sa tenue que dans son travail. Il était intelligent et travaillait.

## « Agression

Mais une poignée de nos camarades, trois, très vichystes, des externes, ne pouvaient pas accepter cette promiscuité, même s'ils savaient que le père de Cerf, officier français, s'était glorieusement battu au cours de la Campagne de France. K., H, et R. étaient très excités et ne manquaient pas de l'insulter.

Et puis, un jour, à la sortie du lycée, sans aucune raison, ils se sont précipités sur lui et l'ont frappé à la face, et notamment un grand coup de poing dans l'oeil droit et je sais qui l'a ainsi frappé.

Nous étions quelques-uns à vouloir le protéger, mais l'agression préméditée avait été trop rapide. Ces trois ont ricané et sont partis très fiers d'eux-mêmes, en espérant que Cerf arriverait au lycée le lendemain avec un beau coquard.

Hors de moi, je n'ai fait qu'invectiver mes camarades, pour deux desquels j'avais jusque là une certaine estime. Désormais que dégoût et mépris.

Nous appartenions bien désormais à deux camps différents.

Il faut ajouter que les trois agresseurs en furent pour leurs frais, car le lendemain Cerf apparut sans la moindre trace de coquard ; sa mère avait su trouver la parade empirique contre l'apparition de ce que l'on appelle en médecine « un hématome péri-orbitaire ».

J'ai découvert ce jour-là ce que pouvait être le racisme, aveugle, idiot. Le nazisme avait déjà fait des émules chez certains jeunes Français ; nous en étions donc à « la nuit de cristal », pour agresser un camarade uniquement parce qu'il était juif, parce qu'il était né.
La propagande de Vichy commençait !

*François-Yves Guillin*

* Si je me souviens du nom de ce camarade, j'ignore son prénom, et ne sais pas ce qu'il est devenu.

# UN PIONNIER : PAUL PIODA

A la rentrée scolaire 1940-41, nous vivions sous un nouveau régime, celui de la collaboration du gouvernement de Vichy avec l'Allemagne de Hitler. Chaque jour, et ensuite chaque semaine, dans la cour d'honneur, mis en rangs, nous devions saluer le drapeau et chanter à la gloire de PETAIN : « Maréchal, nous voilà ».

A quelques uns, nous remplacions le mot maréchal par le mot général, pour bien montrer que nous avions choisi DE GAULLE.

Un peu plus tard, il nous fallut chanter le «couplet du Maréchal» de la Marseillaise. Bonne occasion pour quelques voix indécelables dans la foule de prononcer «Miss Berthet, miss Berthet chérie» (du nom de notre prof de musique) au lieu de «Liberté, liberté chérie», ce qui réjouissait tous ceux, profs compris, qui savaient bien que la liberté était de plus en plus bafouée.

Dans le même temps, les inscriptions commençaient à fleurir sur les tableaux et sur les murs. Nous avions à peine 15 ans, mais nous cherchions des activités plus « sérieuses ».

Cela ne tarda pas. Dès l'automne 1940, nous faisions la connaissance de Paul PIODA et de sa soeur Louise. Ils tenaient un magasin de vitrerie-miroiterie situé rue du Gouvernement (actuellement rue Victor BASCH), sur le chemin du lycée pour de nombreux externes ou demi-pensionnaires comme moi-même.

**Paul PIODA**

Officier de réserve, Paul PIODA tenait à Bourg, Rue du Gouvernement (depuis devenue Rue Victor-Basch), une petite entreprise de vitrerie, miroiterie, encadrement.

Dès le début de l'occupation, il s'ingénia à rassembler autour de lui un groupe de jeunes gens décidés. En 1940 il fit enlever des armes d'une caserne de Bourg pour les entreproser dans la ferme de Dondona.

En 1941, les frères MORANDAT l'enrôlent à «Libération» que préside d'ASTIER DE VIGERIE.

Chef de ce Mouvement et de l'A.S. de l'Ain, il sera arrêté le 18 juin 1943, interné à St-Paul, puis à Eysses.

Il sera déporté en juin 1944 à Dachau, et il décédera au Camp de Flossembourg le 31 octobre 1944.

Paul PIODA commença par nous fournir des photos du général DE GAULLE (où il était en tenue de Colonel), photos à vendre discrètement pour détecter des lycéens décidés à entrer dans la Résistance.

Notre artisan vitrier avait d'ailleurs, dès 1940, « récupéré » des armes à la caserne Aubry pour les entreposer à St Just. En 1941, c'est lui qui dirigeait le principal mouvement de Résistance, le mouvement « LIBERATION ».

C'est encore sous son impulsion que nous diffusions dans le lycée les journaux clandestins, tels LIBERATION, COMBAT, FRANC-TIREUR, BIR-HAKEIM, ... En allant ou en sortant du lycée, je m'arrêtais régulièrement chez « PIODA » pour avoir des consignes d'action.

Arrêté le 18 juin 1943, Paul PIODA fut déporté à Dachau. Il mourut le 31 octobre 1944 au camp de Flossemburg.

Pour nous, les jeunes, c'était un pionnier. La Résistance au Lycée Lalande lui doit beaucoup.

*Marcel ROSETTE*

# *1941*

| | |
|---|---|
| *27 février :* | *des "délégations spéciales " désignées remplacent les Conseils Municipaux élus.* |
| *22 juin :* | *l'Allemagne envahit l'U.R.S.S.* |
| *23 septembre :* | *création du Comité National de la Résistance (C.N.R.)* |
| *au lycée :* | *premiers tracts dactylographiés puis premiers journaux clandestins* |
| *7 décembre :* | *attaque japonaise contre la flotte U.S. à Pearl Harbour* |
| *11 décembre :* | *l'Allemagne déclare la guerre aux U.S.A. (début de la bataille de l'Atlantique)* |

# LE MILICIEN DEMASQUE

Dès l'hiver 1940, nous étions un petit groupe décidé à «bouter les Allemands hors de France».

Nous nous réunissions : Raymond SORDET, Marcel RIZZI, Paul DUBOIS, GINDRE et moi-même, dans l'arrière salle d'un café, rue Teynière à Bourg, café appartenant à la soeur de RIZZI.

Madame APPLETON nous y rejoignait souvent. Elle devait nous aider à gagner l'Angleterre.

Elève du lycée «Lalande et Edgard Quinet réunis», j'étais pensionnaire chez le pasteur DESHONS et libre d'aller et venir.

Mme APPLETON s'étant rendu compte qu'en son absence on venait visiter et fouiller son appartement situé près du Champ de Mars, m'a demandé de venir me cacher chez elle pour tenter d'identifier les «visiteurs» éventuels.

Personne la première fois.

La deuxième fois, un peu après le départ de Mme APPLETON pour le cinéma, bruit dans la serrure... je me suis cachée dans d'épais rideaux d'où je pouvais apercevoir sans être vue... mais j'avais un peu peur !!

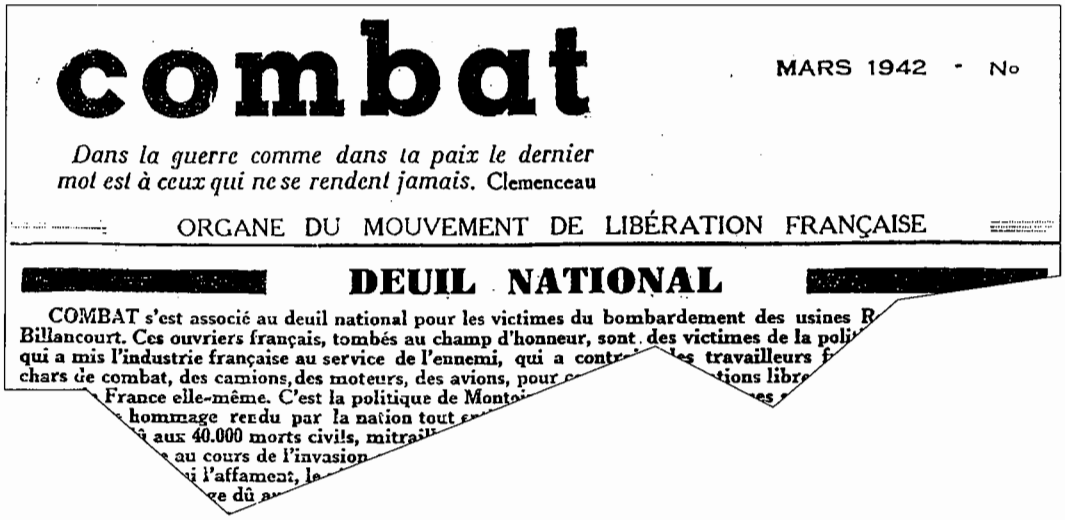
Deux individus sont entrés, ont fouillé une bibliothèque, un secrétaire, ont pris quelques papiers et sont partis.

Au retour de Mme APPLETON, j'ai pu les lui décrire... et je me suis sentie la cousine de Jeanne d'ARC... au moins.

Nous ne devions sans doute pas être suffisamment prudents car, en mai 1941, nous avons été arrêtés par la police de Vichy. Mais ceci est une autre histoire.

Il y a cependant une suite.

Trois ans après, j'ai reconnu un des deux «visiteurs» en grande discussion au «Café Français» avec un milicien notoire. J'ai pu m'asseoir à une table voisine. Des bribes de conversation entendues, j'ai compris qu'il renseignait le milicien sur le P.C. du Capitaine ROMANS, au Balvay.



combat

MARS 1942 - No

*Dans la guerre comme dans la paix le dernier mot est à ceux qui ne se rendent jamais.* Clemenceau

ORGANE DU MOUVEMENT DE LIBÉRATION FRANÇAISE

**DEUIL NATIONAL**

COMBAT s'est associé au deuil national pour les victimes du bombardement des usines R
Billancourt. Ces ouvriers français, tombés au champ d'honneur, sont des victimes de la poli
qui a mis l'industrie française au service de l'ennemi, qui a contr les travailleurs f
chars de combat, des camions, des moteurs, des avions, pour tions libr
France elle-même. C'est la politique de Monto
hommage rendu par la nation tout
aux 40.000 morts civils, mitrai
au cours de l'invasion
l'affament, l
ge dû a

Quelques jours après, au cours d'une visite au P.C., j'ai vu le même homme qui avait fonction d'aide cuisinier. Arrêté aussitôt, il a fini par avouer son appartenance à la Milice.

*Colette LACROIX*

N.B. : Madame APPLETON organisait des passages à Londres. Amie du général Delestraint, elle travaillait avec Paul PIODA.

# EXCLU DU LYCEE EN 1941

La rentrée scolaire 1941 fut la plus triste de toute la guerre. PETAIN et ses soutiens se sentaient forts ; persuadés de la victoire de l'Allemagne, ils voulaient imposer rapidement l'ordre nouveau. Dans toutes les salles du lycée, le portrait du « Maréchal » nous narguait.

Une semaine seulement après sa prise de pouvoir, PETAIN promulga un décret lui permettant de révoquer sans procédure tout fonctionnaire déplaisant.
50.000 agents de l'Etat environ furent victimes de cette épuration. Il en résultait une atmosphère empoisonnée chez nos professeurs. Crainte, prudence, silence étaient la règle à de rares exceptions près : GARET, MANDOUZE puis COCHET après sa nomination.

En s'inspirant directement de l' Allemagne et de l'Italie, PETAIN voulait aussi modeler la jeunesse à son idéologie. Le chant : « Maréchal nous voilà » était le chant officiel. Même en confession, l'aumônier se référait à PETAIN pour justifier les pénitences. Un professeur spécialement choisi, le «Maître d'Education Générale», impulsait et supervisait l'action morale dans l'établissement.

Le message de rentrée du « Maréchal » est diffusé et affiché dans les écoles. On impose aux lycéens, chaque lundi matin, un lever du drapeau agrémenté d'un discours. En 1941,

le régime impose une « charte » du lycéen. Le proviseur, nommé MAURER, passait dans les classes faire des discours de propagande et obligeait même les élèves à signer des promesses au « Maréchal ».

## « L'avis de FOCH sur PETAIN »

C'est dans cette atmosphère pesante que je revins au lycée, après les vacances de la Toussaint, avec un texte dactylographié de 5 à 6 pages : des extraits des mémoires du Maréchal FOCH concernant son collègue PETAIN.
Ce texte, condamnant l'attitude timorée et défaitiste de PETAIN en 1918, était diffusé à Lyon par le Mouvement de Résistance « FRANC-TIREUR ».

Ces quelques feuilles me furent confisquées par un professeur alors que je les faisais lire à mon voisin de classe. Finalement, ces papiers furent envoyés au Président départemental de la Légion, lequel informa le Préfet, lequel chargea les R.G. (renseignements généraux) de mener une enquête.

## « La police au lycée »

C'est ainsi qu'un soir de novembre 1941, vers 17 H 30, deux inspecteurs de police vinrent me chercher au lycée pour me conduire à la Préfecture. Ni mes parents, ni l'administration du lycée n'avaient été informés. En m'interrogeant, les inspecteurs me flanquent une « rouste ».

Le proviseur, heureux de prouver ses sentiments pétainistes, me chargea dans un rapport au Recteur en proposant mon exclusion.
Je fus donc, au début du mois de décembre 1941, exclu du lycée pour avoir diffusé des textes « séditieux », extraits d'un ouvrage non interdit qui se trouvait dans la plupart des bibliothèques municipales.

Cette exclusion montre bien l'hypocrisie du régime de PETAIN : aucune suite judiciaire n'était possible, faire circuler un papier pendant la classe ne méritait au maximum que deux heures de retenue. Et pourtant il y eut intervention de la police et exclusion du lycée, sans décision du Conseil de discipline.

Sous PETAIN, il n'y avait plus de cadre légal ; au nom du respect dû au « Maréchal », la police et l'administration agissaient en toute impunité, au mépris des règlements existants.

Je pense avoir été le second élève du lycée de Bourg exclu pour ses opinions, le premier ayant été un an plus tôt Jean BOISSET.

Mon exclusion avait profondément choqué des enseignants du lycée ainsi que les habitants de mon village, Chavannes-s-Suran, et des interventions eurent lieu. Le Recteur informé par deux de ses collègues de l'Université de Grenoble ayant reconnu que le rapport du Proviseur était particulièrement outrancier décida, en janvier 1942, de me réintégrer au lycée.

*Paul MILLET*

# PRUDENCE

Au cours de l'année 1940-1941, j'étais en «Math-élem» au Lycée Lalande de Bourg, mon vieux bahut. Nous étions de très nombreux camarades qui avions présenté ensemble la première partie du Bac, l'année précédente. Beaucoup s'étaient dirigés vers la philo; certains, comme moi, avaient préféré les délices des Maths et de la Physique-Chimie.

Parmi les nouveaux se trouvait R.., le fils de notre professeur de Mathématiques, inconditionnel de Pétain et de la Collaboration.

En France, depuis la fin du printemps, les évènements s'étaient précipités. La défaite humiliante de notre pays nous consternait.

J'avais eu le privilège, en septembre 40, de rencontrer le général Delestraint, ancien supérieur de de Gaulle. Le futur chef de l'Armée Secrète savait transformer le désespoir en espérance et l'espoir en enthousiasme. Il comprit que je ne demandais qu'à servir et me promit qu'il ferait appel à moi, le moment venu. Il tint parole au cours de l'été 1942.

Mais revenons en 1940.

Lorsqu'en octobre, je retrouvai mes camarades du lycée, je ne pus m'empêcher de faire partager mes convictions pour la cause gaulliste, autrement dit de faire de la propagande. Des tracts rédigés très sommairement circulèrent. Certes, je manquai de prudence, mais jusqu'en 40, au lycée, la délation n'existait pratiquement pas. Je ne me méfiai pas.

Il ne fut pas difficile au fils R.. de connaître mes opinions ; il ne tarda pas à en référer à son père. Je compris vite qu'un élément nouveau venait d'intervenir. Le comportement de ce professeur principal était différent. Il m'ignorait. Mes devoirs de Math recevaient toujours la même note : 7/20, sans corrections, qu'ils soient bons ou mauvais. Je me consolais puisque les autres professeurs étaient équitables, tel Mr Barry, cet excellent professeur de physique. Tacitement il me soutenait.
Et puis j'ai réussi mon bac et le fils R.. a échoué...

Mais il y eut plus grave.

Un jour, au printemps 1941, ma mère, Madame veuve Guillin, reçut un avertissement du préfet, à cause de moi. Très gentiment, ce haut fonctionnaire départemental, qui n'était pas un ultra, lui conseilla de me prêcher la prudence. Il fallait me tenir tranquille. C'est là qu'intervient le proviseur du lycée Lalande dont je ne me souviens que du surnom, mais par contre, je me rappelle bien ses prises de position rigoureuses. Une liste provenant de lui, établie certainement en partie par le Professeur de Math, avait été récemment adressée au préfet. Mon nom y figurait en très bonne place. Les choses donc en restèrent là. Cela m'apprit au moins la prudence, ce qui me fut utile lorsque je devins clandestin.

*François-Yves GUILLIN*

# 1942

*janvier :* *l'armée allemande est repoussée de Moscou*
*17 juillet :* *rafle du Vel d'Hiv à Paris*
*Diffusion par les lycéens de journaux clandestins s'étendant progressivement dans le département*
*8 novembre :* *les Américains débarquent en Afrique du Nord*
*11 novembre :* *les Allemands occupent la "Zone Sud" de la France*

N° 8 — 1er MARS 1942

LIBERATION

ORGANE DES FORCES DE RESISTANCE FRANÇAISE

NOTRE TACHE

une merveilleuse base pour
contre Java et l'Au
elle permet déso
pénétrer dans l
Nous ne

L'UNION FERA NOTRE FO

ions pas distinguer la gau
l'employé : mais ch
lui qui s'a

## LE MARECHAL DISPARU

Affaire mémorable au lycée Edgar Quinet (lycée des filles). Nous entrons en étude dans la salle de permanence. Exclamation !

Une élève vient de constater l'absence du portrait du Maréchal. Enquête, interrogation, menaces. Personne n'est en mesure de dire le jour et le moment de l'enlèvement. Avec stupeur, on finit par apprendre que le chef de l'Etat a été "descendu" par Alice Deshons, la fille du pasteur. L'affaire fut étouffée, mais on en parla longtemps, tant nous paraissait grande l'audace de notre compagne. Mais toutes les internes de la salle de permanence furent "collées" le dimanche suivant.

**« Intox cinématographique du 8 juin 1942 »**

Ce jour là, la directrice du lycée annonce pour le soir même le film « Français vous avez la mémoire courte » , et pour le lendemain une causerie sur la France, l'un et l'autre étant « d'un très grand intérêt ».

Nous nous concertons : irons-nous par notre présence cautionner ce soi-disant film historique ? Nous savons bien que c'est un film de propagande. Mais ce n'est pas cher (2 francs).

Et puis à la perspective de sortir le soir, de "descendre l'avenue", de rencontrer nos

camarades du lycée Lalande, le plus grand nombre d'entre-nous se décide. Quelques-unes espèrent un petit chahut.

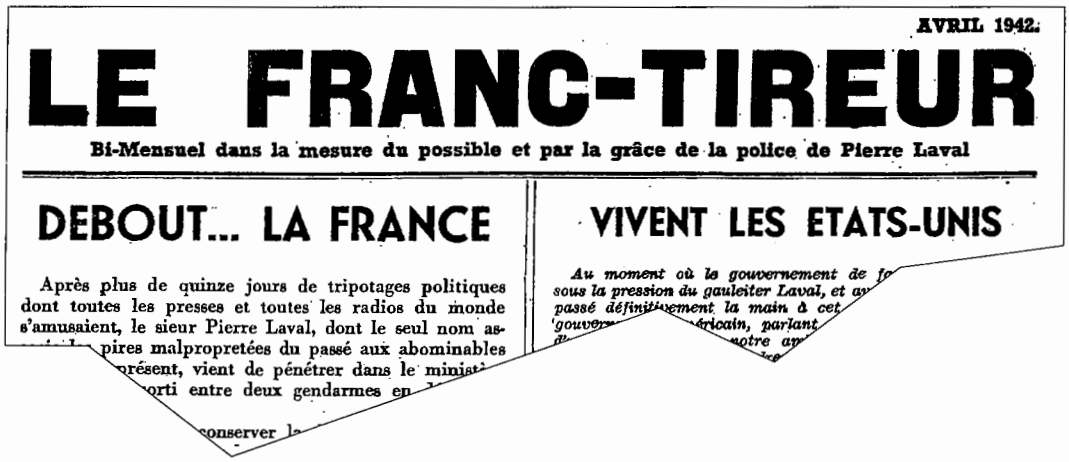
Nous irons donc au cinéma Carillon.

Là un homme sec, habillé de gris, paraît et entre directement dans le sujet: «monsieur le Préfet, mon général... les communistes... etc.
Il n'a peut-être jamais appris que tout exposé bien fait doit comprendre une entrée en matière.

Il pérore avec un drôle d'accent. Peut-être fait-il des vers libres car son «sermon» se compose de périodes brèves, égales, ponctuées par des gestes énergiques de la main droite.

Il répète un de ces mots utilisé aujourd'hui. Il s'agit bien entendu du «judéo» et quelque chose en «isme». Il bafouille. Fou-rire à peine dissimulé chez les uns, regards ironiques chez d'autres qui ne se laissent pas prendre à cette propagande.

Ce discours ne nous satisfait pas du tout. Certains font des critiques, malgré le regard courroucé de quelques vieux messieurs et les exhortations au silence de nos camarades les plus raisonnables.



AVRIL 1942.

LE FRANC-TIREUR

Bi-Mensuel dans la mesure du possible et par la grâce de la police de Pierre Laval

DEBOUT... LA FRANCE

Après plus de quinze jours de tripotages politiques dont toutes les presses et toutes les radios du monde s'amusaient, le sieur Pierre Laval, dont le seul nom as- pires malpropretées du passé aux abominables présent, vient de pénétrer dans le minis- orti entre deux gendarmes en conserver l

VIVENT LES ETATS-UNIS

*Au moment où le gouvernement de f sous la pression du gauleiter Laval, et a passé définitivement la main à cet 'gouver- ricain, parlant notre a*

Voici même le film, de la même veine que l'exposé qui l'a précédé : la plus «belle» ou la plus «ignoble» des productions nazies. Une apparition sur l'écran du «bien aimé Führer» est heureusement saluée de quelques coups de sifflet.

Nous sortons de la salle mêlées aux normaliens et lycéens aussi indignés que nous par cette séance «d'hitlérisation» comme dit l'une d'entre-nous.

*Une fille.*

# PETAIN A BOURG

La venue du Maréchal PETAIN dans l'Ain, annulée en avril 1941, eut lieu les 12 et 13 septembre 1942.

A part le « COURRIER DE L'AIN » qui se borne à donner laconiquement le programme de la visite, les autres journaux, le "PROGRES" comme les feuilles locales, ne tarissent pas d'éloges sur le "sauveur de la France".

A Bourg, tout est prêt pour le grand jour : les légionnaires sont mobilisés (présence obligatoire), la Chambre de Commerce a retiré temporairement les panneaux du «Bureau

de placement » allemand, les enfants des écoles se préparent à faire les haies d'honneur, les offrandes pour le « Maréchal » sont prêtes, le groupe folklorique de Bresse offre ses services, la police est, bien sûr ... sur les dents !

La visite commence par une réception à la Préfecture. Parmi les personnalités que le Préfet THOUMAS présente d'abord au Maréchal PETAIN, citons, outre le Maire de Bourg et l'Evêque, l'Inspecteur d'Académie et ... le sieur MAURER, Proviseur du lycée Lalande.

Le samedi soir, après un dépôt de gerbe au Monument aux morts, PETAIN se rend à un dîner de 26 couverts à la Préfecture.
Dimanche matin, Préfet et clergé réunis, font sonner les cloches des églises dans toutes les communes. Avant d'assister à la messe à Notre-Dame, le « chef de l'ETAT FRANÇAIS » s'adresse à une foule immense, groupée au Champ de Mars et déclare : « Si tous les départements se comportaient comme vous, la France se relèverait bien vite »... ( applaudissements chaleureux ) !

Alors, imaginez la scène... au milieu des « hourras », se tiennent quelques lycéens venus manifester leur opposition. Nous avons bien commencé à lancer des « vive de GAULLE » ... mais vraiment, l'ambiance n'y était pas ! On nous regardait avec des yeux ahuris et méchants et, bientôt repérés, nous avons dû déguerpir pour ne pas être arrêtés sur le champ... de Mars.

Il fallait résister, mais ce jour-là, dans le rapport des forces, nous ne pesions pas lourd. !!!

*Marcel ROSETTE*

# LES VERS DE SCHILLER

Après l'occupation de la zone-sud par l'armée allemande, en novembre 1942, nous n'avions plus seulement «affaire» à la police de Vichy et à la milice, mais aussi à la Wehrmacht et à la Gestapo.

A cet époque, certains cadres du lycée firent preuve d'une servilité déplorable. D'autres, par contre, refusaient l'oppression et choisissaient la Résistance, tels GARET, MANDOUZE, COCHET, professeur de gymnastique.

Citons aussi ce professeur d'allemand, MERLE, qui, avec une réelle satisfaction, nous faisait apprendre ces vers de SCHILLER :

"Wir wollen frei sein, wie die Väter waren"
"Eher dem Todt als in der Knechtchaft leben"

Comme nos pères, nous voulons vivre libres
Plutôt la mort que la servitude !

La poésie pouvait ainsi devenir une arme au service de la Résistance.

*Marcel ROSETTE*

# PROFESSEURS ET ELEVES

En 1939, le nouveau Proviseur était baptisé «le Pingouin». Son origine Alsacienne aurait pu susciter notre sympathie et notre patriotisme.
Mais, zélé délateur de résistants, il finit copieusement chahuté devant le Préfet lors de la distribution solennelle des prix, en 1942.

D'autres professeurs, au lycée, étaient pétainistes, y compris celui dont la propre fille était une résistante.

## « Proches de la Résistance »

Mais ceux qui étaient proches de la Résistance le manifestaient de façon journalière.

Il y avait André MANDOUZE, passionnant professeur de Lettres qui nous faisait apprécier PEGUY, ancien chef des «Talas» à Normale sup. (ceux qui vont Tala-messe). Il diffusait clandestinement à l'intérieur «Témoignage Chrétien». Pierre COUTTY était de ceux qui l'aidaient.

Mais nous avions aussi un surprenant prof d'Histoire-Géo, si joyeusement chahuté que l'administration du lycée l'avait obligé à rétribuer un surveillant pour limiter l'indiscipline pendant ses cours.

Nous avions dû, début 1941, assister à un film de propagande nazie totalement antisémite : le Juif Süss au cinéma ABC.

La lumière étant revenue, un petit homme se dressa comme un coq. Tourné vers nous, sa barbe noire et son lorgnon tremblotant, le reste du visage rouge d'indignation, il lança d'une voix de stentor : «Jeunes gens, ne vous laissez pas influencer par cette odieuse propagande !». C'était notre prof d'Histoire-Géo, Barbier, barbiton ou biton, c'était Monsieur AUDIERNE !

Nous sommes restés stupéfiés par cette réaction tellement inattendue de celui qui ne pouvait pas faire entendre sa voix en classe.

Je suis certain que les impressions laissées ce jour là furent intenses. Même hors de la Résistance stricte, certains de nos professeurs ont su jouer leur rôle. N'y a-t-il pas d'ailleurs un rapprochement à faire entre notre lycée et l'Ecole des Enfants de Troupe repliée d'Autun à Neuville sur Ain, mon pays natal.

## « Les Enfants de Troupe »

Une cinquantaine d'élèves de 16 à 19 ans prirent le maquis au printemps 44, sous la direction d'un caporal alors que plusieurs de leurs professeurs, officiers de carrière, fidèles à leur allégeance à Pétain, tentèrent de les en empêcher. Restés sur place lors de l'attaque de Neuville le 11 Juillet 44, ces mêmes officiers furent abattus lamentablement, les Allemands ne pouvant croire à leur mentalité... Cependant que leurs élèves méritaient la même «Médaille de la Résistance» que le lycée Lalande car ils se battirent comme des lions, subissant de nombreuses pertes (comme notre ami André BENSOUSSAN). Je peux en témoigner car devant cette massive attaque allemande de Juillet 44, nous eûmes l'occasion de combattre ensemble.

*Jacques PEILLOD*

# COMMENT DEVENIR F.U.J. ? *

J'étais élève-maître, interne au Lycée Lalande de BOURG EN BRESSE. C'était le début de l'automne 1942.

Mon hostilité à l'armée nazie était si bien affichée qu'un beau jour mon ami Roger BOUVET me prit à part. Roger qui avait su conquérir, sous mon nez, le coeur de ma plus jolie voisine, était d'un naturel joyeux, décontracté. Cependant, ce matin-là bien que simple normalien comme moi, il avait pris un air de directeur d'école .... pas moins !

- Gilbert ... aimerais-tu te battre à nos côtés dans les rangs des F.U.J. ?
- ? ? ?
- C'est un mouvement rigoureusement apolitique ... . Nous n'avons qu'un seul but : combattre les Allemands par tous les moyens !
- ? ? ?
- Si c'est oui ... tu feras partie de ma sizaine et tu ne pourras plus abandonner ... Il faudra te battre jusqu'à la victoire !
Si tu veux un jour nous lâcher ... tu partiras les pieds devant !

MAI 1942

FRANCE D'ABORD

Organe d'Informations sur le Mouvement des Patriotes Français pour la libération du territoire

*Notre mot d'ordre:*

Chasser l'envahisseur
Punir les traîtres

AU DRAPEAU!

DANS chaque pays en guerre contre l'Axe, chaque peuple est appelé à tendre toutes ... forces nationales pour un suprême effort. ... ons des déclarations des différents ... lliés. Et dans sa proclamation à ... le Commissaire du Peuple ... INE, a déclaré qu'il ne ... noble tâche, pou... ue de l'...

Attaques contre les centrales électriques
Des camions incendiés
Lignes de communications ...

Tels sont les premiers résu... ...loits des pa... ...t fr...

L'initiative se... ...tants du fr... ...rience ...

Comment contenir mon enthousiasme, pour seulement susurrer un oui de conspirateur ... J'étais engagé ... moi qui espérais depuis si longtemps une offre pareille ! Il ne me vint pas un seul instant l'idée de discuter ou de refuser, malgré la méchante et un peu grandiloquente mise en garde de mon ami. Je savais cependant que ce n'était pas une menace "en l'air" ; .... Roger continua :

- Désormais, pour tout ce qui touche aux F.U.J., tu m'appelleras "BISCUIT". Choisis-toi aussi un nom de guerre. Au dessus de toi tu ne dois connaître que moi ... Ne cherche jamais plus loin ! Je ne veux pas connaître non plus le nom de ceux que tu pourras enrôler quand on t'aura jugé assez bon pour le faire ! Ce cloisonnement est garant de notre sécurité !

Je devins donc "LUI", surnom qui allait se transformer pour certains en LUY, LOUIS ou PETIT LOUIS ... . Une plaisanterie facile allait fleurir ... .

- Qui a fait ça ?
- C'est LUI ! ...
- ... de quoi se faire fusiller mille fois !

*Gilbert GUILLAND*

* F.U.J. : Forces Unies de la Jeunesse : mouvement de résistance important au Lycée.

# SIMPLE TEMOIGNAGE

Alors que j'étais étudiant de 1ère année de Médecine, après le P.C.B., j'ai exercé de septembre 1942 à juin 1943 les fonctions d'agent de liaison, puis de secrétaire du général DELESTRAINT, Général VIDAL, Chef de l'Armée Secrète.
Une fois installée une "boîte aux lettres", je m'occupais du courrier du général que je lui remettais chaque soir à notre logement clandestin ou à Bourg lorsqu'il y séjournait ; je portais aussi ses lettres à ses correspondants, soit dans leurs boîtes respectives, soit directement à Lyon ou à l'extérieur.

Le général m'emmenait souvent avec lui, lorsqu'il devait rencontrer en ville des personnalités de la Résistance.

C'est ainsi que j'ai connu Jean MOULIN ; je l'ai vu quatre à cinq fois. Nous ne le désignions alors que sous le nom de Max, ignorant tout de lui sinon qu'il était le délégué du Général de GAULLE en France. Max était déterminé à remplir sa mission jusqu'au bout, conscient de son rôle, rigoureux, autoritaire.

J'ai très bien connu André LASSAGNE, professeur agrégé du Lycée du Parc de Lyon, inspecteur de l'Armée Secrète, chef du Renseignement pour la Zone Sud. Entre autres coups de main, avec deux camarades sous l'aspect d'agents allemands de la Gestapo, il est venu prendre en charge, sans ménagement, et faire ainsi évader d'un hôpital de Lyon, trois grands Résistants arrêtés par la Police française. Arrêté à Caluire avec Jean MOULIN, torturé, déporté, il est revenu des camps en 1945, pour mourir en 1953 des suites des supplices subis.

Le général a été arrêté à Paris le 9 Juin 1943, par la faute d'un des nôtres. Jean MOULIN le fut à Caluire, 12 jours plus tard, par trahison. Après avoir essayé vainement de monter une évasion du général à Paris, et ayant été recherché par la Gestapo à six reprises différentes (3 fois à Lyon, 3 fois à Bourg), j'ai pris le maquis.

Le général, détenu à Paris, puis déporté au Struthof et à Dachau, a été assassiné par les S.S., le 19 Avril 1945.

*François-Yves GUILLIN*

# LA VALISE DU LYCEEN ETOURDI

L'hiver 1942/1943 avait été pluvieux. Dans la petite grotte, dont l'entrée, bien dissimulée, est accessible par un sentier à peine marqué à 300 mètres de la maison de BOSSERON, habitée par mon frère et sa toute jeune femme, se trouve un dépôt d'explosifs.

Celui-ci a été évacué de BOURG sur ordre de BOB FORNIER à la suite d'alertes sérieuses sur le réseau des résistants de BOURG en ce moment.

Je suis chargé de la surveillance de ce dépôt au moment de mes vacances que je passe chez mes parents à BOSSERON.

## « Bain pour détonateurs »

Un jour, je m'aperçois qu'une stalactite située directement au dessus d'un container a laissé tomber suffisamment de gouttes pour que tous les détonateurs (2 ou 300) baignent dans l'eau. En conséquence, dans ma chambre, je me suis patiemment attelé à évacuer,

avec une plume de poule, toute la sciure mouillée emplissant ces petits tubes essentiels à toute explosion, puis à les sécher convenablement.

Je pus constater par la suite que mon ouvrage fut efficace. Je venais juste de terminer cet ouvrage un peu stressant, que mon frère me fait parvenir l'ordre d'expédier à BOURG, 5 kg de plastic accompagné des déclencheurs, détonateurs et cordeaux allumeurs convenables.

## « Voyage d'une valise d'explosifs »

J'attrape donc une vieille petite valise en carton bouilli qui servit jusqu'en 1940 au pensionnaire du Lycée Lalande que j'étais alors. Ma belle-soeur est chargée du convoyage par le car régulier jusqu'à BOURG. A l'arrêt de BOSSERON, pendant que celle-ci s'installe à l'intérieur, je passe la valise au chauffeur qui la hisse sur le toit le plus naturellement du monde.

A l'arrivée de BOURG, à l'angle de la rue Charles ROBIN et du Boulevard de BROU, la valise est descendue sur le trottoir avec toutes les autres. Ma belle-soeur doit la désigner à quelqu'un donnant le mot de passe. Les minutes passent. Personne ne se présente. Mauvaise coordination probablement.
Ne pouvant pas rester ainsi pendant trop longtemps, la valise est rentrée à l'intérieur du café et Jeanine part faire ses courses.
A l'heure du départ pour le retour, la valise est toujours là. Le chauffeur la remonte sur le toit jusqu'à NEUVILLE où je me fais copieusement abreuver de reproches pour la trouille causée.
Au bout de 3 ou 4 jours, le plastic exhalant son odeur caractéristique, ma sainte femme de mère demande à ce que je la débarrasse de "ça".

## « Le n° 44 »

C'est alors, en ouvrant cette fameuse valise si ordinaire et si anonyme, que mon oeil tombe sur la grande étiquette collée au fond du couvercle et soigneusement calligraphiée par maman : Jacques PEILLOD - Lycée LALANDE N° 44 ... .

Confus, mais ça aurait pu être un peu tard, il jura, etc ...

*Jacques PEILLOD*

Un tract célèbre,diffusé fin 1942.

| | |
|---|---|
| La République? | D.C.D |
| La Nation? | A.B.C. |
| La Gloire? | F.A.C. |
| Les places fortes? | C.D. |
| Les Provinces? | O.Q.P. |
| Le Peuple? | E.B.T. |
| Les Lois? | L.U.D. |
| La Justice? | H.T. |
| La Liberté? | F.M.R. |
| Les prix? | L.V. |
| Mais l'espérance | R.S.T. |
| et la collaboration | R.A.T. |
| | Signé: A.J.C. |

# *1943*

*2 février :* *importante défaite des Allemands à Stalingrad*

*17 février :* *nouvelle loi sur le S.T.O. (Service du Travail Obligatoire en Allemagne) d'où : début des "maquis"*
*Création des F.U.J. (Forces Unies de la Jeunesse) avec Micky BARANGE, professeur au lycée*

*Mai-juin :* *arrestations de Marcel THENON, Paul MORIN, Marcel COCHET, ...*

*11 novembre :* *défilé des maquisards à Oyonnax*

Le buste de Marianne installé dans la nuit sur le socle vide de la statue d'Edgar Quinet

La milice défile à Bourg

# PARACHUTAGES F.U.J.

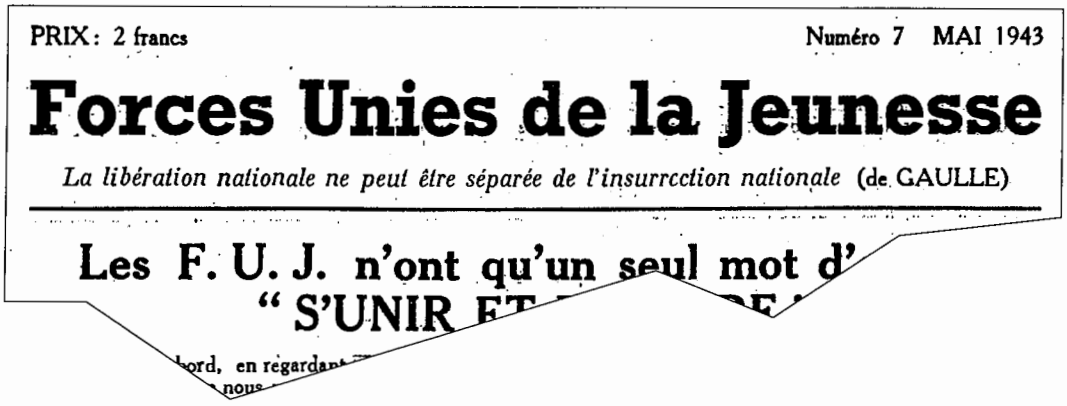
Les groupes F.U.J. n'existaient pas seulement au Lycée. A Bourg et dans ses environs, de jeunes ouvriers et de jeunes paysans participaient aussi activement à la lutte contre l'occupant. Ce sont eux qui formèrent le gros de la 5ème Compagnie F.U.J.

Une de leurs missions était de rechercher et de trouver des terrains pour les parachutages d'armes venant de Londres.

Il fallait trouver des terrains d'au moins 1000 mètres de long, Nord-Sud de préférence (à cause des vents dominants), d'une largeur de 100 mètres minimum, terrains si possible encastrés dans un bas-fond ou encadrés de bois.

LUC et ses copains trouvèrent 6 terrains sur lesquels il y eut 13 largages soit 219 tubes tombés du ciel, représentant plus de 43 tonnes de matériel.

Après avoir «homologué» les terrains, la Résistance, à Londres, leur donnait un nom de code, puis le soir prévu pour le parachutage, Radio-Londres avertissait les intéressés par un message que seuls quelques uns connaissaient. Il fallait alors organiser rapidement la réception du matériel.



PRIX : 2 francs — Numéro 7 MAI 1943

**Forces Unies de la Jeunesse**

*La libération nationale ne peut être séparée de l'insurrection nationale* (de GAULLE)

**Les F. U. J. n'ont qu'un seul mot d'**
**" S'UNIR ET**

Voici quelques exemples que nous avons vécus.

| Terrains | Codes | Messages |
|---|---|---|
| St Rémy-St André | Fourneaux | Il nous manque de l'huile |
| St Paul de Varax n°1 | Dahlia | Ce sont de belles fleurs |
| Versailleux-Chalamont | Eglantine | Cultivons notre jardin |
| Joyeux | Fuchsia | Le bébé s'est endormi |
| St Paul de Varax n°2 | Hortensia | J'ai vu l'hirondelle |
| St André de Corcy | Pavot | Gédéon est aux commandes |

*Robert VOLLAND*

# DANGEREUSE RADIOGRAPHIE

1943 - L'hiver 1942-43 fut particulièrement difficile en ce qui concerne le ravitaillement. La nourriture de l'internat était insuffisante et de qualité détestable. La santé des potaches s'en ressentait et nécessitait une surveillance attentive. La tuberculose était encore très présente à cette époque. C'est pourquoi nous étions soumis annuellement à un examen radioscopique des poumons, malheureusement pratiqué dans des conditions sommaires...

Derrière l'écran se tient, bien droit, un bahutien en chemise et pull. Devant l'écran un médecin attentif cherche à déceler les éventuels dégâts du bacille de Koch. Mais au lieu de la tache redoutée apparaît une petite croix de Lorraine.

Explication : à cette période, pour récolter des fonds et faire œuvre de propagande nous vendions de petites croix de Lorraine en métal doré, montées sur épingle. Le bahutien étourdi avait oublié que sa croix de Lorraine était épinglée sur sa chemise, sous le pull. Ce médecin était un brave homme, résistant peut-être. Il rit de l'incident et recommanda au «coupable» d'être plus prudent à l'avenir.

*Jean MARINET*

# PREMIER SABOTAGE

En même temps que nous nous organisions dans le lycée, nous participions à la Résistance dans les communes où nous habitions.

Dans mon village, à CHAVANNES-SUR-SURAN, nous venions de recevoir un parachutage de LONDRES, avec armes, explosifs et ... du chocolat.... A 17 ans, je ne donnais pas ma part !

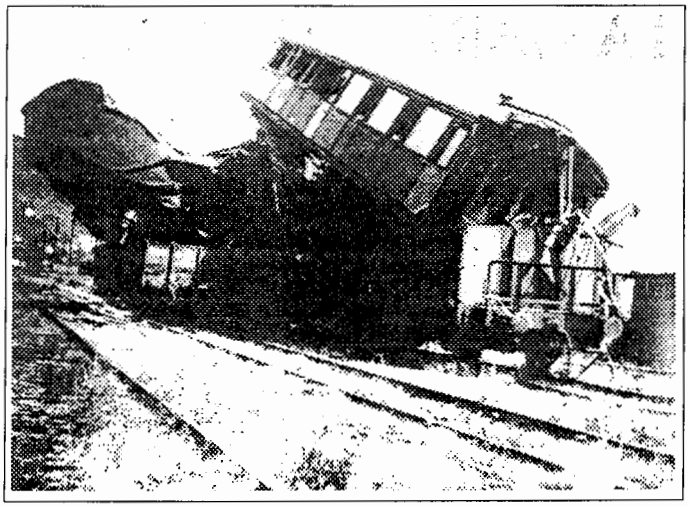
Voici qu'un soir de février 1943, on m'accepte enfin pour participer à un "coup de main". Avec Jacques MEYNAL et Jean MILLET, nous devons aller saboter un pylône électrique sur la ligne CIZE-BOLOZON-BOURG.

Nous voilà partis. A vélo, il fait froid mais c'est avec entrain que nous roulons sur la route de SIMANDRE, transportant tout l'attirail du parfait saboteur : plastic, cordon détonant, crayon, graisse... avec chacun un pistolet en cas de mauvaise rencontre.

Arrivés sur place, nous collons l'explosif au bas de deux des quatre pieds du pylône afin de le faire basculer. Jacques s'en va ensuite écraser plus loin, au bout du cordon, le crayon de la charge, minuté à une demi-heure avant l'explosion.

Revenu vers nous, Jacques s'aperçoit qu'il a oublié ses moufles là-bas. Que faire ? Le cordon brûle déjà.

Jacques repart les chercher pour ne pas laisser de trace. Minutes d'angoisse! Mais le revoilà. Ouf ! Vite, nous rentrons à la maison.



Wagons enchevêtrés à Ambérieu, à la suite d'un sabotage réalisé par les maquisards le 5 juillet 1944 *(photo Michallat)*

La famille est à table. Tout à coup, une explosion retentit et c'est le noir. Plus d'électricité. Et notre mère qui savait d'où nous venions, toute fière de nous s'écrie : «vous auriez tout de même pu attendre que l'on ait terminé le repas».

C'est là le meilleur souvenir de mon premier sabotage.

*Marcel ROSETTE*

# LE PREMIER TRAIN DU S.T.O. A BOURG

***Février 1943 : le gouvernement PETAIN crée le S.T.O. ( Service du travail obligatoire ), contraignant les hommes nés en 1920,21 et 22 à aller travailler en Allemagne.***
***Mars 1943 : Paul PIODA et ses compagnons de la Résistance décident une manifestation à la gare de Bourg à l'occasion du départ de ces jeunes dans un premier convoi, en wagons de chemin de fer.***

Arrivés sur place avant le couvre feu, nous voilà rassemblés, quelques dizaines. En solidarité avec les "requis", nous poussons des cris hostiles au pouvoir. Mais derrière nous, sur la place, se trouve l'hôtel Terminus, siège de la Gestapo.

Surpris par la manifestation, les officiers allemands font donner la garde qui nous chasse avec brutalité mais ne nous poursuit pas, par manque d'effectifs sans doute.

Nous nous regroupons au passage à niveau du Mail. Là, nous sommes juste devant le train et nous nous adressons encore plus facilement aux jeunes pour leur dire de ne pas partir en Allemagne.

Lorsque les renforts allemands arrivent, nous nous sommes dispersés. Aucune arrestation. Par contre, de nombreux jeunes vont réussir à s'évader. Devenus des "réfractaires" , beaucoup participeront à la constitution des premiers maquis. Cette manifestation marquait une étape dans le développement de la Résistance dans l'Ain.

Le lendemain matin, comme chaque jour, je passais devant la boutique de Paul PIODA pour aller au lycée. Je m'arrêtais un instant et dis à Louise, la soeur de Paul : "La soirée d'hier valait bien que je n'apprenne pas mes leçons pour ce matin" !

*Marcel ROSETTE*

# LA GARDE DES VOIES

Un épisode original de notre vie d'internes au lycée. C'était en 1943-1944. La guerre, encore la guerre ! Et rien n'était vraiment ordinaire à cette époque-là. C'est ainsi que nous, élèves, avons été requis pour assurer la garde des voies ferrées ... de nuit, bien évidemrnent. Alors, par deux, et à pied, les J 3* de service rejoignaient leur lieu d'affectation, en général un des postes les plus éloignés.

Le temps de surveillance ? 6 heures ? 7 heures ? Peut-être plus: la précision m'échappe. Une surveillance sans arme, heureusement. Leur mission accomplie, de retour au lycée au petit matin, nos valeureux patrouilleurs avaient droit à la grasse matinée, et parfois à un petit déjeuner réconfortant servi par les bonnes soeurs infirmières de l'établissement.

48 ans après, les souvenirs se sont quelque peu estompés, mais la question reste entière : «Quel pouvait être l'effet de dissuasion joué par notre seule présence sur les nombreux résistants-plastiqueurs du moment ? ».

*Marius CHARNAY*

* J3 : référence aux cartes d'alimentation : les J3 étaient les adolescents.

# UN DEJEUNER MEMORABLE

Cette histoire se situe pour les fêtes de Pâques de l'année 1943. Les cousins Benoit (Lolotte et Paul) venaient de Paris. Ils avaient réussi à obtenir un laisser-passer pour la zone libre car Lolotte voulait voir sa mère, Mme CEZARD, qui habitait 36, rue de l'Hôtel de ville à Nantua et qui était la soeur de Jean DECOMBLE, mon père.

Je me réjouissais par avance de faire un bon gueuleton avec les parisiens. Je savais que ma mère allait nous préparer un solide repas sans tickets. J'étais à Lyon cette année là et nous crevions littéralement de faim. Nous mangions du pain noir et pas à notre suffisance. Quel déjeuner mémorable avec café, pousse-café et repousse-café et cigares !

Nous savions, mais très succinctement, que Pierrot, le fils aîné des Benoit avait été fusillé par les Allemands en février 1943. Mais ce jour là nous avons appris des détails sur les raisons de cette mort brutale, qui nous avait intrigués jusque là.
C'était l'histoire des cinq du Lycée Buffon: ARTHUS, BAUDRY, BENOIT, GRELOT, LEGROS. Elle avait débuté par l'affaire de la rue de BUCI, enchaînée avec un gros chahut chez un professeur collabo, et l'exclusion du Lycée. Il s'en suivit une vie clandestine car on n'avait pas raconté tout ça aux parents, qui croyaient que leurs enfants suivaient toujours les cours. D'où une implication de plus en plus dans la clandestinité, des changements continuels et des actions de plus en plus efficaces contre les troupes d'occupation.

ACTION ET SOLIDARITÉ

SUPPLÉMENT LYONNAIS

Combat

Un seul "COMBAT"
pour une seule PATRIE.

*Dans la guerre comme dans la paix, le dernier mot est à ceux qui ne se rendent jamais.* Clémenceau.

N° 7 — MAI 1943 — Prix : 2 fr.

ORGANE DES MOUVEMENTS DE RÉSISTANCE UNIS

Vers le premier million pou... réfra...

Vive la...

C'étaient des actions variées mais toujours très positives et meurtrières allant de l'attaque à la grenade d'un défilé de la KRIEGSMARINE à l'incendie d'avions militaires sur l'aéroport de TOUSSUS le NOBLE. Il faut bien se rendre compte que ces actions de résistants se situent fin 42. Ils ont vraiment fait souffrir les troupes d'occupation, leur causant des dégâts importants. Ils étaient insaisissables, tout au moins au début, car la gestapo avait bien vite mis leurs têtes à prix (comme dans les westerns). Ils ont été capturés les uns après les autres. Benoît fut arrêté le dernier, vendu par un gendarme français. Quelle honte !

Ils ont tous les cinq été fusillés.

Voilà ce qui se présente alors comme une évidence aux yeux de mon père : ce que des "gamins" (les cinq du Lycée Buffon avaient moins de quatre vingt dix ans à eux cinq) ont pu faire les mains nues, il devait être possible de le rendre encore plus saignant avec des moyens améliorés et de l'expérience. C'est à ce moment là que mon père est devenu "BENOIT", futur chef de secteur de l'A.S. (armée secrète), transcendé par le courage de cette jeunesse héroïque.

*Maurice DECOMBLE*

- Pierre Benoit avait été élève du Lycée Lalande de Bourg en 7 ème avant que ses parents partent à Paris.
- "Benoit" le père de Maurice Decomble a été tué dans une embuscade tendue par des miliciens en juin 44.

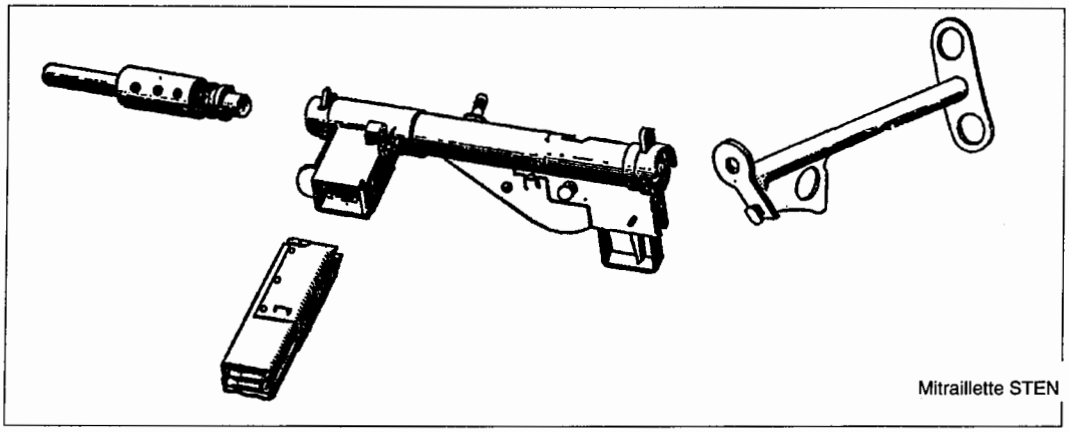
# LE PAQUET

La période de la Résistance a été avant tout une période de discrétion et chacun, dans ses activités, souhaitait que cela soit ignoré des autres.

C'était en février ou mars 1943 et sur la place Carriat était installé un théâtre ambulant que la guerre avait figé à cet endroit : "Le Théâtre Pataut".

Au lycée Lalande, notre ami Jean Marinet, dont le père était responsable de la Résistance du secteur de Bellegarde et des premiers groupes de maquis avait souhaité avoir une mitraillette STEN.

Grâce aux premiers parachutages, nous en avions reçu quelques unes et je lui avais promis de lui en remettre une en pièces détachées, dans un paquet qu'il pourrait ensuite remonter à Bellegarde.



Mitraillette STEN

Nous avions fixé comme lieu d'échange "Le Théâtre Pataut" lors d'une représentation d'un dimanche après-midi. La séance commençait. Nous étions côte à côte lorsque vint s'installer à côté de nous un soldat allemand en uniforme et qui comprenait le français.

Le paquet entre nous devenait encombrant. Aussi, pour vérifier les intentions de ce soldat, nous lui avons demandé à l'entracte de bien vouloir faire attention à notre paquet afin que l'on ne nous le prenne pas.

Je dois dire qu'à la fin de l'entracte, nous n'étions pas très rassurés en arrivant à nos places. Mais dans un excellent français, le soldat nous dit "votre paquet n'a pas bougé, j'ai bien veillé dessus".

Un peu soulagés, nous avons attendu la fin de la représentation mais je dois dire que nous n'avons pas moisi, emportant notre bien précieux qui a rejoint Bellegarde sans encombre.

*Paul MORIN*

# MEFIEZ-VOUS, DES OREILLES ENNEMIES VOUS ECOUTENT

JUIN 1943 : Je rencontre Jacques PEILLOD à l'Ecole dentaire de Lyon. La Fac de sciences est à deux pas d'ici. PEILLOD et moi décidons d'aller voir les épreuves orales du Bac. Nous déambulons sous le péristyle de la grande cour intérieure.

Les potaches évidemment sont concentrés, presque figés. Quelques rigolards font les hâbleurs sans doute pour masquer leur angoisse.

Nous rencontrons soudain un camarade du Lycée Lalande. C'est R....E, bon élève de la

classe de Math. alors que PEILLOD et moi étions en Philo, deux ans auparavant. Ce camarade, comme nous, vient assister à la "torture" des candidats bacheliers.

Au lycée c'était un garçon bien équilibré, au visage sympathique et intelligent. Rien d'un fanatique ou d'un excité, au contraire.

Nous parlons tous les trois de nos études, des difficultés de notre vie d'étudiant. Nous avons faim à LYON (laitue braisée et topinambours cuits à l'eau).

De plus le S.T.O.* nous menace d'un départ en Allemagne. (Nous sommes de la classe 42 !). Etourdiment, alors que d'habitude je me méfie beaucoup, j'avance devant R.... que j'ai une carte de travail falsifiée, que PETAIN est gâteux, que LAVAL, ses suppôts et ses flics sont des salauds. PEILLOD est hermétique et me fixe intensément. Je ne comprends pas. S'il avait toussé, immanquablement je lui aurais dit "Pourquoi tu tousses ? ". R.... arbore sur sa veste un insigne qui m'est étranger.

Nous nous séparons du camarade de Lycée. En nous éloignant PEILLOD me dit "Si tu veux te faire coffrer, continue". Je suis interloqué. Il m'explique que "l'ami" rencontré porte l'insigne de BUCARD, le Chef des Francistes ; mouvement fasciste violent. BUCARD est moins connu que DARNAND, DORIOT et DEAT mais c'est un "fou dangereux".

Merci R... : tu ne m'as pas mouchardé !!!

Mais qu'allais-tu faire, gentil camarade, dans les rangs de BUCARD ?

*Pierre COUTTY*

* S.T.O. : Service du Travail Obligatoire (pour ceux qui sont nés en 1920-21 et 22)

# COUP DE MAIN SUR LES FICHES DU S.T.O.

Une fois par semaine, la sizaine F.U.J. dont THENON avait la responsabilité et comprenant BOLLON Louis, CHAMBARD Georges, ANTOINE, moi-même de Bourg et plus ROY, originaire du Doubs, se réunissait dans la chambre qu'occupait ANTOINE, Rue Charles Robin.

Au cours de ces réunions, nous recevions tracts, journaux que nous étions chargés de distribuer.

En février 1943, la création du S.T.O. entraîne le recensement des jeunes nés entre 1920 et 1922, afin de fournir la main d'oeuvre à l'Allemagne.
ROY, qui travaillait à l'inspection du travail, nous informa que toutes les fiches de recensement du département seraient centralisées à Bourg, au siège, rue des Casernes dans l'immeuble de l'école normale de filles.

Décision fut prise de récupérer les fiches et de les détruire. Une date fut donc arrêtée et nous devions faire le coup la nuit venue. Pour diverses raisons, nous n'avons pas pu le faire. Heureusement, car le lendemain, ROY nous avertit que la police nous avait tendu une souricière. Nous avions été vendus et par un des nôtres. Quelques jours après, nous étions sûrs, ANTOINE avait parlé à l'inspecteur BICHAT. Celui-ci connaissait la sizaine au complet. Nous décidâmes sur le champ de ne plus inviter ANTOINE à nos réunions. Très rapidement, une initiative fut prise à quatre, BOLLON, CHAMBARD, ROY et moi, de faire ce coup de main pendant l'arrêt de midi, sachant par ROY que la police nousattendrait pendant la nuit.

Le 21 mai 1943, en plein midi, ROY a ouvert la porte du bureau, nous avons mis en sacs les fiches, puis rapidement les avons transportées dans des remorques attachées derrière des vélos, jusque chez mes parents qui exploitaient une ferme, chemin des Dîmes à Bourg.

J'ai brûlé pendant toute l'après-midi, ce monceau de fiches, dans le four à pain de mes parents.

Mais ROY et BOLLON sont arrêtés, puis le lendemain, CHAMBARD et moi.
Malgré les perquisitions de la police spéciale de Lyon, aucune trace de ces papiers n'a été trouvée. J'avais bien pris soin de disperser les cendres.
Le début des interrogatoires est infructueux. Les inspecteurs BICHAT et BERNOLLIN emploient la manière forte pour nous faire avouer, mais en vain.

BICHAT apprend que THENON détient une mitraillette STEN, il sera arrêté et condamné sévèrement, puis déporté.

Quant à nous, nous sommes traduits devant le tribunal et grâce à maître QUAIRE, nous ne sommes condamnés qu'à un mois de prison. Ce mois ne s'est pas trop mal passé. En effet, le gardien chef avait son fils, Martin FRANCHI aux F.U.J. Maître QUAIRE est conscient que la punition n'est pas à la hauteur des faits et il nous prévient en nous invitant à trouver une solution après l'accomplissement de notre peine. La solution fut toute trouvée, car à notre sortie, la police nous attendait et nous invita à monter dans le fourgon et en route pour le camp d'internement de Saint-Paul d'Eygeaux (Haute-Vienne).

Dans ce camp, il y a des communistes. Un des leurs prend contact avec nous, nous met au courant de la vie interne et ajoute :»Ici, impossible de s'évader. Il vous faudra donc trouver une autre solution, si tel est votre envie».

Puis un jour, grand rassemblement, un officier allemand demande des volontaires pour aller travailler sur les chantiers de l'Atlantique. Voilà la porte de sortie et nous nous portons volontaires. Nous ne sommes plus internés, mais des volontaires, donc beaucoup plus libres.

Une fois arrivés à la Palisse, nous allons à la gare pour connaître les horaires des trains et surtout le prix des billets. L'argent mis en commun ne permet d'acheter que trois billets. Mes copains partent et me promettent de m'envoyer l'argent nécessaire pour le billet du retour et cela le plus rapidement possible. Ce qui fut fait et j'arrivai à Bourg, malgré quelques ennuis de parcours.

Aussitôt arrivé, je prend la direction du camp de triage du Mont au dessus de la Cluse, puis je suis affecté au camp de Cize. Mes camarades suivent une autre voie. CHAMBARD et ROY rejoignent le maquis, ROY trouvera une mort héroïque à Beaume les Dames. Quant à BOLLON, il rejoint le PC du Colonel Descours à Lyon, il est arrêté lors d'une mission et déporté.

*Gabriel POBEL*

- PC : poste de commandement

# PLASTIQUAGES

Dans la vie, il y a des jours qui marquent, soit par les actes que l'on a faits, soit par les engagements que l'on a pris, ou tout simplement parce que, a posteriori, cette journée reste gravée dans l'esprit alors qu'on n'y avait pas, sur le moment, attaché beaucoup d'importance.

Nous sommes le 17 juin 1943, il a fait beau, chaud, les épreuves du baccalauréat se sont terminées dans l'après-midi. Le soir, comme il se doit, nous nous retrouvons un certain nombre d'élèves du Lycée Lalande et pour marquer la fin des épreuves aussi bien que le début des vacances, nous décidons d'aller au cinéma. Le rendez-vous est donc pris à 20 h à l'EDEN Cinéma, avenue d'Alsace Lorraine.
Mais ce même soir et en dehors de nos préoccupations scolaires, il a été décidé qu'un certain nombre de magasins de collaborateurs de notre ville seraient plastiqués, ce qui est une des façons pour la Résistance de montrer qu'elle existe et d'autre part de signaler les magasins soit pétainistes, soit qui collaborent avec l'occupant.

A ma connaissance ce soir là, trois magasins doivent être plastiqués. Les explosions devraient se produire entre 0 h et 1 h du matin, les charges étant déposées aux environs de 23 h.

Après la séance à l'EDEN, en haut de l'avenue d'Alsace Lorraine, en compagnie de quelques camarades du Lycée Lalande qui sont aussi des camarades de résistance, nous descendons l'avenue et passant à la sortie, vers 23 h 30 devant la vitrine d'un magasin de vêtements - qui je l'apprendrai deux ans plus tard était pétainiste lorsqu'il parlait mais approvisionnait également le maquis en vêtements - j'ai quelques craintes car je sais que d'une minute à l'autre une charge qui a été déposée doit exploser.

Même réflexe en passant devant une épicerie en bas de l'avenue d'Alsace Lorraine, rue Gambetta qui a disparu depuis, de même qu'en bas du boulevard de Brou lorsque nous passons en face du siège de la L.V.F. (Légion des Volontaires Français).

## « Devant la bonneterie »

Après un parcours sans incident, nous arrivons près de l'habitation de mes parents boulevard de Brou, face à l'Hôtel Dieu et avec un de mes amis nous parlons des vacances, des jours qui viennent, des problèmes et puis de nos prochains rendez-vous de la résistance. Nous sommes à 50 mètres de l'habitation de mes parents, devant un café qui je le sais, est tenu par un résistant, lequel café jouxte un magasin de bonneterie tenu par un commerçant que je connais bien, sans aucun doute un bon commerçant honnête, mais qui quelquefois a pu en paroles marquer certaines reconnaissances vis à vis du maréchal. Toujours est-il que après avoir discuté un petit quart d'heure devant ces établissements, nous nous séparons ; mon ami partant en direction du boulevard Victor Hugo et moi rentrant chez mes parents au 92 du boulevard de Brou.

## «L'explosion!»

A peine rentré chez moi et avant que j'aie eu le temps de me déshabiller pour aller me coucher, une explosion ébranle le quartier. Immédiatement, je ressors et sans aucun doute je me trouve le premier sur les lieux, car la bonneterie vient d'exploser. Et ce soir là, si j'ai pu exprimer ma surprise publiquement, je n'ai dit à personne qu'il s'en était fallu de quelques minutes pour que je puisse être la victime de cette explosion.

Quant à mon camarade de lycée, je ne le reverrai qu'un peu plus de deux ans après pour reparler de ce qui aurait pu être notre mésaventure, car le lendemain matin, j'étais arrêté pour être déporté mais pour des motifs qui n'avaient rien à voir avec ce qui s'était passé le 17 au soir.

*Paul MORIN*

# LE DRAPEAU

Juillet 1943 - Les grandes vacances ont dispersé les lycéens FUJ dans le département. Roger et moi, rentrés dans nos familles à Bellegarde avions retrouvé Jeannot, un ami étudiant. Nous étions tous trois très désireux de marquer ce 14 juillet 1943 aux yeux de l'occupant et de la population.

L'idée: hisser un drapeau à croix de Lorraine au mât du monument aux morts où d'habitude flotte le drapeau pétainiste. Le chef de l'armée secrète du secteur, consulté, a donné son accord. L'opération aura lieu dans la nuit du 13 au 14 juillet, à la faveur du couvre-feu qui plonge la ville dans l'obscurité. Il suffit d'éviter la patrouille allemande qui parcourt les rues. Cela paraît simple bien que non dénué de risques.

L'affaire est menée à bien, malgré un problème d'ordre mécanique qui sera résolu par l'escalade du mât. Etrange mât de cocagne !

Mais au retour, à l'autre bout de la longue rue La Fayette, qui est parfaitement rectiligne, surgit le side-car de la patrouille. Or nous avions tablé sur la patrouille pédestre habituelle, qu'il aurait été aisé d'éviter. La panique nous saisit un instant. Il faut vite trouver un couloir où s'engouffrer. Une première porte résiste, puis une autre. Enfin une troisième s'ouvre sous nos mains fébriles, juste avant que nous soyons pris dans la lumière du phare. Pas vu, pas pris, mais quelle frousse !

Le lendemain, la colère des Allemands et des dirigeants pétainistes de la ville faisait plaisir à voir et la population semblait apprécier la bravade.

*Jean MARINET*

# UN DEFILE INSOLITE

C'était fin 1942 ou début 1943. Nous faisions partie d'un groupe d'une cinquantaine d'élèves de 1ère et terminale qui revenait du stade Marcel Verchère à la fin de l'après-midi sportive hebdomadaire.

Défilé des maquisards à Oyonnax le 11 novembre 1943

Selon les usages de l'époque, nous étions bien rangés par quatre, marchant au pas cadencé et nous chantions une de ces chansons de marche héritées du scoutisme.
Notre troupe évoluait sous le commandement de notre prof de gym Marcel Cochet (Salut Marcel, nos amitiés !). Dans les parages de l'ancien collège Carriat, nous nous trouvâmes derrière un groupe de soldats allemands qui rentraient de l'exercice, bien rangés eux aussi, marchant au pas cadencé et chantant le fameux "Haili, Haïlo".

Quelle folie est alors passée parmi nous ? Qui a commencé ? Est-ce un potache ou Marcel Cochet lui-même ? Toujours est-il que nous nous sommes mis à chanter : "Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine" et que, au lieu de rentrer au lycée directement par le parcours habituel, nous leur avons emboîté le pas et remonté l'avenue Alsace-Lorraine dans cet équipage. Tête des passants ! Hilarité du prof !

Bien sûr, l'affaire ne passa pas inaperçue. La préfecture et l'administration du lycée s'exprimèrent vigoureusement, sans cependant qu'il y eut de suites fâcheuses, du moins à courte échéance.

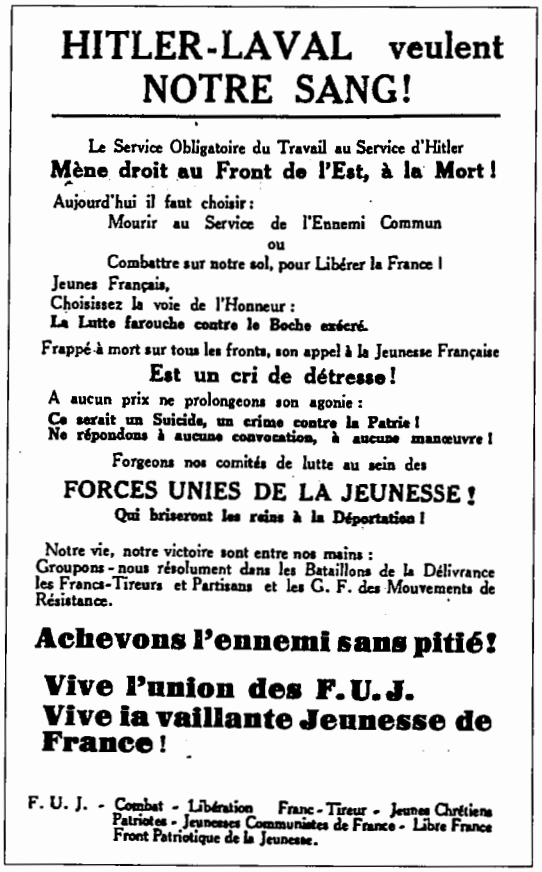
Inconscience, imprudence, provocation inutile, me direz-vous et vous aurez raison. Mais c'était une époque particulière !

*Jean MARINET*

# LES PARACHUTAGES

J'ai trouvé six terrains sur lesquels il y a eu treize largages soit 219 tubes qui, tombèrent du ciel, représentant plus de 43 tonnes de matériel divers.

Un parachutage parmi d'autres a été effectué par des avions américains vers Chalamont. Les avions arrivent, ils sont très haut. Ils larguent les tubes, qui tombent un peu partout, un sur des peupliers, un autre dans un étang à plus de deux kilomètres du terrain.
A Saint-Rémy, un autre parachutage, a eu lieu mais par des avions anglais.



**HITLER-LAVAL veulent NOTRE SANG!**

Le Service Obligatoire du Travail au Service d'Hitler
**Mène droit au Front de l'Est, à la Mort !**

Aujourd'hui il faut choisir :
Mourir au Service de l'Ennemi Commun
ou
Combattre sur notre sol, pour Libérer la France !

Jeunes Français,
Choisissez la voie de l'Honneur :
La Lutte farouche contre le Boche exécré.

Frappé à mort sur tous les fronts, son appel à la Jeunesse Française
**Est un cri de détresse !**

A aucun prix ne prolongeons son agonie :
Ce serait un Suicide, un crime contre la Patrie !
Ne répondons à aucune convocation, à aucune manœuvre !

Forgeons nos comités de lutte au sein des
**FORCES UNIES DE LA JEUNESSE !**
Qui briseront les reins à la Déportation !

Notre vie, notre victoire sont entre nos mains :
Groupons-nous résolument dans les Bataillons de la Délivrance les Francs-Tireurs et Partisans et les G. F. des Mouvements de Résistance.

**Achevons l'ennemi sans pitié!**

**Vive l'union des F.U.J.**
**Vive la vaillante Jeunesse de France !**

F. U. J. - Combat - Libération Franc-Tireur - Jeunes Chrétiens Patriotes - Jeunesses Communistes de France - Libre France Front Patriotique de la Jeunesse.

Des Lancaster survolent le terrain à faible altitude et ils larguent. Certains parachutes n'ont pas le temps de s'ouvrir, mais cette fois le tout est dans un mouchoir de poche.
En partant, ils repassent au dessus du terrain tous feux éclairés en signe d'amitié.

La répartition de ce matériel se fit de la façon suivante 70 % pour les FUJ, 25 % au groupe Claude pour le premier bataillon FTP de l'Ain.

Après chaque parachutage, un inventaire était fait, puis le chargement effectué sur un camion et transporté jusqu'à un lieu sûr. Les responsables avaient choisi Saint-Rémy et Saint-André-sur-Vieux-Jonc, au lieu-dit, le bois de Bourbouillon.

Mon père arrachait des arbres pour le compte du propriétaire du bois. En enlevant les souches, il agrandissait les trous en largeur et en profondeur, afin que l'on puisse y mettre les containers qui venaient du ciel. On recouvrait l'ensemble avec des tôles, puis avec de la terre et des feuilles mortes.

*Charles COUARD*

# "VOUS N'AUREZ PAS"

50 ans après, je me demande encore parfois qui, des élèves ou de moi avait l'esprit le plus potache... Si quelques années d'âge nous séparaient, les mêmes préoccupations nous unissaient. Et il était naturel pour le Professeur d'éducation physique de partager avec ses élèves leurs problèmes et leurs soucis... Ainsi le confident est devenu rapidement "complice".

50 ans après, on rappelle avec beaucoup de faste, les actions les plus marquantes et souvent les plus glorieuses de l'époque. On oublie un peu les autres... on a tendance à négliger évidemment les plus banales, celles qui, avec le temps, prennent le ton badin de l'anecdote...

En voici une, que je me plais toujours à raconter : Revenant du stade, j'accompagne un groupe d'élèves qui entonnent un vibrant et provocateur "Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine" face au chant guerrier d'un groupe de soldats allemands qui défilent au pas dans la même rue. Que j'aie laissé faire, ou favorisé, ou encouragé mes élèves relève sans doute d'une certaine irresponsabilité, dira-t-on et disait-on... Mais des voix s'étaient élevées, en plein coeur de Bourg, spontanées, enthousiastes, volontaires ; et avec quel élan !

Des faux papiers, autre histoire sérieuse et cocasse à la fois. Comment se procurer de faux papiers ? Comment obtenir une fausse carte d'identité ? Ma recette est simple. Nous sommes en 1943. Le préposé à l'opération qui a eu le privilège de travailler à la Mairie de Bourg a encore ses entrées dans les services municipaux et dans ceux de la Police qui jouxtent les premiers. Il en use pleinement, effrontément même, comptant sur l'aide et la complicité d'ex-collègues et faisant preuve d'une audace appelée plus vulgairement culot. Alors sur un dépliant cartonné vierge s'inscrivent toutes les rubriques de la carte d'identité classique où se mêlent le vrai et le faux. Fausse profession mais authentique cachet de la Police Régionale d'Etat de Bourg et pour finir une presque vraie signature de l'Autorité de Police, tellement elle est bien imitée (je tremblais beaucoup moins qu'aujourd'hui).Voici donc une vraie-fausse carte d'identité à usage de candidat à la clandestinité.

50 ans après je réalise pleinement que pour rendre ces services, j'ai pu mettre des collègues, des amis en danger... Moi aussi d'ailleurs jusqu'à mon arrestation.

Les prisons de St Paul, du Centre d'Eysses, très reconnaissantes, m'ont "accueilli" quelque temps avant mon "séjour" à Dachau.

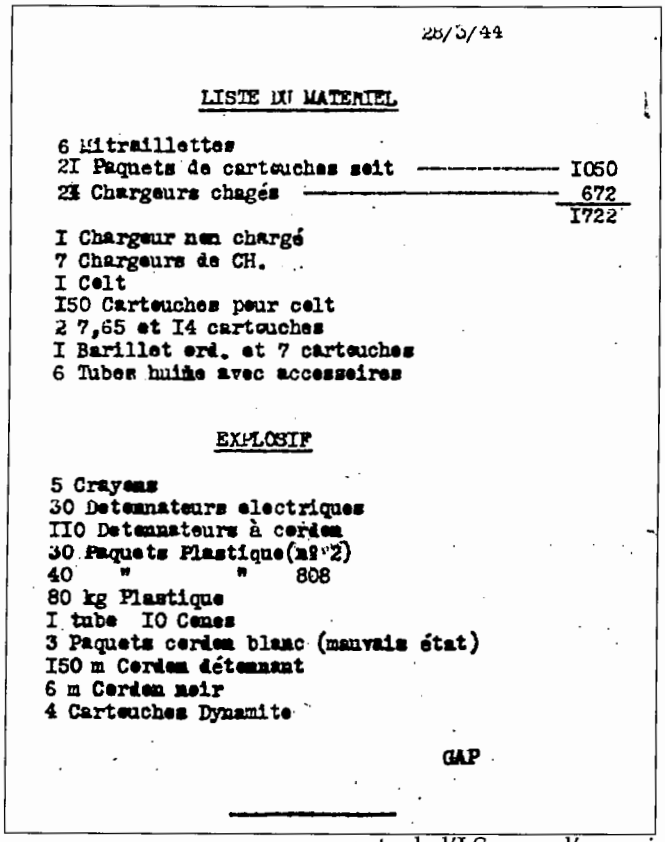
Aujourd'hui quand j'oublie mes douleurs physiques, je me rappelle ceux qui étaient à mes côtés, jeunes et plein d'espoir. Et quand les visages s'estompent, je retrouve intact et vivant le souvenir de cette ambiance de camarades élèves confiants, engagés, solidaires dans cette aventure qui lorsqu'elle ne l'a pas brisée, a éclairé notre vie.

*Marcel COCHET*
*(Marius CHARNAY - Pierre FIGUET)*

# RECHERCHE ET CHOIX DES TERRAINS DE PARACHUTAGE

A la demande du lieutenant PHILIPPE, CLAUDE me chargea de la recherche de terrains de parachutages pour le compte des F.U.J. et du groupe CLAUDE I.S.*

Il fallait que je trouve des terrains d'au moins 1000 mètres de long, nord sud de préférence car les vents sont en grande partie dans ce sens, d'une largeur de 100 mètres minimum, si possible légèrement encastrés dans un bas fond ou alors cachés par des bois.



25/5/44

LISTE DU MATERIEL

6 Mitraillettes
2I Paquets de cartouches soit ———— I050
2% Chargeurs chagés ———— 672
I722

I Chargeur non chargé
7 Chargeurs de CH.
I Colt
I50 Cartouches pour colt
2 7,65 et I4 cartouches
I Barillet ord. et 7 cartouches
6 Tubes huile avec accessoires

EXPLOSIF

5 Crayons
30 Détonateurs électriques
II0 Détonateurs à cordon
30 Paquets Plastique(kg 2)
40 " " 808
80 kg Plastique
I tube I0 Cones
3 Paquets cordon blanc (mauvais état)
I50 m Cordon détonnant
6 m Cordon noir
4 Cartouches Dynamite

GAP

Un jour j'enfourche mon vélo et direction les Dombes. Après une grande journée de recherches, je note sur ma carte d'état-major, plusieurs terrains, qui furent très vite homologués.

Mais voilà, j'étais loin de Saint-Rémy, et pris par la nuit le couvre-feu, je me rends à Pommier. Au restaurant, je connaissais la fille du propriétaire. Je demande si l'on peut m'héberger, ce fut un oui et l'on m'offre le repas. Pendant celui-ci deux Allemands entrent dans la salle. Je me pose la question, que veulent-ils ? J'ai encore sur moi ma carte avec les annotations. Ils se dirigent dans notre direction. Je sens couler le long de mon échine une sueur froide. Ils arrivent à notre table, tendant la main au propriétaire puis à moi. On me présente comme un cousin de passage. Puis ils vont au bar, boivent un verre et repartent. J'appris, après leur départ, qu'ils passaient assez régulièrement car ils faisaient la navette Bourg-Ambérieu.

*Charles COUARD*

* I.S. c'est le sigle du service anglais Intelligence Service. Le groupe Claude, issu des F.U.J. travaillait pour le compte de l'I.S. pour l'organisation des parachutages.

# 14 JUILLET AU CHOCOLAT ANGLAIS

18 janvier 1943 à Chavannes-s-Suran. Nous recevons notre premier parachutage organisé par Jean MILLET, lycéen à Lalande puis à Lyon.
La nuit est claire. Il fait froid. On entend l'avion. Au signal codé de nos lampes électriques, il fait un tour, lâche les parachutes avec les contenairs, puis s'en retourne vers l'Angleterre, mission accomplie.

Nous avons hâte d'ouvrir les «colis»... mitraillettes STEN, fusils-mitrailleurs, pains de plastic avec accessoires de sabotage, et, comme cadeaux-surprise : cartouches de cigarettes et... quelques kilos de chocolat en tablettes, que, réflexion faite et bien faite, nous gardons en réserve.

En effet, peu de temps après, les jeunes requis pour le S.T.O. devaient aller travailler en Allemagne. A Chavannes et dans plusieurs villages environnants, pas un jeune ne partit. Sous l'impulsion de Jacques MEYNAL, lycéen à Lalande, et de quelques autres «réfractaires», allait se constituer le maquis du mont Nivigne, proche de notre village. C'était, après celui de Chougeat, le second maquis créé dans l'Ain. Début juillet, le capitaine ROMANS venait le visiter.

Les armes du parachutage de janvier étaient les bienvenues. De nombreuses familles de Chavannes participaient à l'organisation du ravitaillement des maquisards. Le pain, la viande, les légumes, l'épicerie, le fromage, le tabac... tout cela provenait des commerçants et des cultivateurs.

Nous qui étions plus jeunes profitions des dimanches et des vacances scolaires pour participer à la vie du camp.

Vint donc le 14 Juillet...qu'il fallait fêter dignement. Ce jour là, pas d'opération de résistance décidée.

Nous nous sommes retrouvés une vingtaine pour savourer un menu extraordinaire : faux-filet grillé au feu de bois, pommes de terre en robe des champs, gruyère et crème au chocolat... du parachutage que nous avions préparée dans un chaudron... Quel dessert ! Un dessert anglais pour fêter le 14 JUILLET.

*Marcel ROSETTE*

N.B. : La croix de guerre 1939 - 45 a été attribuée au village de Chavannes-s-Suran pour sa participation massive à la Résistance.

# COUP DE MAIN AU T.A.

Le T.A., tramway de l'Ain, entreprise de transport située rue du Peloux, travaillait pour les Allemands. Les F.U.J. avaient un grand besoin de camions; il fut donc décidé d'organiser un coup de main. Quelques camarades partent de St-Rémy avec une remorque bâchée et quelques armes légères. Ils doivent retrouver d'autres F.U.J. chemin de Montholon, derrière l'entrée principale du T.A. Une fois arrivés dans ce quartier où il y a de nombreuses villas, tout est calme, les volets sont clos, puis un à un ils s'ouvrent, des gens regardent et restent à leurs fenêtres. La Gestapo est à 300 m. de là, à l'Hôtel Terminus, la Feldgendarmerie à l'Hôtel du Commerce, la milice à l'angle de la rue de la Citadelle. ROLANDE, l'agent de liaison des F.U.J. qui surveille, prévient le responsable. Celui-ci décide de stopper de suite l'opération, car il pense à un échec, si quelqu'un prévient les Allemands. Ordre est donné de rentrer à St Rémy. C'est partie remise huit jours plus tard. Vers 11 heures, un camion part de St Rémy avec des armes et un groupe. Ils rejoignent aux Cadales à St Denis lès Bourg, deux autres groupes. Distribution d'armes à chaque participant, tous dans le camion sous la bâche, et nous partons. Il est midi, les gens sont chez eux. Nous arrivons au T.A., nous rentrons dans la cour, deux hommes descendent du camion, maîtrisent et ligotent le gardien en quelques instants. Deux autres camarades avec un F.M. sont postés à l'entrée principale. D'autres surveillent les rues qui débouchent sur celle du Peloux. Sitôt en bas du véhicule direction les camions que nous devions enlever. Il faut dire que nos camarades Lobut et Bouveyron qui travaillent au T.A. avaient pris soin de marquer ceux à emmener. On fait les pleins, on charge du matériel, de l'essence. Dans la précipitation deux camarades commencent leur plein, ils se trompent de tonneaux, et mettent de l'essence dans un camion marchant au gasoil. A l'odeur ils s'aperçoivent de l'erreur, laissent ce camion et font le plein d'un autre.

Midi et demie, opération réussie, le convoi sort tranquillement du T.A. Deux motocyclettes sont en éclaireur, suivies de deux voitures légères et de deux camions. Quant au troisième, les copains ont quelques problèmes à le faire démarrer, mais ils nous rejoignent. Vers le passage à niveau du Mail, 2 Allemands nous regardent passer.

Nous prenons la direction de Montracol, où dans un bois planté de jeunes arbres, nous avançons. Les arbres se couchent, puis se relèvent après le passage du camion. Puis nous rejoignons Bourg à pied.

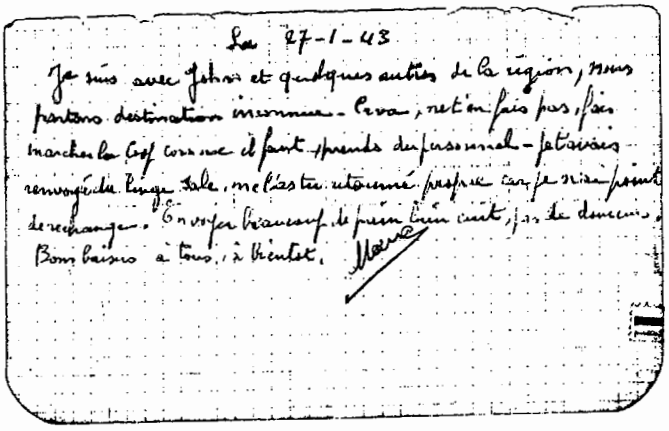
Il y avait effervescence dans la ville, les Allemands étaient à la recherche des terroristes qui à leur barbe avaient pris leurs camions . Ils leur servaient pour effectuer des rafles. Ils nous ont été très utiles au Maquis.

*Un F.U.J. non lycéen : Robert VOLLAND*

# "ILS ONT ARRETE TES PARENTS"

Le 24 novembre 1943. Les internes des classes de 1ère et de terminale travaillent en salle d'étude après le repas du soir. Les élèves paraissent studieux, trop penchés sur leurs cahiers à cause d'un éclairage insuffisant. Je n'ai pas le coeur au travail, il se passe tellement de choses à l'extérieur.

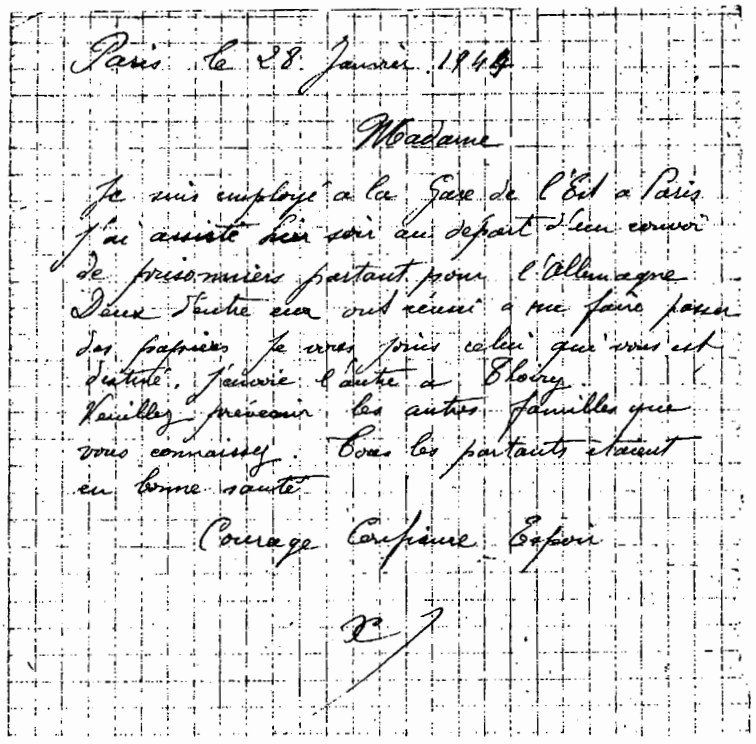
Soudain, le concierge apparaît et me fait signe de le suivre. On m'attend au parloir. Que se passe-t-il d'important pour que j'aie une visite à cette heure aussi tardive ? Deux amis de ma famille, dont un a des responsabilités dans la résistance, sont là, venus de Bellegarde en voiture.
Leur visage est grave.
- "Ton père et ta mère ont été arrêtés aujourd'hui par la Gestapo sur leur lieu de travail. Ta mère a été relâchée, mais ton père doit se trouver maintenant à la prison de Gex. Toi, tu ne sembles pas menacé, car les Allemands n'ont pas fait mention de ton existence, mais il faut que tu préviennes les dirigeants départementaux que nous ne connaissons pas".


Le 27-1-43
Je suis avec Jeton et quelques autres de la région, nous partons destination inconnue - Peut-être, nous en faisons pas, faites marcher le Cef comme il faut, prends du fortifiant - j'ai besoin renvoyez du linge sale, me fais tes utensiles propres car je n'ai point de rechange - Envoyez beaucoup de pain bien cuit, pas de dessert, Bons baisers à tous, à bientôt.

Message de Marius MARINET dans le train pour le camp de Struthof où il mourra quelques semaines plus tard.

C'est le choc. Et pourtant je sais bien que c'est le risque que nous avons tous accepté de prendre. Je pense à ma mère, complètement impliquée elle aussi dans ce combat. Je sais qu'elle sera forte. Mais comment réagira ma jeune soeur, qui, malgré ses treize ans, doit être parfaitement consciente de la gravité de l'évènement ?
Il faut réagir. Ce n'est pas le moment de flancher.

Mon père est le chef de secteur de l'armée secrète. Il connaît l'identité et l'adresse des dirigeants départementaux des MUR (mouvements unis de résistance). Sa grande force de caractère est bien connue, mais on sait que la Gestapo pratique des techniques d'interrogatoire qui peuvent briser les plus courageux. Il faut en effet donner l'alerte immédiatement.


Paris le 28 Janvier 1944
Madame
Je suis employé à la Gare de l'Est à Paris. J'ai assisté hier soir au départ d'un convoi de prisonniers partant pour l'Allemagne. Dans votre lot il y avait un jeune homme auquel on a remis ses papiers. Je vous écris car il m'a dit que vous étiez sa future. J'habite à Bobigny. Veuillez prévenir les autres familles que vous connaissez. Tous les partants étaient en bonne santé.
Courage Confiance Espoir
Lettre de transmission du message par un cheminot anonyme

Je ne dois rien laisser paraître, attendre le coucher et l'extinction des feux, me relever discrètement en "faisant le mur". Une fois dehors, je me déplace avec prudence pour éviter d'être contrôlé par une des patrouilles allemandes

ou miliciennes qui circulent en ville toutes les nuits. J'atteins enfin la rue de la Citadelle devant le domicile de Monsieur Greusard (Dupleix dans la Résistance), le président des MUR. Je frappe longtemps sans obtenir de réponse. Enfin, la porte s'entrouve à peine et une dame apparaît. Malgré mon insistance, elle refuse de me recevoir. Monsieur Greusard est absent, prétend-elle. Je ne peux que lui donner le message.

J'ai appris plus tard, de la bouche de Monsieur Greusard, qu'à ce moment même, se tenait chez lui une réunion des dirigeants départementaux avec le colonel Romans, chef des maquis.

Celui-ci, dès le lendemain, mit sur pied deux corps francs de maquisards pour intervenir sur la prison de Gex. Ce fut en vain, car on apprit que mon père avait été transporté tout de suite à la citadelle de Besançon. Deux mois plus tard, il était expédié au camp du Struthof avec la mention NN (nuit et brouillard). Au bout de neuf semaines, il décédait de froid, de faim, de coups et d'épuisement par le travail. Le seul de ses compagnons de misère qui ait pu survivre m'a raconté qu'il l'avait tenu mort dans ses bras sur la place d'appel car au Struthof les NN devaient être présents à l'appel, même morts.

*Jean MARINET*

N.B. : par ordonnance du 7-12-41, Hitler crée pour les déportés résistants jugés les plus dangereux une nouvelle catégorie, la plus maltraitée de toutes, les NN. Soumis aux pires traitements, s'il était encore possible de faire pire, ils devaient disparaître sans laisser aucune trace, entre Nuit et Brouillard(Nacht und Nebel).

# NUIT ET BROUILLARD à BOURG EN BRESSE en 1943

Sur le Boulevard de BROU, presque en face de l'Hôtel-Dieu: un petit bistrot avec sa raison sociale : "chez LULU". Le troquet qu'on voit un peu partout. On rentre de plain pied dans une banale salle de café avec ses tables en bois bien alignées. Une cuisine fait suite, prolongée par une petite cour. Au fond, la cave, et à droite l'escalier de pierre avec sa barrière noircie qui conduit aux quelques chambres de l'étage.

Du trottoir, les passants peuvent apercevoir un homme de trente cinq à quarante ans, ne dépassant guère le mètre soixante, une épaule légèrement désaxée ; coiffé d'une éternelle casquette, affublé d'un grand tablier bleu descendant à mi-mollet, avec une large poche ventrale qui sert de fourre-tout. Ce père tranquille connu de tout le quartier s'appelle Lucien POUCHOY. Mais pour les intimes, il est "LULU", bistrot par métier et "Résistant de l'A.S."par intime conviction. Il est l'époux d'une grande femme blonde toujours souriante. Pour l'aider : une serveuse : c'est Aglaé, belle et accorte, toute brune venue de sa Bresse natale.

Pourquoi vous parler de cette famille ? Parce que mon ami Jean-Jean et moi-même en faisons partie. Nous y avons notre chambre, gratuite comme le couvert. LULU, fidèle supporter de l'équipe de baskett de l'U.S.B. dont nous faisons partie est un "papa poule" surveillant notre manger, notre boisson, notre forme. Une amitié évidemment renforcée par une idéologie commune : il nous emmène parfois le soir de faire un "casse" chez les collaborateurs qui font ami-ami avec la milice.

## « 24 novembre 1943 »

Il est 18 heures, je suis seul en ville et je décide d'aller souper et coucher chez un oncle et une tante qui regrettent de ne pas me voir souvent. Je remonte le Boulevard de Brou et je passe devant le café POUCHOY. Il est 19 heures, j'entre dans le café désert à cette heure. Entendant du bruit, je frappe et j'entre dans la cuisine. La famille POUCHOY est attablée. Debout, cinq ou six jeunes gars que je reconnais pour être des maquisards ; je leur reproche un peu leur négligence ; avec leur barda et leurs armes à peine dissimulées, ils n'ont pas besoin de cartes d'identité... Il est vrai, que c'est un soir sans risque pour

circuler : la nuit est très noire et le brouillard "bruine" comme souvent à Bourg en novembre. La visibilité est presque nulle, et le Boulevard est pratiquement désert.

Je pars vers 19 heures trente en promettant ma visite pour le lendemain midi.

Ma tante est seule. Il n'est pas encore 20 heures quand mon oncle fait son apparition, affolé. "Je me demande ce qui est en train de se tramer, nous dit-il, le boulevard de Brou est encerclé. Il y a des Allemands et des miliciens, et il n'ont pas l'air commode. Ils "filtrent" toutes les personnes qui passent à proximité, avec contrôle d'identité".
Très inquiets, nous passons la soirée à nous poser des questions.

Le lendemain matin, ma tante me réveille très tôt pour m'annoncer: "Je viens d'apprendre par les voisins qu'hier soir le café POUCHOY a été mis à sac par les Allemands et la milice ; LULU, sa femme et AGLAE ont été menottés et emmenés". Cela fit "tilt"dans ma tête. A vingt minutes près, j'étais bon! Si Jean-Jean avait été en ma compagnie, il est certain que nous nous serions attablés et nous aurions été pris dans la nasse.

Lucien et son épouse partirent en déportation tandis que la jeune AGLAE était relâchée. Seule Madame POUCHOY put survivre à l'enfer des camps. C'est ainsi qu'a disparu un soir de novembre, dans la nuit et le brouillard, le gentil LULU. Le brouillard était tellement dense qu'il l'a enseveli pour l'éternité.

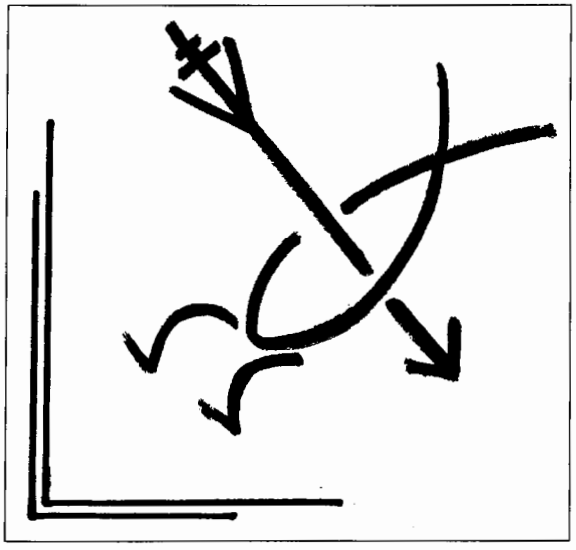
Reste la mémoire fidèle dans mon coeur.

*Roger GUETTET*

# PROPAGANDE

Je suis averti des arrivées de "courrier" par les notes de Philippe, responsable départemental des F.U.J. J'écoule chaque livraison avec toute la célérité possible, bien secondé par nos agents de liaison, Rolande Dubois et Paulette Neyraud la fille du directeur d'école. Elles servent nos distributeurs dans toute la ville et ses environs jusqu'à parfois dix kilomètres...et tout ça... à bicyclette ! Sans peur, sans question, sans perte de temps. Dans Bourg même, c'est ma "trentaine"* qui agit.

J'utilise mes talents de dessinateur, pour couvrir nuitamment les murs de la ville de dessins vengeurs comme mon "Gamma terrassé par la croix de Lorraine"... dont je suis particulièrement satisfait. Ces graffitis sont réalisés avec le goudron (le goudron ça tient bon) que me procure un ouvrier des travaux publics travaillant aux installations de la rue de Montholon tout près de chez nous et qui, de temps en temps, vient boire une chopine au bistrot familial. Par deux fois j'autorise mon jeune frère Mic à m'accompagner pour faire le guet. Mais alors je suis inquiet. Que dirait notre mère s'il arrivait quelque chose à son petit dernier qui, lui, rêve d'en faire beaucoup plus, brûle de participer au combat.



Le V de la victoire et la croix de lorraine, terrassant le gamma milicien

## « Hauts les mains »

Je colle aussi, souvent, toujours pendant et malgré le couvre-feu, de petits tracts. Pour ce faire, je m'équipe en "pantalon de golf aux poches sans fond". Je vais, mains dans les poches, les tracts dans une main, un couvercle de boîte à cire plein de colle de farine "cuisinée" par ma mère, Phiphine dans l'autre... et , un soir vers minuit, devant l'Eden-

Ciné, je suis surpris à un angle de rue par un aboiement :
- Hände hoch ! (**)

Une patrouille ! Je lâche tracts et colle qui tombent sans bruit dans les jambes de mes "golf". Ma prudence est récompensée. Je lève les mains. Une torche m'éblouit... Un canon de mitraillette me creuse le ventre. Je subis une fouille heureusement sommaire. J'explique comme je peux que :

- Ich bin ein student (***)

et que je travaillais chez un camarade. C'est mon jour de chance. J'ai dû être intercepté par de vieux territoriaux fatigués et pères de famille. On me laisse aller. J'ai eu très chaud. On en emprisonne pour moins que ça ! Je mets le cap sur l'asile de la maison paternelle rue Georges Courteline, sans plus tenter le moindre collage.

Pour de pareilles circonstances, connaissant le sort réservé à nos malheureux camarades, prisonniers, torturés, déportés, j'ai toujours dans un pli de vêtement ou une doublure, une lame de rasoir mécanique. Je suis bien décidé, si j'étais arrêté, à mettre fin à mes jours. Il me semble, j'en suis certain, que s'il le fallait, aujourd'hui, demain, j'aurais le courage de m'ouvrir les veines, de peur de n'avoir peut-être pas le cran de supporter un interrogatoire sous la torture. En fait, je suis un craintif.

*Gilbert GUILLAND*

(*) Groupe formé de 5 sizaines
(**) Hauts les mains !
(***) Je suis un étudiant

# FORMER UNE TRENTAINE F.U.J. EN BRESSE

Lorsque, élève maître, j'arrivais au lycée Lalande en Octobre 1943 je venais de rentrer dans la Résistance: C'était un copain de l'E.P.S. de Châtillon sur Chalaronne, Chambaud, qui m'avait demandé, le jour de la vogue de Montrevel de faire partie de sa sizaine.
Notre enthousiasme était grand et j'acceptais immédiatement.
Au lycée on m'avait demandé d'organiser une trentaine F.U.J. en Bresse. Je ne me souviens plus très bien qui m'avait chargé de cette tâche: Guillaud, je crois.
C'est ainsi que, profitant de mes connaissances dans le canton de St-Trivier-de-Courtes, notamment au sein de l'équipe de football naissante, j'organisais une trentaine F.U.J. au cours de l'hiver 1943-1944. Rien que de très banal en somme. Mais il me souvient avoir eu la visite au lycée d'un Résistant du secteur qui, alors m'avait vertement reproché de marcher sur ses plates bandes.
Cependant la réalité allait se charger de satisfaire tout le monde. En effet, à la date du 6 juin, les résistants ainsi organisés ne purent pas rejoindre les F.U.J. mais le maquis qui s'était établi à Saint Nizier le Bouchoux et allait devenir le maquis du secteur C7 dont le camp principal fut établi à Servignat.

*René PARISET.*

# LES VOITURES DU PREFET

Pendant l'hiver 1943-44, le camp F.T.P. "Le Vengeur", proche de Chavannes-s-Suran eut besoin de voitures à essence en bon état. Un garage de Bourg, dont nous avions l'adresse, abritait celles du Préfet. Bonne occasion !

L'opération eut lieu un dimanche soir. Dans l'après-midi, un groupe de Chavannes où l'on comptait deux lycéens, Marcel ROSETTE et moi-même, fut chargé de transporter les armes à Bourg. Ce fut avec la voiture «gazo-bois» d'André MASSOT, autorisé a circuler en raison de sa profession (épicier-primeurs) ; la présence d'élèves rentrant à Bourg pour les cours du lendemain était une bonne couverture.

Les armes (deux mitraillettes STEN et deux pistolets) furent dissimulées dans le sac de bois, sur le toit de la voiture.

**« Défaillance du gazogène »**

En arrivant à Bourg, au bout de l'allée de Challes, près du champ de foire, nous croisons une foule qui sort du stade, à la fin du match de rugby.

Voilà que le moteur cale. L'ennui, avec les voitures «gazo-bois», c'est que les batteries, souvent sollicitées, sont rapidement à plat ; pour démarrer, il faut pousser la voiture.

Coïncidence cocasse : pour remettre le moteur en marche, ce sont des soldats allemands, sortant eux aussi du stade qui nous ont aidé ... aidant ainsi les Résistants sans le savoir.
Les armes furent déposées chez les ROSETTE-MEYNAL, rue de l'Industrie. Le soir, avant le couvre feu, en dissimulant les armes sous nos imperméables, en empruntant des itinéraires différents pour diminuer les risques, nous arrivons à proximité du garage de la Préfecture, rue du Peloux.
Les maquisards du camp «Le Vengeur» nous attendaient. Le gardien du garage fut facilement neutralisé ; trois voitures étaient en état de marche : une Renault-primaquatre, une Citroën II CV et une luxueuse Hotchkiss.

Le retour s'effectua sans incident. Marcel ROSETTE, demi-pensionnaire au lycée, était resté à Bourg, tandis que moi-même interne, fus déposé à Chavannes vers minuit, à la grande surprise de mes parents qui me croyaient au dortoir. Quelques heures après, je montais sur ma bicyclette pour regagner le lycée vers 7 H 30, après une heure de route.

A 8 heures, Marcel et moi, nous étions en classe, au milieu de nos camarades et ... les voitures du Préfet faisaient de la Résistance.

*Paul MILLET*

# UN PROVISEUR ANCIEN RESISTANT : Etienne DEPIERRE

De 1970 à 1977 le lycée Lalande fut dirigé par un ancien résistant, le Proviseur Etienne DEPIERRE.

Je l'ai connu en septembre 1944. Engagés pour la durée de la guerre, nous avions participé à la création d'un groupe d'artillerie du 93° R.A.M. (27° D.I.A.).

Ce groupe comprenait des anciens des maquis de l'Ain (A.S. et F.T.P. confondus). Il était commandé par RAVIGNAN, l'ex adjoint de ROMANS-PETIT. Etienne DEPIERRE le secondait. Sous leur direction, une fusion remarquable se réalisa entre des éléments d'origines diverses; c'était l'esprit de la Résistance qui continuait. En trois mois, le groupe fut opérationnel et partit pour le front des Alpes, dans la région de Briançon.

Etienne DEPIERRE, enseignant en Histoire et Géographie avant la guerre, avait été mobilisé en 1939 ; il avait obtenu la Croix de guerre en 1940. Fait prisonnier, il est ensuite rapatrié. Nommé au Collège de Nantua, il participe activement à la Résistance, en distribuant tracts et journaux, et en organisant les résistants.

Ayant échappé à la rafle du 14 décembre 1943 à Nantua, Etienne DEPIERRE rejoint les groupes F.T.P. qui devinrent le 2° Bataillon. C'est alors qu'il prit le pseudonyme de CESAR, avant de devenir le capitaine commandant la compagnie 93/11 présente à Bourg à la Libération.

En 1944, je n'avais pas encore 18 ans ; j'avais quitté le lycée pour le maquis après la classe de seconde. DEPIERRE en revanche, était déjà un ancien avec beaucoup d'expérience ; tout aurait pu nous séparer et ce fut le contraire.

Pour CESAR, les différences d'âge n'existaient pas, l'amitié s'installait spontanément sans nuire à l'autorité. Lui-même était resté très jeune.
Sa compréhension et son intérêt pour la jeunesse ne l'ont jamais abandonné, ni lorsqu'il redevint professeur, ni lorsqu'il devint Proviseur ; en fin de carrière jusqu'à sa mort en 1993, CESAR était resté le CESAR de 1944.

De tous les proviseurs rencontrés au cours de ma carrière (j'étais l'un d'eux), Etienne DEPIERRE fut celui qui sut le mieux rester à l'écoute des élèves dans des périodes délicates.
Pendant toute sa vie, il fut à l'aise au milieu des jeunes, des jeunes maquisards en 43-44 et des jeunes lycéens ensuite. Ce fut le meilleur d'entre nous ; c'est le souvenir que j'en conserve.

*Paul MILLET*

# «L'AUTRE HISTOIRE»

N'ayant pas trouvé de filière pour passer en Angleterre ou en Algérie, j'ai répondu, en attendant une réponse, à l'appel des Chantiers de Jeunesse dans le Groupement situé dans le massif des Bauges. J'y suis resté très peu de jours, et ai déserté dès que j'ai appris que la Gestapo me recherchait et savait où j'étais.

J'ai ainsi pu éviter une nouvelle fois l'arrestation, et avec mon frère nous avons rejoint, fin juillet 1943, un maquis en Maurienne. Le camp était situé à plus de 1 600 mètres d'altitude. Bien que simple étudiant en Médecine en rupture de faculté, j'étais «le Médecin» du groupe et soignais les gars, surtout leurs traumatismes légers...

Notre camp fut transféré, début septembre, dans un site encore plus élevé de l'autre côté de la vallée, et au niveau de St-Jean de Maurienne. Reçus par le jeune instituteur d'un village alors inaccessible par tout véhicule, mon frère et moi avons été invités par lui à passer la première nuit à l'école. Mais, l'instituteur, alsacien résistant actif, avait été dénoncé. Le matin du 8 Septembre, à 4 heures, alors que nous nous apprêtions à partir pour le camp, nous fûmes arrêtés tous les trois par des Bersagliers (soldats italiens de montagne) ; le village avait été investi. Emmenés à St-Jean, nous fûmes emprisonnés, interrogés et promis au poteau (!).

Cependant, le soir même, à notre grande surprise, nos «faux» papiers d'identité nous furent rendus et nous fûmes libérés ainsi que tous les autres prisonniers français ; nous apprîmes alors que l'Italie du gouvernement Badoglio avait demandé l'armistice aux Alliés ce jour-là...

*François-Yves GUILLIN*

# SOUS UN FAUX NOM

Fin décembre 1943, le grand rabbin de France, Isaïe Schwartz, étant recherché par la Gestapo, mon père assuma sa charge par interim. En raison du danger qu'il courrait il décida de mettre ses enfants à l'abri et chercha un lycée qui puisse les prendre comme pensionnaires. Il pense à Bourg en Bresse qui est près de Lyon où il se trouve, et téléphone au proviseur, M. Larue-Dubost, pour lui demander de le recevoir. Celui-ci, à l'audition du nom de mon père, lui répond : «Vous n'étiez pas à Mulhouse?» Il avait été proviseur - ou professeur - au lycée de Mulhouse où mon père était rabbin jusqu'en 1930. Aussi est-ce sans problèmes - malgré les risques - qu'il nous a pris, mes deux frères et moi, au lycée et qu'il est intervenu auprès de la directrice du lycée des filles pour qu'elle prenne mes deux soeurs.

### « Juifs ou Israélites »

C'est ainsi que j'ai débarqué début janvier au lycée Lalande sous un faux nom : Capellan. N'étant pas d'ailleurs habitué à la clandestinité je me suis présenté au professeur des sciences naturelles : «Lazare et Francis Kaplan», mon frère m'ayant poussé du coude, j'ai immédiatement rectifié : «Louis et Francis Capellan». Je ne pense pas qu'il se soit aperçu qu'en deux secondes nous avions changé d'identité ! En réalité, au bout d'un certain temps, je me suis rendu compte que tout le monde savait que mon frère et moi étions juifs. Je me souviens avoir parlé avec des camarades du décret Crémieux qui accordait la nationalité française aux juifs d'Algérie en 1870. J'employais le terme «juifs» qui n'a évidemment pas nécessairement une connotation péjorative, mais qui peut l'avoir - et qui était employé en ce sens par le gouvernement de Vichy et des antisémites. On me répondit en employant le terme «israélites» plus recherché et sans connotation possible péjorative qui n'était pas sans doute le terme qu'employait normalement celui avec qui je parlais. J'ai compris qu'il l'employait avec moi par délicatesse. Et je crois que cette petite anecdote peint bien l'atmosphère du lycée de garçons à cette époque. Inversement, mes soeurs n'ont pas pu rester, la directrice craignant d'être dénoncée par les parents d'une de leurs camarade.

### « Au maquis avant le Bac

J'ai été contacté par un camarade qui, je viens de l'apprendre, s'appelait en réalité Bensoussan, pour partir au maquis au moment du débarquement. Mon frère et moi nous avons donné notre accord. Il se trouve que nous voulions passer le bac sous notre vrai nom pour éviter des difficultés administratives ultérieures. Nous avons donc dû quitter le lycée peu de temps avant le bac et avant le débarquement qui a eu lieu précisément le jour du bac. Nous avons appris que si nous étions restés, nous aurions probablement été arrêtés pendant les épreuves du bac et tués comme l'ont été des camarades juifs déclarés dont on a retrouvé les cadavres dans un puits. Quant au maquis, nous avons appris qu'il a été très meurtrier et que nombre de nos camarades ont été fusillés et tués au combat.

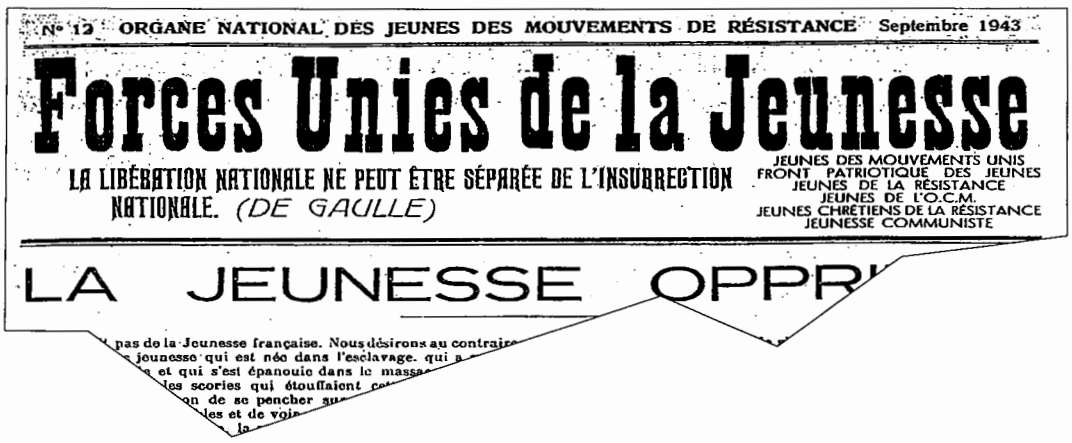
Je suis revenu des années après au lycée où j'ai pu voir avec l'émotion que l'on devine une grande stèle portant leurs noms. J'y retrouvai une grande partie de la classe de sciences expérimentales de 1943 - 1944.

*Francis KAPLAN*

# ESPERANCE

E tale ton manteau, neige, ma chaste sœur,
S ur les prés, sur les bois, sur les monts solitaires.
P rofonde nuit d'azur qui fait battre mon cœur,
E tends ta protection sur tous les réfractaires.
R éunis, fraternels, dans la ferme isolée,
A mis, nous pensons tous au passé merveilleux.
N oël, Noël, Noël, par dessus la vallée,
C alme et candide, dans la nuit immaculée,
E toile de l'espoir, tu brilles dans les cieux.

*Roger PAGE **
*Pour ma mère, Noël 43*
*Ferme du Pré Carré*


N° 12 ORGANE NATIONAL DES JEUNES DES MOUVEMENTS DE RÉSISTANCE Septembre 1943

Forces Unies de la Jeunesse

LA LIBÉRATION NATIONALE NE PEUT ÊTRE SÉPARÉE DE L'INSURRECTION NATIONALE. (DE GAULLE)

JEUNES DES MOUVEMENTS UNIS
FRONT PATRIOTIQUE DES JEUNES
JEUNES DE LA RÉSISTANCE
JEUNES DE L'O.C.M.
JEUNES CHRÉTIENS DE LA RÉSISTANCE
JEUNESSE COMMUNISTE

LA JEUNESSE OPPR

pas de la Jeunesse française. Nous désirons au contrair
jeunesse qui est née dans l'esclavage. qui a
et qui s'est épanouie dans le massa
les scories qui étouffaient
on de se pencher su
les et de voir
la

* Voir nécrologue p. 112

# *1944*

| | |
|---|---|
| *15 mars :* | *au plateau des Glières 400 maquisards tués* |
| *31 avril :* | *le maquis du Vercors est anéanti* |
| *5 juin :* | *le Bac est interrompu par la Milice : 9 lycéens sont arrêtés puis déportés* |
| *6 juin :* | *les Alliés débarquent en Normandie* |
| *6 juin :* | *soulèvement général des résistants et maquisards* |
| *fin août :* | *bataille de Meximieux - La Valbonne : 20 F.U.J. tués* |
| *15 décembre :* | *les Allemands contre -attaquent dans les Ardennes* |
| *fin décembre :* | *l'Armée Rouge est aux portes de Varsovie* |

Le drapeau est accroché sur les grilles de la Préfecture

# MINUTES ANGOISSANTES

Début de l'année 44...

L'A.S.(1) NEUVILLE - PONCIN - ST MARTIN DU MONT s'organise et prépare le jour J : caches d'explosifs et d'armes parachutées, recensement des armes anciennes dissimulées depuis 1940.

## « Quelques munitions »

Un ami, possesseur d'un 7,65 personnel, m'a demandé de lui trouver les munitions manquantes.

En effet, tout en poursuivant mes études à LYON tant bien que mal. (Classe 42, réfractaire au S.T.O.), grâce à d'excellents certificats médicaux, je fais partie depuis quelque temps du réseau de renseignements «JOVE» et j'ai la chance de dénicher une cinquantaine de ces précieuses cartouches.

Un samedi après-midi, j'ai donc cette «commission» dans ma valise en me rendant de LYON, chez mes parents à NEUVILLE SUR AIN.

Avant de continuer avec le petit tramway électrique de l'époque, je descends à la gare d'AMBERIEU. Aussitôt sur le quai, je m'aperçois qu'une section de soldats allemands bloque l'entrée de la salle des pas perdus ou s'exerce la fouille des bagages.

Un rapide coup d'oeil circulaire me démontre qu'il n'y a pas d'autre issue possible. Tout en me laissant prendre nonchalamment dans la file d'attente, sans me mettre dans les derniers, et en réfléchissant à toute vitesse, je me concentre en me préparant à démarrer le 100 mètres de ma vie tout en abandonnant la valise dès que j'aurai atteint le lieu de fouille.

## « La fouille »

En approchant, je me rends compte que la fouille concerne une valise sur deux environ. L'Allemand fait ouvrir la valise du voyageur qui me précède. Ai-je prié ?... Les secondes passent. Je repère bien les lieux et dans la salle, les quelques soldats avec leurs armes sous le bras. La grande porte de sortie est largement ouverte sur la place de la gare. Mon coeur bat tellement fort que j'ai peur que cela se remarque et j'évite de croiser le regard des Fritz.

Le voyageur referme sa valise. Je suis collé à son dos. Et... l'Allemand fait ouvrir la valise derrière moi ... J'évite de faire Ouf...

*Jacques PEILLOD*

(1) Armée Secrète

# UN CERTAIN SAMEDI SOIR ...

Si mes souvenirs sont exacts, c'était le premier samedi de février 44. En arrivant en gare de BOURG, nous fûmes alertés par une rumeur : des événements se déroulaient à AMBERIEU et il n'était pas prudent d'y aller.

En ces temps incertains et troublés, on s'attendait à tout. Aussi avons-nous accueilli cette nouvelle, non avec scepticisme, mais avec le désir de chercher un moyen de parer le coup, car retourner au bahut ne nous enchantait pas. Et puis, il y avait là comme un parfum d'aventure, peut-être aussi un brin d'inconscience ?

Il fut décidé de descendre au dernier arrêt avant Ambérieu et de gagner à pied Ambronay, où nous prendrions la micheline du T.A. qui nous déposerait dans nos village respectifs...

Nous marchions allégrement quand nous nous heurtâmes à un barrage établi par des soldats allemands. Je ne sais quelle impression donna à ces derniers notre groupe d'une douzaine de jeunes, la valise à la main, au milieu de la nuit. Toujours est-il qu'après un instant de flottement, nous fûmes refoulés. Que faire, sinon retourner à la gare attendre dans une salle froide et inconfortable un hypothétique train qui nous ramènerait à Bourg ?...
Quels sentiments nous ont agités durant cette nuit où le sommeil ne vint pas ? Déçus

certes à la pensée d'une journée en famille perdue. Mais plus encore en proie à des questions qui restaient, dans l'instant, sans réponse. La rumeur était donc fondée, mais l'action s'étendait bien au delà de la seule ville d'Ambérieu. Que se passait-il de l'autre côté du barrage ? Où étaient ceux que nous espérions revoir et qui nous attendaient, et qu'enduraient-ils ?...

Je me suis souvent demandé pourquoi nous avons été refoulés au barrage au lieu d'être gardés. Peut-être avons nous eu la chance d'avoir rencontré des sentinelles qui conservaient, malgré les horreurs de la guerre, un peu de sentiments humains et qui avaient la possibilité, ce soir-là, de les manifester ainsi ?

*André BOLLIET*

# MAUVAISE RENCONTRE

Février 1944 : parachutage, près de Villereversure, d'un officier radio canadien que nous devons emmener dans le Massif Central d'où il pourra émettre et recevoir avec un grand rayon d'action.

Le parachutage se passe très bien. Nous récupérons un homme un peu flageolant (c'était son premier saut) et nous l'emmenons à Bourg, caché à l'arrière d'une camionnette gazogène.

Arrivés aux Vennes, rue de la Chartreuse, il demande à marcher un peu pour se détendre et nous allons à pied jusqu'en ville.

Nous descendons l'avenue Alsace-Lorraine presque vide, non seulement à cause de l'heure tardive mais aussi à cause d'un brouillard très épais.

Arrivés à la hauteur de l'ancienne poste, nous heurtons un superbe officier allemand auquel notre Canadien, très poli, dit : « Sorry, sir » !

Nous n'avons pas laissé à l'Allemand le temps de réaliser et nous avons filé à toutes jambes par les petites rues de la ville, battant sûrement le record de la traversée de Bourg la nuit ! ! !

*Colette LACROIX*

# BRUTALITE ORDINAIRE

Au printemps 1944, l'équipe de basket du lycée avait obtenu de bons résultats et devait disputer la demi-finale des championnats d'Académie contre un lycée de Lyon.

Monsieur FAVIER, notre professeur d'éducation physique, nous avait jugé assez grands garçons pour nous permettre d'effectuer le déplacement seuls.

Nous étions confortablement installés, lorsque, à mi parcours, une section de soldats allemands monte dans le train. L'officier, homme jeune plein de morgue, se mit en quête

de places pour faire asseoir ses hommes. Dans chaque compartiment il désignait deux ou trois voyageurs sommés de se lever et d'aller dans le couloir. Ein, zwei, drei, raus. J'étais de ceux là et en me levant je fis une réflexion à mon camarade Gilou, assis en face de moi. Je pense que l'Allemand n'avait pas pu m'entendre, mais il avait compris que je n'obtempérais pas de bon coeur. Furieux, il m'expédia un coup de poing dans la figure au moment où je franchissais la porte du compartiment devant lui.

Par un réflexe stupide, je levai le poing comme pour riposter. Mais je n'eus pas le temps d'achever mon geste, qu'une grêle de coups de poings, de crosse et du casque qu'il tenait à la main s'abattit sur moi. Passage à tabac en règle. Devenu raisonnable, je subis la raclée sans réagir. Lorsque sa colère fut calmée, il me confisqua ma carte d'identité et me plaça entre deux soldats armés. Je me suis senti perdu et j'ai pensé à mon père qui était déjà entre leurs mains depuis plusieurs mois.

Dans un compartiment voisin, où tout le monde se tenait coi, un homme se leva et vint discuter avec l'officier. J'ai appris plus tard qu'il était interprète au bureau du service du travail allemand à Bourg. Il essaya d'obtenir ma libération en expliquant que nous étions de bons jeunes gens en déplacement sportif. Réponse brutale et méprisante : «chez nous, les jeunes gens de cet âge combattent sur le front russe». L'arrestation semblait donc acquise. Mais, peu avant l'arrivée en gare de Lyon, notre interprète revint à la charge et réussit enfin à convaincre l'officier de me relâcher. Je l'avais échappé belle. Pourtant, je n'en menais pas large en parcourant le quai jusqu'au souterrain, croyant sentir le regard haineux de l'allemand dans mon dos, craignant qu'il ne se ravise.

Il paraît que l'incident fut raconté dans une émission de radio-Londres ce qui nous fit supposer que cet homme appartenait à la résistance. Quoi qu'il en soit, je lui devais une fière chandelle. Nous avons quand même gagné le match, cependant nous avons refusé de retourner à Lyon disputer la finale d'académie.

*Jean MARINET*

N.B. : Quelques jours plus tard je retrouvai, oublié dans la poche de mon pantalon, un journal clandestin de la résistance. Heureusement, je n'avais pas été fouillé.

# FIANCAILLES PERILLEUSES

Pâques 1944. Je regagne par le train Oyonnax, la veille de Pâques, pour me fiancer. En gare descendent des personnes qui me sont familières, et quelques étrangers aux visages hermétiques dont la présence me paraît insolite.

J'apprends par mes parents que mon frère, raflé par la Gestapo la veille à La Cluse, a été relâché par miracle (voir narration "La nasse de La Cluse").

Le jour de Pâques, je me rends le matin chez ma fiancée. Des affichettes sont placardées sur certains édifices publics et sur quelques murs. Elles émanent des Allemands qui fustigent les "terroristes" cachés dans les forêts alentour mais qui affirment que les gens ayant la conscience tranquille n'ont rien à craindre de l'armée allemande. Je croise deux ou trois personnages étranges rencontrés la veille à la gare.

Je suis un peu inquiet devant les assertions allemandes et j'en fais part à mes futurs beaux-parents et à mes parents qui nous ont rejoints. L'idée de la fête programmée ce jour -là nous apaise, bien à tort, on va le voir. D'ailleurs, que décider ? Il est trop tard.

Ma tante, qui habite le centre-ville arrive en hâte nous prévenir que les Allemands

ordonnent à tous les hommes de 18 à 50 ans de se rassembler sur la place de l'église. De plus, leurs soldats commencent à fouiller les maisons. Il faut se cacher. Panique immédiate de deux familles réunies qui sont prises au dépourvu, d'autant plus qu'il y a menace pour trois garçons : mon futur beau-frère, mon frère et moi.

L'un va-t-il se mettre au lit et faire le malade ? Non, c'est simpliste. Refuge dans les caves des ateliers ? C'est risqué surtout si les Allemands ont des chiens policiers.

Déjà deux soldats allemands, fusils à la main, à 300 mètres de nous, commencent à visiter les maisons. Chance pour nous, ils opèrent d'un seul côté de la rue Paradis, longue de 500 mètres et parfaitement rectiligne. Ils négligent les habitations situées en face. Ils les exploreront au retour. Ils passent donc devant la maison des fiançailles en l'ignorant momentanément, car ils sont occupés dans celle qui lui fait face. Mon futur beau-père et mon père, faisant le guet sur le trottoir, décident que lorsque les boches seront au bout de la rue en train de fouiller l'ultime maison, nous nous précipiterons tous les trois dans celle d'en face.

Sur un signe, en deux secondes, nous traversons la rue et allons nous réfugier dans la chaufferie de la villa déjà fouillée. Merci de tout coeur, gens hospitaliers et courageux !

Bien sûr, dès la vue des affichettes le matin même, il aurait fallu gagner les bois avant l'arrivée des Allemands. Ceux-ci sont repartis dans la soirée en déportant odieusement 80 personnes dont beaucoup ont péri sous leurs sévices en Allemagne.

*Pierre COUTTY*

# LA NASSE DE LA CLUSE

Avril 1944. Pénurie de transports. Le train Bourg-Bellegarde est bondé. Des groupes de jeunes gens parmi lesquels mon frère, devisent au milieu des voyageurs.

Ils appartiennent aux Chantiers de jeunesse situés en Saône et Loire. Ils vont en permission dans leur famille. Pas de cris joyeux (ils ont 19 ou 20 ans), pas d'exubérance. Ils sont paradoxalement trop calmes. Et pour cause, l'Allemand est là, omniprésent et implacable avec pour conséquences l'angoisse, les soucis multiples, la faim.

On arrive à La Cluse. Les voyageurs n'ont pas le temps de descendre des wagons. Brutalement ils sont sommés par des hommes de la Gestapo de se présenter un à un sur le quai pour décliner leur identité.

Curieusement les gestapistes ont "l'uniforme" qu'on leur connaît souvent : Le chapeau de feutre mou et le long manteau de cuir, couleur vert-de-gris. Bien que l'habit ne fasse pas le moine, ils ont de sales gueules.

Presque tous les hommes jeunes sont emmenés en camion à Oyonnax dans la salle de gymnastique des Enfants du Devoir. Les inquisiteurs allemands ordonnent à chacun de se présenter avec ses papiers pour un nouveau contrôle. Deux tables servent de bureau. Devant l'une, un officier allemand, devant l'autre un milicien.

Trait de génie ou d'inspiration divine, mon frère, que le milicien répugne, se dirige vers l'officier allemand : il est libéré sur le champ. Deux de ses amis, des frères jumeaux, orphelins de père, sont retenus par le milicien : ils mourront dans un camp de concentration en Allemagne.

Jean Boisset, un camarade du Lycée Lalande est interrogé :"Quelle est votre activité ?",

lui demandent les gestapistes. Il répond qu'il est cultivateur alors qu'il est étudiant avec de faux papiers. Il devrait être en Allemagne soumis au S.T.O. Les gestapistes, connaisseurs, touchent ses cheveux et lui examinent les mains : les cheveux sont trop soyeux et les mains sont trop lisses pour être ceux d'un cultivateur. Il est "tabassé". Il est déporté dans un camp. Il en reviendra très malade. Plus tard, il sera professeur d'Allemand au Collège de Nantua, puis à Antibes.

Trois ans auparavant Boisset, dont le père était communiste, avait été exclu abusivement du Lycée par les autorités pétainistes. Il avait été réintégré au bout d'un mois parce que nous, les élèves, aidés de professeurs, avions signé une pétition pour le défendre.

*Pierre COUTTY*

# «BON VOYAGE, MADEMOISELLE !»

Début avril I944. Loin de l'Ain où je suis «grillée», je suis venue à Montauban mettre mon fils au monde. Je suis abritée au «Garage des Pyrénées», en même temps que Clara Malraux et sa fille Florence.
La division allemande « Das Reich » est arrivée dans la région et on nous signale une fouille systématique de toute la ville, quartier par quartier.
Il faut partir, très vite.
J'arrive à la gare, occupée par les S.S., en tenant sur un bras mon bébé de quinze jours et à l'autre, une valise.
Deux S.S. m'arrêtent. L'un prend ma valise... valise contenant un poste émetteur-radio dont nous nous servions pour envoyer nos messages à Londres. Mais, par précaution, j'avais disposé sur la radio des brassières et des langes de bébé.
Le second S.S. vient alors vers moi et me prend le bébé. Ils me font signe de les suivre sur le quai de la gare.
J'étais persuadée qu'ils avaient vu le contenu de la valise et qu'ils allaient nous tuer sur place...
Ils ouvrent un compartiment bondé... et en font descendre quelqu'un. Ils m'aident à monter dans le train, installent mes bagages dans le filet, posent mon fils sur mes genoux et me disent : «Bon voyage, Mademoiselle».

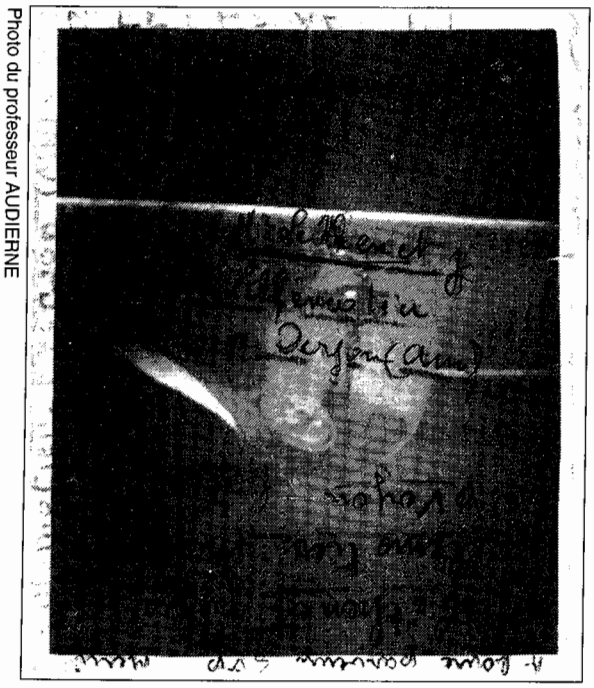
*Colette LACROIX*

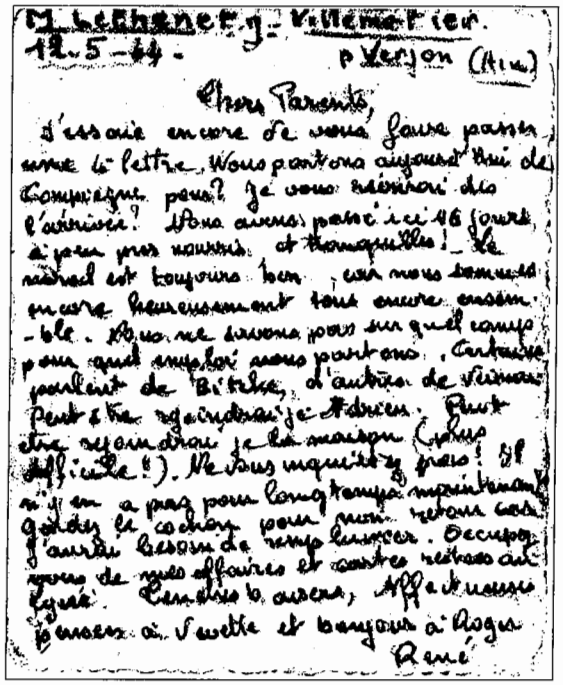
# LE TRAIN

Le 12 mai 1944, si mes souvenirs sont exacts, après un séjour à la prison de Montluc, puis au camp de Compiègne, nous embarquons pour l'Allemagne, sans savoir ni quel sera, ni ce que sera notre point de chute. Après une fouille consciencieuse, notre colonne traverse la ville pour rejoindre la gare, et nous sommes invités brutalement à monter dans les wagons à bestiaux qui nous attendent. Nous avons reçu au départ du saucisson et du pain, mais aucune boisson. Nous sommes 120, debout, pressés les uns contre les autres, dans le wagon dont même la lucarne est close avec des planches. Les seules arrivées d'air sont les interstices entre les planches des parois.
Le printemps, cette année là, est magnifique et notre ami le soleil surchauffe notre prison.
Le train démarre.

Très vite, la chaleur nous agresse, les vêtements tombent et nous nous retrouvons mi-nus ou nus. Nous commettons "l'erreur" de manger et le deuxième jour, sans aucun arrêt, la soif attaque. Les cerveaux lâchent ! Plus de hiérarchie ! Plus de respect !

Photo du professeur AUDIERNE




M. Lethenet J. - Villemartin.
12-5-44. par Verjon (Ain)

Chers Parents,

J'essaie encore de vous faire passer une lettre. Nous partons aujourd'hui de Compiègne pour ? Je vous reviendrai dès l'arrivée ! Nous avons passé ici 16 jours à peu près nourris et tranquilles ! Le moral est toujours bon, car nous sommes encore heureusement tous ensemble. Nous ne savons pour sur quel camp pour quel emploi nous partons. Certains parlent de Bitche, d'autres de Neuengamm peut-être regagnerons-je Adrien. Peut-être regagnerons-je la maison (Chose difficile !). Ne vous inquiétez pas ! Si on n'en a pas pour longtemps maintenant garder le cahier pour mon retour car j'aurai besoin de temps pour écrire. Occupez vous de mes affaires et contre retrait au lycée. Embrasse tous ceux, affectueuses pensées à Suzette et bonjour à Roger.

René

Recto — Message d'un wagon plombé sur photo d'un prof du lycée — Verso

Beaucoup boivent leur urine. Quelques-uns deviennent fous et il faut les «maîtriser». Déjà des morts !

Le voyage continue. Quelques camarades ont réussi à soustraire à la fouille des scies rudimentaires et essaient d'ouvrir une issue dans les parois pour tenter une évasion. Naturellement, on entend les «pour» et les «contre». Dans un autre wagon, le travail a été sans doute plus rapide. Brutalement, le train s'arrête et nous entendons les cris des soldats qui nous convoient. Par un interstice, je peux voir une prairie bordée d'un bois à quelques centaines de mètres. Quatre ou cinq fuyards dans la prairie ! Des coups de feu !

Tous tombent, les uns après les autres !

Contrôle des wagons. Coups de crosse dans les parois. C'est un nouveau départ, mais avec un soldat assis sur le toit de chaque wagon. Arrêt dans une gare. Les portes s'ouvrent pour un comptage. Les 120 sont poussés dans la moitié de la caisse un par un à coups de crosse. Deux jours sans boire. Les morts sont de plus en plus nombreux dans la prison roulante.

Je perds conscience.

René après son retour

Je ressuscite, des heures après, et on me racontera qu'il avait fallu entasser les cadavres pour laisser de la place aux vivants.

C'est alors que des camarades s'étaient aperçus que mon coeur battait encore un peu et m'ont fait la respiration artificielle. Ensuite je suis resté debout la bouche contre une fente de la paroi. Mes lunettes sont brisées. Mort, vivant. Le 14 mai, après deux jours et demi de transport ininterrompu, c'est l'arrivée à BUCHENWALD. Plusieurs heures encore sous le grand soleil ! Des hurlements ! Un train de bêtes hurlantes ! Les portes s'ouvrent enfin. Des baquets d'eau nous attendent et chacun se précipite. Il y a plus de soixante morts dans mon wagon, un mur de cadavres tout au long du train ...

Et j'avais 18 ans.

*René LETHENET*

# BENSOUSSAN

Fin mai 1944. Sous un ciel idéalement bleu, toute la ville se tait. Les Allemands sont là, pour combien de temps encore ? On dit que le débarquement est imminent.

Une adolescente de quatorze ans, cheminant sur la route de Seillons, rencontre fortuitement deux garçons, tous deux élèves de Math-élém au Lycée Lalande. L'un en civil, son frère, l'autre en uniforme des Enfants de Troupe.

Malgré la chaleur écrasante, il supporte vaillamment sa capote militaire de pesant drap bleu. Il s'appelle Bensoussan. Ils vont s'initier au maniement d'armes. Pas d'étonnement chez la jeune fille, mais une sourde fierté. Elle sait l'engagement de son frère. Elle croit qu'elle ne peut rien parce qu'elle est une fille et qu'elle est trop jeune. Elle sait seulement qu'elle doit se taire, quoi qu'il arrive.

Les deux garçons s'éloignent.
Pendant un an, elle ne reverra pas son frère, arrêté le 5 juin au Lycée sur dénonciation, puis déporté. Bensoussan ne reviendra jamais : le bel enfant de troupe a été tué (au combat) quelques semaines plus tard.

N.B. : André Bensoussan a été chassé des Enfants ou Troupe parce qu'il était juif. Il a quitté le lycée quelques jours après cette rencontre pour rejoindre sa compagnie au combat. Il a été tué à la bataille de la Valbonne le 1er septembre 1944.

*Danielle FIGUET*

# BAC : LUNDI 5 JUIN 1944

Dissertation philosophique : à la fin de l'épreuve, le Proviseur nous met en garde : « évitez de passer par le centre ville, ce matin, il y a eu des accrochages».

L'après-midi nous planchons en Sciences Naturelles dans une salle du rez chaussée qui donne sur la Cour d'honneur. Il fait chaud, une fenêtre est ouverte. La salle est studieuse, silencieuse. Brusquement, on entend des rafales de mitraillette venant de la rue. Des miliciens en béret et uniforme bleu marine, fusil à la main, passent devant la fenêtre. Une voix aboie. Par la fenêtre ouverte, un milicien braque son revolver dans notre direction, saute dans la salle, et nous intime l'ordre de sortir.

En un instant, les salles se vident. Elèves et professeurs sont rassemblés dans la Cour d'honneur, garçons d'un côté, filles de l'autre, tandis que toutes les issues sont gardées par de jeunes miliciens qui fredonnent ou plaisantent derrière leur fusil mitrailleur.

Alors s'avance le chef (DAGOSTINI lui-même). Grand, important, il sort une liste et commence l'appel. Un sbire à lunettes fouille chaque lycéen désigné et l'expédie brutalement au fond de la cour. Je me retrouve au premier rang des filles. Près de moi, notre prof de gym murmure : «Surtout ne leur montrez pas que vous avez peur !» Je n'ai pas peur... Pas encore... je suis tétanisée.

Dix lycéens sont alignés face au mur. Je pense qu'on va les fusiller. Derrière moi, j'entends un murmure qui s'élève : ce sont des filles qui prient. Ensuite, je ne sais plus. Nous, les filles, aurions été regroupées dans une salle. Est-ce à ce moment-là que j'ai pensé : « Nous allons tous être raflés » ?

Il n'y a plus personne (les miliciens sont partis...) les lycéens sont partis lorsque nous pouvons enfin quitter le lycée. A la porte, je rencontre R. LUMALE en uniforme de chantier de jeunesse. S'il est venu encourager ses camarades, il est arrivé juste pour les voir monter dans les camions de la milice.

Je rentre dans ma famille d'accueil : depuis le 1er mai, notre lycée a été réquisitionné par une unité de G.M.R. et toutes les internes de 1ère et terminale ont dû être hébergées par des familles, des amis, des externes, des profs.

Le lendemain matin, très tôt, mes hôtes m'apprennent la grande nouvelle «les Américains ont débarqué en Normandie... Mais il ne faut pas sortir, Bourg est en état de siège... » Toute la journée, sporadiquement, on entend des coups de feu. Enfin, vers 17 h, le blocus est levé. A bicyclette, je parcours « mes 40 km» à une moyenne fort honorable, priant le ciel de ne rencontrer ni miliciens, ni soldats allemands.
Mes parents ne m'attendent pas. Je rentre à la maison. Je m'assieds... et pleure. Maintenant, j'ai peur.

*Une « fille »*

# L'ATTAQUE DE LA TRESORERIE GENERALE

A la fin du mois de mai 1944, les FUJ se voient confier par le colonel Romans, chef départemental des FFI, une mission particulière. L'imminence du débarquement et des opérations qui incomberont alors aux FFI, doit provoquer une forte augmentation de l'effectif des combattants de la résistance, d'où d'importants besoins financiers qui ne sont pas couverts par Londres. Le colonel décide donc de trouver l'argent là où il se trouve, c'est-à-dire à la Trésorerie Générale et il charge les FUJ d'exécuter l'opération. Il faut savoir que la même opération est programmée à St Claude dans le Jura.

Il faut intercepter le caissier qui transporte chaque matin des fonds importants de la Banque de France à la T.G. Il est accompagné et protégé par un inspecteur de police, mais il est convenu, paraît-il, qu'il se laissera faire une douce violence.

L'opération aura lieu rue Teynière devant la porte de l'établissement. Le 27 mai, le coup est raté à cause d'une alerte aérienne. Le 29, deuxième échec. Le caissier est en retard et il est imprudent de l'attendre trop longtemps. Enfin, le 5 juin a lieu une troisième tentative. Poney et Perret, venus du maquis de Gravelle dans une "traction avant", embarquent trois FUJ lycéens : Gilbert (nom de guerre : Lui), Roger et moi. La voiture pénètre en ville sans encombre et s'arrête dans la rue G. Doré. Le caissier doit apparaître à 9 h 14. Je descends de la voiture armé d'un pistolet et m'engage dans la rue Teynière de façon à le voir arriver et donner le signal de l'intervention. A 9 h 23, un agent de liaison passe et signale que le caissier descend l'avenue Alsace-Lorraine. A ce moment, une camionnette arrive à toute allure de la place Edgar Quinet et s'immobilise devant l'entrée de la rue Gustave Doré. Elle est conduite par le milicien D'Ambert de Serillac. En même temps, des miliciens armés surgissent de tous côtés des immeubles voisins. C'était un piège, nous avons été vendus.

Séparé du groupe par la camionnette et les miliciens, j'essuie quelques tirs, mais peux disparaître par la rue Thomas Riboud. La traction avant est sous le feu de la mitraillette de D'Ambert. Poney et "Lui" ripostent et d'Ambert tombe touché en pleine poitrine. Mais la voiture ne marche plus, touchée par une rafale, et l'autre bout de la rue est

bouché par un deuxième véhicule de la milice. Perret et "Lui" sortent et peuvent s'échapper à travers une maison voisine. Poney et Roger sortent à leur tour sous un feu nourri et sont touchés aussitôt, le premier à la poitrine, au bras et à la jambe, le second à la clavicule. Bourdery, le chef des miliciens s'approche. "Celui-ci a son compte " dit-il en parlant de Poney, et voyant qu'il respire encore, sort son pistolet pour l'achever. Heureusement l'un des miliciens présents arrête son geste car il a reconnu Poney qui est un de ses copains. Chacun d'eux ignorait les activités de l'autre. D'abord soignés par les Dominicaines, les deux blessés sont transportés à l'hôpital où les Allemands viennent les chercher pour les emmener à la caserne. Ils seront remis plus tard entre les mains de la milice, brutalisés et torturés malgré leurs blessures, puis condamnés à mort par la cour martiale. Par bonheur, ils réussiront à s'échapper et à rejoindre la compagnie FUJ.

L'après-midi de ce jour funeste avait lieu la rafle du lycée pendant les épreuves du bac de terminale.

*Jean MARINET*

# LE « NOTRE PERE »

La scène se passe au Lycée, le 5 juin 1944, après-midi. DAGOSTINI et ses miliciens viennent arrêter des résistants. Après avoir été malmenés, nous sommes alignés le long d'un des murs de la cour d'honneur.
Que va-t-on devenir, chacun réfléchit, cela va vite et, de l'un à l'autre, les résolutions diffèrent.

Voilà que mon voisin, N..., s'adresse à moi en me disant : «Dis, ROSETTE, comment ça commence, le «Notre-Père», pensant à réciter une dernière prière avant d'être fusillé.

«Ah ! je l'ai oublié», lui dis-je, et d'ajouter : « Moi, je cherche comment on pourrait s'enfuir.»

Peine perdue... comme les autres, j'ai fait le voyage en camion de Bourg à St Amour... et si je n'ai pas été déporté comme mes copains, ce ne fut ni la chance ni le hasard... je n'étais plus membre des F.U.J.P. au lycée ; j'avais rejoint, depuis 1943, l'A.S. puis les F.T.P., dans mon village, à Chavannes-s-Suran.

Le lendemain, 6 juin, j'étais retourné au maquis, au ler Bataillon, lorsque les armées alliées débarquaient en Normandie.

*Marcel ROSETTE*

# 5 JUIN 44 : EMERGENCE

Se souvenir, à 70 ans, d'un événement vécu quand on en avait à peine 20, même si ce fut lors d'une journée "très particulière", est-ce chose bien aisée ? Certaines images, qu'elles soient immobiles ou animées, sereines ou violentes, restent nettes, voire

lumineuses tandis que d'autres s'enveloppent de brumes ou plus simplement se déforment, jusqu'à devenir douteuses. Des émotions, des sensations peuvent ressurgir, comme présentes, dès qu'on les évoque, d'autres se sont apaisées, émoussées, ou parfois même fondues dans un passé uniforme, banalisé, quand elles ne s'y sont pas englouties. On raconte alors, on ne revit plus vraiment.

"Celui qui bouge, je lui brûle la gueule !". Cette phrase, proférée par un milicien aux yeux d'acier, venant de bondir, revolver au poing dans la salle où nous passions une épreuve écrite du bac, j'en ressens encore intimement le choc, la violence. Dès que j'y pense, j'en frémis. Elle ne cesse de m'épouvanter par ce qu'elle représente de haine, de force bestiale, de mépris de l'homme, de négation de la vie et de la liberté.

Telle autre scène, du même jour pourtant, me bouleverse beaucoup moins. Et c'est presque sans émoi que je puis raconter comment, à l'appel d'une liste, on nous a, au nombre d'une dizaine, précipités sans ménagement du péristyle jusqu'au fond de la cour d'honneur, comment on nous a alignés, nez au mur, un milicien prenant position à plat ventre son fusil mitrailleur braqué sur nous. Mais a contrario combien me marque encore profondément, quand je me la remémore, l'arrivée sous une sauvage volée de coups, de notre surveillant général Bourgeois : coups de poing au ventre, au visage, coups de crosse, puis coups de pieds aux côtes et au dos quand il fut à terre... On avait soi-disant retiré deux balles anglaises de sa poche, on l'accusait d'écouter Radio-Londres et d'être notre chef (ce qui était faux) . "Tu n'as pas honte ? Mener des gosses à la boucherie !". C'est dans un déluge de hurlements, de vociférations que j'entendis proclamer qu'il était alsacien clandestin, s'appelant en réalité Schmidt. Il n'a plus bougé, plus réagi. Avait-il perdu connaissance ?

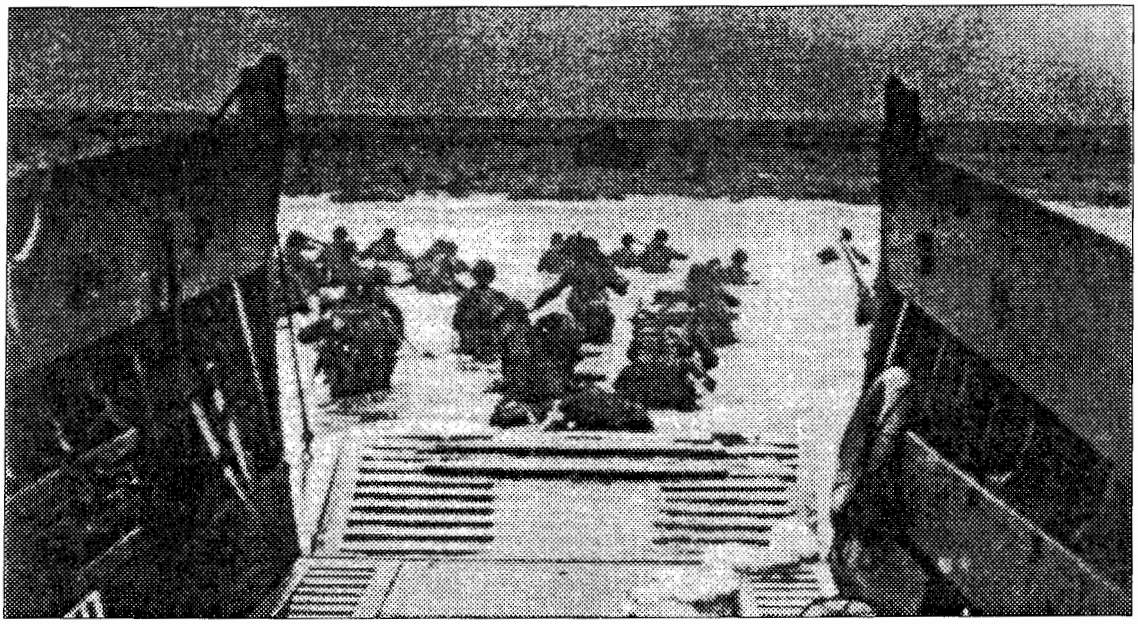
Ce qui suivit n'est plus très clair dans ma mémoire. D'autres élèves, des professeurs ont été alignés à nos côtés. Mais était-ce avant ou après notre montée au dortoir, où fut découverte, dans un vestiaire, une carte d'état-major (ce qui n'arrangeait pas notre cas) ? Peu importe. Ce qui subsiste de ces instants, et ne peut s'effacer, c'est bien un sentiment d'accablement, d'impuissance face à l'imbécile et ignoble terreur.
Une soixantaine de garçons ainsi que quelques profs furent ensuite embarqués dans des camions. Souvenir indécis. Confusion. Toutefois, comme par miracle émerge de la brume une image très claire, très forte.
Il se mit à pleuvoir, à grosses gouttes d'abord, puis à verse. Quelques passants assistaient à notre départ, dont une jeune fille abritée sous un porche, belle, le visage tendu. Mon voisin, Pierre Schmidt, la joue tuméfiée, la fixait calmement, intensément. Deux regards se croisaient, lumineux, hors du temps : moment de vie extraordinaire échappant à la menaçante réalité, défiant les puissances de mort.

Longtemps plus tard, après la Libération, il m'a été donné de retrouver en moi cet instant ineffable, à propos d'un événement anodin : la découverte de quelques vers, d'une chanson. Et cinquante ans après rien n'a changé. Il suffit que je murmure ou j'entende fredonner : "Rappelle-toi, Barbara, il pleuvait sans cesse sur Brest ce jour-là" pour que je me retrouve rue du Lycée, dans ce camion, sous l'averse, et comme idéalement porté par un arc-en-ciel tendu entre deux regards emplis d'amour et d'espérance.

*François RABUEL*

# 1944

## *après le débarquement (6.06.44)*



Débarquement allié du 6 juin 1944

# A SAINT-AMOUR : « SANS BLAGUE ! »

Il paraît que la grange de Saint-Amour existe encore, avec, à l'entrée de son porche, sur la gauche, le renfoncement qui était alors l'écurie. C'est là précisément que nous nous tenions, les dix de la liste, rangés dos au mur sous l'oeil hargneux et conquérant de quelques miliciens. Dans la partie principale, et également sous bonne garde, avait été rassemblée la masse des autres lycéens et professeurs.

Notre «interrogatoire» terminé, quel spectacle devions-nous leur offrir ! Nous étions tous défaits, échevelés, prostrés. On m'avait, semble-t-il, particulièrement «soigné» : j'étais resté très longtemps dans cette chambre d'hôtel d'en face, où opéraient les Dagostini, Dewitte, Paris et autres nervis, sans oublier l'altière demoiselle Champetier de Ribes. Ma détermination à nier avait sans doute dépassé les bornes. A la première question : «A quelle sizaine appartenais-tu?» on ne répond pas: «Qu'est-ce que c'est, une sizaine?». La réaction est immédiate: un violent coup de poing au plexus, ô combien douloureux, qui vous coupe le souffle et vous met sur les genoux. Par la suite, plus on nie et plus les coups redoublent. On vous fait déshabiller, puis danser, en vous flagellant, on vous frappe derrière, devant, dessus, dessous, partout et vous vous retrouvez à plat ventre sur le plancher, à brailler sous les coups de ceinturon, côté boucle bien sûr... Les techniques sont éprouvées et ... progressives. Inutile donc d'insister. Mais le résultat était là.

J'avais repris place, sans bien savoir comment, dans cette écurie, tout mon corps brisé, en feu, parcouru d'un irrépressible tremblement. J'étais envahi de stupeur devant l'inconcevable, d'horreur face à la violence aveugle, au sadisme, mais je me sentais en même temps bien résolu à tenir, à lutter. Comment ? je ne sais; on verrait bien. Pour l'instant, je n'étais pas seul.

Cependant, il fallait bien en convenir, les copains et moi-même nous n'en menions pas large. Oui, vraiment, quel spectacle !

Il y eut une période d'accalmie. De jeunes sbires, arrogants, allaient et venaient, de l'hôtel à la grange; assurément, on attendait des ordres.

C'est alors que quelques miliciens, s'adressant aux camarades de la grange, entreprirent une opération charme. Ils parlaient d'ordre, de vrai patriotisme et se montraient rassurants sur l'issue de la journée. Un petit groupe de copains, trois ou quatre peut-être, se trouvait très proche d'un milicien. "Peut-on fumer ?" dit l'un. Et sur la réponse : "Oui, bien sûr!", il offrit une cigarette. Le milicien saisit l'occasion ; la conversation pouvait continuer. "Vous ne saviez peut-être pas, mais nous, on était au courant" et, nous désignant : "Parmi vous, il y avait des terroristes".

"Sans blague ?". C'est un lycéen qui a prononcé ces deux mots, un sourire indéfinissable aux lèvres sur un ton de fausse naïveté, écoeurant de basse flatterie, de compromission. En une seconde se trouvaient ainsi reniés des mois, des années d'une camaraderie lentement tissée dans nos salles de classe, nos cours de récréation, sur les terrains de basket...

Plus d'un an après, revenu d'Allemagne, j'ai rencontré dans les rues de Bourg un petit groupe d'anciens potaches, dont le lycéen en question. Tout heureux de me revoir, ils m'ont tendu la main. Lui aussi. Mais la mienne est alors, comme mue par un réflexe incontrôlable, passée dans mon dos et je n'ai pu que lui dire :" Tu m'excuseras, mais je ne peux vraiment pas te serrer la main". Il a pâli, s'est légèrement retiré, puis est parti.

Je n'avais pas eu la présence d'esprit d'ajouter: "Tu ne me demandes pas pourquoi ?". Dommage ! Même aujourd'hui, et peut-être surtout aujourd'hui, je pense qu'un dialogue, sans qu'il y soit question de rancune, ne manquerait pas d'être tout à fait intéressant.

*François RABUEL*

# PELERINAGE AUX « CAVES DE L'EUROPE »

Tous les Burgiens connaissent "l'Hôtel des Ventes". Pour bon nombre d'entre eux, il fut un établissement prestigieux, "l'Hôtel de l'Europe", mais en est-il beaucoup qui sachent ce qui s'y passa en juin 1944? Le bâtiment lui-même en aurait-il conservé quelques traces ?

Sa partie extrême est devenue lieu d'habitation. Si l'on essaie d'y retrouver les deux caves où furent alors incarcérés quelques 80 résistants, arrêtés ou capturés au combat par la milice, on s'aperçoit qu'il n'en reste pas grand chose. Les voûtes ont été détruites pour laisser place à un plancher surbaissé, servant de sol à un magasin ouvert sur la rue Bichat. Ici, une grille verticale, là, une étroite chaufferie. Seul subsiste l'escalier de pierre jadis gravi par les prisonniers pour se rendre aux toilettes ou... aux interrogatoires. Adieu donc les marques tangibles de cette douloureuse histoire !

Cependant, Dieu merci, à l'extérieur est apposée au mur d'entrée une plaque commémorative. Y figure le nom de Robert Venet, assassiné par la milice le 8 juin 1944.
Une plaque comme tant d'autres, dans les rues de nos villes, de nos bourgs: on y jette un coup d'oeil, puis on passe. De l'histoire de Robert Venet, que reste-t-il ? Seuls quelques membres de sa famille, quelques amis, qui ont souffert, et souffrent sans doute encore de sa disparition, peuvent en parler. Je sais que sa mort a été relatée dans le «Mémorial de l'oppression», mais qui a lu cet ouvrage ? Qui le lit encore ? Il faut dire et redire ce qui s'est passé ce 8 juin 1944. Il faut témoigner, obstinément témoigner.

Je me souviens de ce garçon, à peu près de notre âge, se tenant au pied de l'escalier, près de l'entrée de notre cave, là où il avait été brutalement projeté. Ses poignets étaient liés dans le dos par un fil de fer. Bien qu'en piteux état - il avait sans nul doute été sévèrement battu et je crois même qu'il était blessé - il se redressait en une attitude résolue, le visage dur, le regard farouche, le verbe haut. Les injures, les quolibets des miliciens ne l'atteignaient guère. Il réagissait avec véhémence, vivacité d'esprit, arrogance même. Il en vint a accuser ses accusateurs : « ... oui, contre les Allemands, et on ne pensait pas trouver des Français en face de nous ! «

On le fit monter au rez-de-chaussée. Quelques instants plus tard une arme automatique crépita dans la rue, au-dessus de nos têtes. Un milicien déboula les escaliers et proclama, forçant sa voix : « Un prisonnier a tenté de s'échapper. Il a été abattu, avis aux amateurs ! « Nous avons tous compris. On lui avait dit quelque chose comme: « Tu es libre. Fous le camp ! « Il a couru, et est aussitôt tombé sous les balles. Plus tard nous avons su que les choses s'étaient effectivement passées ainsi.

J'ai toujours pensé que les plaques commémoratives, tout comme les stèles qui parsèment nos montagnes, nos plaines de Bresse et de Dombes, étaient beaucoup trop laconiques. Les lieux, la pierre ne parlent pas. Les mots gravés à peine. Toujours il faudrait raconter, commenter, interpeller. Jean, Marcel, René... tant d'autres, nos amis... ils avaient 20 ans, comme Robert ...Tués. Par qui, comment, pourquoi ? Pourquoi ces assassins ? Pourquoi ces victimes ? Hier, aujourd'hui encore... Pour quoi ?

*François RABUEL*

# DES « MARQUES »

***La vie, dans la Résistance ou la guerre, est tissée de décisions à prendre dansl'instant. Voici l'histoire d'une décision difficile dont chacun appréciera les raisons, où tout est hors norme, ambigü : la situation, les rôles, les mots.***

## « Convoyés auprès des Allemands »

22 juin 44 : un train spécial. Dans chaque compartiment: huit détenus français arrêtés. Et deux gendarmes assis de part et d'autre de l'unique portière. Silence. Ton détaché mais amer d'un des détenus, assez fort pour être entendu: «Dans une heure, ils nous auront livrés aux Chleuhs. Après les miliciens qui nous tabassent, voilà les gendarmes français qui nous convoient pour nous déporter !»

Un instant, puis un gendarme, comme résigné: « les gendarmes sont des soldats, ils reçoivent des ordre ...
- Dans quelques jours, les Américains seront là, vous ne croyez pas que les ordres vont changer ? Et que penserez-vous de ce que vous faites aujourd'hui ?
- Ce n'est pas par plaisir.
- Mais vous le faites, vous gardez la porte.

- Oui, si on veut...»
Le dialogue est ponctué de longs silences. Les deux gendarmes parlent tour à tour, sans nous regarder. Depuis un moment le train, qui entre dans une zone boisée de la Dombes, ralentit.
«De toute façon, si quelqu'un réussissait à sauter du train, vous le tireriez comme un lapin !
- Nos fusils ne sont pas chargés.
- Mais vos collègues, des autres compartiments ?
- Ils sont un peu comme nous....»

**« Tout près de la portière »**

Je suis debout tout près des deux gendarmes assis, qui encadrent la portière et sa double serrure, longue à ouvrir, mais presque à portée de ma main... Moment intense...
C'est alors qu'un gendarme, penché contre cette portière qu'il est chargé de défendre, lâche d'une voix absente :
«il faudrait qu'on ait des marques...»

**« Frapper des hommes assis ? »**

Des marques ! des marques ??? Mais comment fait-on, et qui est-on pour donner des coups afin de faire des marques à des hommes assis qui ne vont pas se défendre ? Vous savez faire, vous ? Simplement parce qu'on veut sauter d'un train.
J'hésite, je réfléchis à toute allure. Mais le temps passe encore plus vite. Il m 'échappe. Déjà, le train reprend de la vitesse.
Sûrement, il y aura une autre occasion ...
J'aurais dû les bousculer, ouvrir la portière et sauter. Ils ne m 'auraient pas vraiment empêché, sans doute. Et leurs marques, ils se les seraient faites, après tout.
A l'arrivée, ils étaient mal à l'aise. On leur a dit pour les réconforter : «Vous en faites pas, va, on s'en sortira», pendant que les Allemands nous prenaient en charge.

*Pierre FIGUET*

N.B. : Je serai de retour un an plus tard ... en uniforme de l'Armée Rouge (photo ci-contre)

# AMI, ENTENDS TU ?

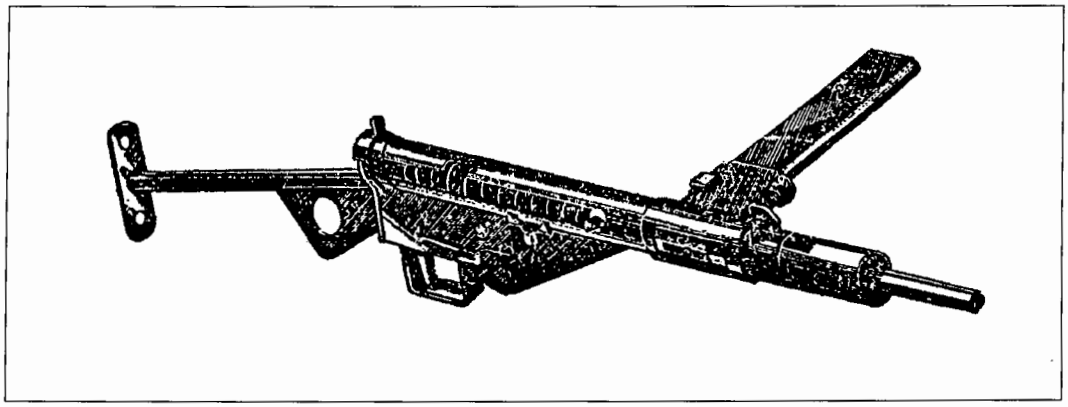
A la suite de la rafle du lycée du 5 juin 1944, les miliciens ayant mon signalement et mon identité étaient à mes trousses avec la ferme intention de m'abattre.

Je réussis à quitter la ville et regagner Bellegarde, non sans difficultés. C'est alors que l'annonce du débarquement déclenche la mise en action de l'armée secrète. Le 7 juin, le chef de secteur reçoit l'ordre suivant : "à partir de ce soir 22 h, les forces de l'AS devront passer à l'action. Toutes les destructions prévues au plan vert devront être exécutées : coupures des routes, des voies ferrées, des lignes téléphoniques et télégraphiques, attaques des postes allemands isolés, arrestation des éléments suspects et occupation du territoire conquis". Donc exécution.

La garnison allemande, réfugiée dans l'Hôtel Terminus à Bellegarde est attaquée sans relâche toute la journée du 8. Mais des renforts lui arrivent du Pays de Gex, de Haute Savoie et de Seyssel. Obligé cependant de fuir dans un premier temps, l'ennemi revient

en force et après une semaine de combat réoccupe la ville. Les résistants sont alors contraints de se réfugier sur les hauteurs environnantes.

C'est ainsi que, à la mi juin, je me trouve au sein d'un groupe de la Michaille, cantonné à la ferme des Charmettes, au-dessus du col de Richemont. Le lieu est remarquable, car il domine les vallées du Rhône et de la Valserine, encadrées par les plateaux de la Michaille et de la Haute Savoie. On peut apercevoir au loin le lac d'Annecy, le lac du Bourget au pied de la Dent du Chat et, au fond de l'horizon, le Mont Blanc. Si le lieu est remarquable, la vie que nous y menons est précaire, entrecoupée de descentes dans la vallée pour saboter les voies de chemin de fer, faire sauter un pont, convoyer du matériel d'une rive du Rhône à l'autre. Il faut être vigilant aux abords de la ferme, car une incursion allemande est possible, aussi une garde permanente, de nuit comme de jour, est organisée. La garde de nuit est assez impressionnante, du moins au début. Pendant que leurs copains dorment dans la grange sur du foin, deux hommes veillent dehors sur une éminence proche, l'un armé d'une mitraillette, l'autre d'un fusil mitrailleur. A la faveur de l'obscurité, le moindre bruit prend des proportions inquiétantes et l'imagination galope.



«La mitraillette STEN prête à tirer»

Je me souviens d'un tour de garde par une nuit très sombre, silencieuse hormis les petits bruits de la vie nocturne des animaux sauvages et quelques aboiements de chien montant des villages de la vallée. En raison du couvre-feu imposé par l'occupant, tout le pays est noyé dans une obscurité totale qu'il est difficile d'imaginer dans le monde d'aujourd'hui qui vit dans une débauche de lumière électrique. On devine à peine la silhouette massive du Crêt d'Eau. Mais, à l'est, droit devant nous, au-delà de l'échancrure du Fort l'Ecluse, une grande lueur rougit le ciel. Ce sont les lumières de Genève. La Suisse, pays neutre, pays riche, un autre monde, est là tout près, à quelques dizaines de kilomètres.

Là-bas, les magasins regorgent de victuailles, de chocolat dont nous avons oublié le goût depuis longtemps. Là-bas, le luxe est dans la rue. La paix et la sécurité règnent de l'autre côté de cette frontière ... Comment s'empêcher de gamberger, nous qui sommes mal nourris, habillés comme des vagabonds et qui côtoyons la mort.

- "Il y a des pays où les gens au creux des lits font des rêves.
- Ici, nous, vois-tu, nous on marche et nous on tue, ou on crève."

Lorsque, dans nos cérémonies commémoratives, j'entends ce passage du chant des partisans, remonte toujours à ma mémoire le souvenir d'une nuit noire à la ferme des Charmettes en 1944.

*Jean MARINET*

# LA GOUPILLE A BEBERT

Le débarquement de Provence n'a pas encore eu lieu et, pensant nous effrayer, les Allemands utilisent un train blindé entre CULOZ et BOURG EN BRESSE. (1)

Les derniers parachutages ont permis à mon groupe d'obtenir un «Piat», sorte de «lance patate» amélioré. Mon ami Nunusse en possession de l'engin ne se sent plus de joie et derechef nous décidons d'aller attaquer le fameux train blindé. Les douze du groupe de la Dronière descendent donc du repaire.
A la tombée de la nuit, à pas de loups nous traversons la nationale 75 à la hauteur de MAS POMMIER et par la route de DOMPIERRE nous allons nous planquer dans un petit bois sur la gauche après le pont de CONTENCON sur la voie ferrée pour attendre le jour.

Dès le lever du jour déception: en effet alors que nous prenons notre position d'embuscade adossée au petit bois nous nous apercevons que les rails sont coupés en plusieurs endroits : oeuvre d'autres camarades inconnus. Nous sommes si décidés que nous attendons ce qui va venir: train de réparation, train blindé si la voie n'est pas coupée des deux côtés etc...

Notre position est bonne: au dessus d'un léger talus nous sommes tapis dans les broussailles. A côté de Sanchez, un de nos trois Espagnols, j'occupe l'extrême gauche. «Nunusse» et son Piat est au centre avec le serveur et la protection. A droite Victor le deuxième Espagnol a la charge du F.M. Mon ami «Bébert» (le calme) est à l'extrême droite.

## « Changement de tactique »

Nous avons tous fusil ou mitraillette avec en plus quelques grenades quadrillées.
Soudain, bruits de moteurs, puis de mitraille, éclatements de grenades du côté de la nationale à hauteur de MAS POMMIER, donc tout près. Il y a là un accrochage avec des amis et nous entendons les Allemands hurler en fouillant les alentours et tiraillant. Nous sommes du bon côté de la voie pour la retraite éventuelle par les bois ouest. Soudain voici qu'arrivent les Feldgraus sur la gauche. Une douzaine, bien armés, à pied, à 3 mètres les uns des autres, ils marchent de chaque côté des voies. Nous ne bougeons pas ; alors que les premiers ne sont plus de moi qu'à quelques mètres, ils aperçoivent plus loin Victor mal camouflé. Aussitôt j'ouvre le feu avec la sten, Victor avec le F.M.. Feu nourri et grenades. Comme des diables plusieurs Allemands indemnes grimpent sur les talus des deux côtés. Ils auraient fait 10 mètres de plus aucun n'en réchappait. Avec Sanchez nous fonçons sur la gauche. Alors que «Nunusse» crie « retraite », soudain Sanchez me revient dessus et en même temps j'aperçois un Allemand qui pique plat ventre à 3 mètres de nous. Surpris par la volte-face de Sanchez je le suis dans les bois. Pourquoi n'a-t-il pas tiré ? Furieux il me montre sa sten.

Nous saurons plus tard que cet Hidalgo pour augmenter sa puissance de feu poussait si fort les munitions dans ses chargeurs qu'il arrivait à mettre 2 ou 3 balles de plus, d'où l'enrayage....

## « T'as pas une goupille »

Nous faisons donc retraite. C'est quelques vingt minutes plus tard, alors que nous nous apprêtons à franchir une clôture que mon calme Bébert me dit en montrant son poing crispé sur une grenade : « dis donc, t'as pas une goupille ? » De peur de nous atteindre il ne l'avait pas lancée. Evidemment pas de goupille, mais un morceau de barbelé réussit à faire l'affaire.

A 21 heures nous réussissions à regagner la base quelque peu déçus tout de même par ce demi-échec.

(1) Le train blindé fut anéanti par un groupe héroïque du côté de VIRIEU LE GRAND.

*Jacques PEILLOD*

# DEUX LYCEENS DANS LA FORET

Du 11 au 21 juillet 1944, 35 000 Allemands attaquent les FFI de l'Ain dans le but de les détruire complètement. Il est important pour les occupants d'assurer la sécurité de leurs déplacements sur les grands axes de communication que les maquisards attaquent sans arrêt. Malgré de violentes batailles à Neuville, à Cerdon, à Trébillet, entre autre, ils parviennent à pénétrer dans le réduit montagnard du département. La disproportion des forces était écrasante. Sagement fidèle à ses méthodes de guérilla, le Colonel Romans ordonne alors la dispersion des unités dans la montagne. Il faut disparaître pour éviter la destruction de notre potentiel militaire, se regrouper plus tard pour reprendre l'action.

C'est ainsi qu'après avoir combattu à Trébillet, en retraite en direction du Crêt de Chalam, mon groupe stationne le 13 juillet dans la forêt de Giron. Une forte colonne allemande monte de Saint Germain de Joux vers Echallon et Belleydoux, sur l'autre versant de la vallée de la Semine. Notre chef de groupe me place en observateur dans une ferme en ruines à la lisière de la forêt, pour le cas où l'ennemi remonterait de Belleydoux à Giron par le pont d'Orvaz. Belleydoux est bombardé et mitraillé par l'aviation. Les appareils viennent tourner au-dessus de nos têtes pour replonger sur le village. Toute la journée, on entend le crépitement caractéristique des fusils mitrailleurs anglais qui équipent les maquisards. Nous ne sommes pas découragés, mais nous avons pleinement conscience de la gravité de la situation. Comment tout cela finira-t-il ?

En fin de journée, je remonte à travers bois pour rejoindre mes camarades au repos dans la forêt. Je me crois seul, lorsque j'entends des craquements de branches. Quelqu'un marche, tout près, avec précaution. Qui ? Certainement pas un Allemand, peut-être un de ces miliciens qui cherchent à s'infiltrer parmi nous, ou bien un maquisard solitaire. Surtout ne pas se laisser surprendre. Je me déplace avec précaution moi aussi, le doigt sur la gâchette de mon fusil, quand, en contournant un sapin, je me trouve face à face avec un homme armé, sans uniforme. Aussi surpris l'un que l'autre, nous nous reconnaissons instantanément. "Qu'est-ce-que tu fais là ?". Sotte question évidemment, mais qui exprime bien notre soulagement. Il s'agissait de Boujon, élève du lycée Carriat. Nous nous connaissions pour avoir été rivaux lors des championnats scolaires de cross. A une fraction de seconde près, nous avions failli nous entre-tuer. Il s'était égaré dans le bois en rejoignant son groupe.

Le malheureux fut tué quelques semaines plus tard au cours des derniers combats dans la région de Bourg.

*Jean MARINET*

# DROLE D'AUTO-ECOLE

Juillet I944. Dans le cadre d'une offensive générale contre les maquis de l'Ain, une colonne allemande, partie de Lons-le-Saunier, descend la vallée du Suran, vallée où la Résistance est particulièrement active.

J'étais au 1er Bataillon F.T.P., cantonné autour de Bourcia, à la limite de l'Ain et du Jura. Le commandement du bataillon, après mûre réflexion, décide de ne pas céder au vent de panique qui conduisait à la concentration des maquisards au delà de la rivière d'Ain et rendait ceux-ci plus vulnérables.

Tandis que les forces allemandes se déployaient sur les routes principales, nous restions donc sur place, décidés à poursuivre la tactique de la guérilla : attaquer par surprise, frapper fort, s'évaporer et... recommencer plus loin.

C'est Marcel BESSON et sa 5ème Compagnie qui sont chargés de «recevoir» la colonne ennemie en s'installant sur un escarpement surplombant la route, peu avant Montfleur.

Après que Marcel ait signalé le mouvement des soldats de la Wehrmacht, GRILLON (Paul CRIBEILLET), Chef du bataillon et Jean MARTEL (Claude DESPATIN), son adjoint, décident de rejoindre la «5ème». Désigné comme agent de liaison pour les accompagner, je suis tout heureux. Et nous partons dans la petite 202 Peugeot du P.C. de bataillon.

Comme je brûlais d'envie de continuer mon apprentissage de la conduite automobile, Jean finit par me laisser prendre le volant.

Affrontement prématuré.
Proches de l'arrivée, dépassant le moulin du «petit Broissia», nous voici nez à nez avec l'avant-garde de la colonne allemande...

Lycéens parmi des F.T.P.

Jean, sous un feu nourri, essaie en vain de sauver la voiture mais réussit à s'échapper. GRILLON et moi, au milieu des balles qui sifflent, nous rampons dans les buis pour monter rejoindre les copains qui ont déclenché un feu d'enfer contre l'ennemi. Après une demi-heure de rude combat, GRILLON et Marcel donnent l'ordre de repli, un repli calme et ordonné. Nous étions 35 et repartons à 35, avec un blessé et... la voiture brûlée. Les Allemands, eux, arrivés un millier, comptent leurs morts et leurs blessés, une cinquantaine.

Ce jour fut pour moi une drôle de leçon d'auto-école !!!

*Marcel ROSETTE*

# PLUS DE BORNES !

Après le 20 Juillet 1944 et le retrait des forces ennemies, JOVE, sachant que notre compagnie se regroupe rapidement, a pris contact afin que nous puissions lui servir de «logistique» pour des parachutages particuliers.
En effet, plus que jamais, l'activité de renseignement du réseau est nécessaire et le matériel radio par exemple n'est jamais en excès.

A CHATILLON DE CORNELLE, notre meilleur camion est un 5 tonnes à gazogène et

avec un as comme mécanicien, il tourne comme une montre. De plus il emporte une benne (basculante) en acier qui offre une excellente protection.

Un après-midi au début d'août, sur ce courrier, nous sommes six hommes décidés, habillés en civil, vestons et pantalons, mais armés jusqu'aux dents, 3 devant, 3 derrière ; je suis le mitrailleur arrière avec F.M., les armes toutes à portée de main, mais pudiquement glissées sous une bâche. La route est longue de JUJURIEUX à MANZIAT.

Bien qu'évitant les grandes routes et les villages importants, contournant soigneusement BOURG, il nous arrive de croiser des éléments ennemis, mais nous atteignons sans incident la grande prairie du bord de Saône entre MANZIAT et FEILLENS où se trouve notre terrain. C'est le crépuscule quand nous retrouvons 4 hommes, dont JOVE, que je vois pour la première fois.

D'où viennent-ils ? Où vont-ils ? Nul ne le sait, ni ne le saura avant la libération.

## « Troisième voyage »

C'est la troisième nuit à la suite que nous prenons tous ces risques. La première, c'était pour un petit parachutage de deux containers. La deuxième, pour rien. Pas d'avion anglais. Cette fois, sans le dire, je me sens plutôt tendu. D'autant plus que mon frère a décidé, à chaque fois, avant de quitter FEILLENS de remonter dans nos montagnes un chargement de salades, tomates et différents légumes dont nos menus manquent pour être vraiment diététiques (!) La commande est faite en arrivant et les maraîchers laissent négligemment la marchandise sur le bord de la route ; nous la chargeons nous même après minuit.

Trois nuits de suite ? Aurons nous encore la chance ? Cette nuit est vraiment noire lorsque nous sommes sur le terrain entre 22 et 23 heures.

Trois hommes sont disposés en perpendiculaire avec chacun une lampe de poche ordinaire qu'ils doivent allumer lorsque l'avion se fera entendre. Mais JOVE ne peut pas voir si, sur cet espace, ne se trouve aucun obstacle capable de faire capoter l'avion. Afin d'en être sûr nous nous prenons tous les 10 par les coudes et nous marchons afin d'éprouver le terrain avec nos pieds sur toute la surface.

## « Une borne de 50 cm ! »

C'est alors que nous butons sur une borne. Un rocher dressé sur plus de 50 cm ! Il faut d'urgence ôter celà ! Avec des couteaux de poche, un poignard et une bonne suée, nous creusons autour, profond, puis basculons et enterrons ce roc. Cet ouvrage à peine terminé, nos percevons le ronronnement du Lysander. Les lampes sont allumées, le Lysander allume lui aussi ses phares et repère le terrain à moins de 100 m d'altitude, vire, et prend la piste entre les deux lampes balisant le petit côté du L. Quel pilote !

Rapidement, il stoppe dans le vacarme des moteurs. Notre chauffeur a foncé vers son camion pour réactiver le gazo. Nous entourons le Lysander, le doigt sur la détente de nos armes. Deux passagers descendent, deux hommes (dont un commandant Paul ?) montent aussitôt à leur place. Salutations rapides en anglais et français. Le Lysander décolle. Le tout a duré moins de 5 minutes. JOVE et ses trois compagnons nous quittent. Quant à moi, avec mon F.M., je me suis constitué une tourelle de choux-fleurs à l'arrière du camion. Cette fois encore la Providence, notre ange gardien ou la chance nous a souri. Mais pourquoi à la Libération y aura-t-il des personnes malintentionnées pour demander combien de billets de banque parachutés ont garni nos poches ?...

*Jacques PEILLOD*

# DIFFICULTÉS D'UN « DYNAMITEROS »

Toujours depuis la base de CHATILLON DE CORNELLE, nous sommes partis deux en vélo. Nuit tombante, chacun dispose d'une arme de poing et d'une musette garnie de deux grenades, d'une boîte d'allumettes et de 4 charges de plastics.

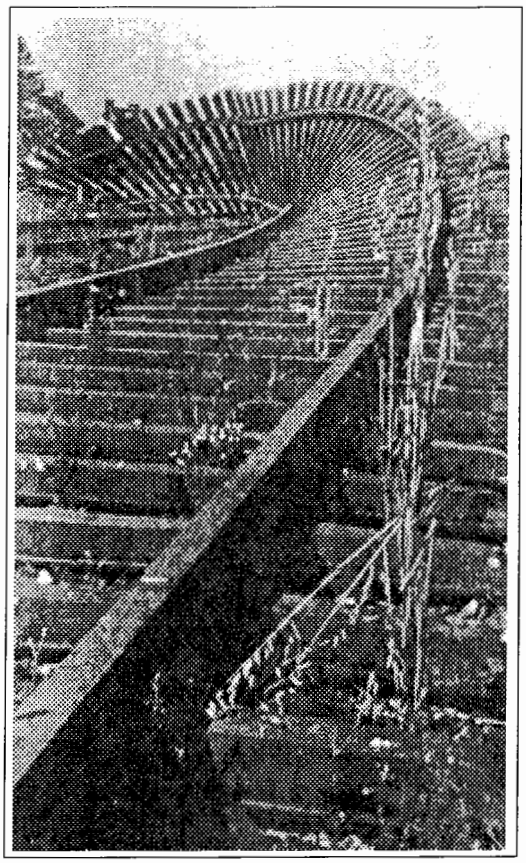
J'ai en plus une pince coupante car, au passage, au sud de PONT D'AIN, je ferai mon affaire des 120 fils de la ligne téléphonique aérienne qui suit la voie ferrée.

L'objectif, c'est de massacrer, en gare de PONT D'AIN, les aiguillages, ou, à défaut, les rails courbes des voies ferrées.

Il faut dire que nous n'avons jamais fait sauter de train, car presque toujours, s'y trouvaient des Français.

## « La boîte à vapeur gauche »

La "résistance fer" nous avait déjà indiqué, lorsque le groupe de l'école d'AUTUN les fit sauter à AMBERIEU, que le plus efficace était de faire sauter les boîtes à vapeur gauches des locomotives.
Car, si c'était tantôt l'une, tantôt l'autre, on pouvait réparer une loco sur deux. Ensuite, couper les rails, c'était bien, mais les sections de rails ne manquaient pas d'une part et d'autre part, à la fin, les chleuhs faisaient cannibaliser une voie pour réparer l'autre.



« Après plasticage»

Ainsi, vers minuit, nous déposons nos vélos au portillon de la gare de PONT D'AIN. Je connais le chef de gare qui est père d'un camarade de lycée. Il habite au 1er étage. Aux passages je lui crie "Mr FARRUGIA, ouvrez les fenêtres et ne vous affolez pas".

Il tombe une petite pluie fine de temps à autre, depuis une heure ou deux. Tout est calme. La nuit est assombrie, mais suffisamment claire pour pouvoir se diriger et repérer nos objectifs. Mon camarade prend la gauche de la gare et moi la droite.

## « Allumer la mèche »

Les rails luisent dans la pénombre. Poser les charges est rapide. Le "plastic", comme son nom l'indique se tasse très bien et reste collé contre les rails du côté où l'on veut exercer la coupure, deux "quenelles" vous envoient proprement en l'air 80 cm de rail.

J'arrive assez rapidement à allumer le cordon Bickford des trois premières charges, mais impossible d'allumer une quatrième allumette, la cinquième s'allume mais la mèche probablement malmenée dans le transport, ne prend pas, je m'énerve un peu et soudain je pense que la durée des mèches n'excède pas 6 à 8 minutes. Fichtre, je ne vais pas abandonner ! Non ! ....

Finalement je réussis et me sauve à toutes jambes.

Quelle joie d'entendre éclater la première charge au moment où je rejoins mon copain au vélo ! ...

Bonne nuit les Pondinois ! ...

*Jacques PEILLOD*

# IN MEMORIAM JEAN-PAUL (Extrait d'article de presse 12.07.94)

Le 20 juillet 1944 (rapport 503/44 du commissaire de police de Bourg) on retrouvait six corps à la lisière de la forêt de Seillon. Les victimes, jetées les unes sur les autres, gisaient pêle-mêle dans une tranchée de 1, 50 mètre, à 400 mètres du café du Stand, en bordure d'un chemin forestier. Les derniers abattus avaient assisté à l'exécution de ceux qui les précédaient.

Ce ne fut que le lendemain à 7 heures que les employés des pompes funèbres en présence de trois policiers, le commissaire Chaprier, son secrétaire, et l'Inspecteur Georges Charnay, procédèrent au transport des corps à la morgue. Le constat médical établi le 21 juillet par le docteur Bernard, interne, précise que "la mort a été donnée par des balles tirées à bout portant".

"La tranchée où les corps ont été jetés, dit le rapport policier, a été creusée par les troupes d'occupation". Doit-on admettre cette affirmation rédigée et diffusée alors que le S.D. de Barbie, implacable, était encore sur la place, et quand on sait la sauvagerie bestiale des tueurs ?

Le rapport 502/44, en date du 20 juillet, adressé par le commissaire Chaprier au procureur de l'Etat français est évasif : "Nous n'avons pu recueillir aucune indication sur cette affaire".

Voici les noms des malheureux qui, sortis de l'ignoble "baraque aux juifs" sous l'incroyable prétexte d'une "corvée de bois" (en plein été), furent abattus, à l'orée de la forêt de Seillon, un endroit où bien des Burgiens allaient, et vont encore, goûter aux charmes sylvestres ... On avait déjà vu le 14 juillet des frères assassinés, l'un après l'autre, par les tueurs de Barbie. On allait connaître pire.

Le 20 juillet donc furent tués, toujours l'un après l'autre : Léon Blum, 74 ans, demeurant rue Alphonse Baudin ; son gendre Gaston Lévy, 54 ans, ingénieur, même adesse ; Jean-Paul Lévy, étudiant en pharmacie, son petit fils, même adresse.

Une précision qui ajoute encore à l'horreur, mais que je n'ai pu vérifier : Mme Blum, la grand-mère de Jean-Paul apprenant le drame de la triple exécution, donc de tous les siens, a sombré dans la folie. C'est ainsi que toute une famille a été anéantie.

Autres victimes, le même jour, dans les mêmes instants : Charles Abécassis, 55 ans, 10 rue du Gouvernement (actuellement rue Victor-Basch), Isaac Zerbit, 44 ans, de Bourg, Charles Liasser, 54 ans, d'Oyonnax, Charles Schnerb, 32 ans, de Bourg.

Le même jour tombèrent aussi, sous les mêmes balles, au même endroit : Henri Mairet, 25 ans, de Priay, Alexandre Bozonnet, 19 ans, de Bourg, Di Almo de Vénissieux. Les deux premiers étaient F.F.I., Di Almo F.T.P.

Voilà comment Barbie fit régner l'ordre à Bourg en juillet 1944. Dans "l'opération de police", les hommes de main de la milice étaient là, d'abord en délateurs puis surtout en pillards et en assassins.

*Robert ABECASSIS*

# PIERRE SCHMIDT : LE PONT DE CHAZEY

En janvier 1943,Pierre SCHMIDT évadé alsacien est nommé au Lycée Lalande où il sera le surveillant général Jean Bourgeois. Il y est accueilli par Mr Larue-Dubost proviseur lorrain, retrogradé par Vichy d'un grand Lycée parisien à celui de Bourg.

Il fait la connaissance de Hugues Barange, un des chefs nationaux du mouvement FUJ. Le 6 juin 1944, les miliciens après avoir réuni les lycéens dans la cour d'honneur, vont chercher "Jean Bourgeois", l'injurient, le brutalisent. Pendant une dizaine de jours il connaîtra le voyage à St Amour, les caves de l'Hôtel de l'Europe, les interrogatoires...
Mais, alors que les 10 lycéens sont condamnés à être déportés en Allemagne, Pierre, à son grand étonnement, est libéré. Il rejoint bientôt le maquis et la 5ème compagnie F.U.J.

## « Le pont de Chazey change de mains »

Après le débarquement allié sur les côtes de Provence, l'état major allemand décide le 17 août d'un repli vers les frontières du Nord-Est. Le département de l'Ain se vide d'une partie des troupes d'occupation. Le 25 août, 400 maquisards sont concentrés à Meximieux, parmi eux 60 hommes de la compagnie FUJ dont Pierre Schmidt. Le 30 ils accueillent une avant-garde de la 45ème division US. Elle arrive par la Route Napoléon. Son objectif est de prendre de vitesse la 19ème armée allemande en retraite dans la vallée du Rhône, pour couper cette retraite près de Mâcon. Pour contrecarrer ce plan, le 30 août la IIème Panzer-division déclenche une contre-attaque depuis le sud de Lyon, vers l'est, en suivant les deux rives du Rhône. Un second détachement se dirige par Villars lès Dombes et Chalamont vers les ponts sur la rivière d'Ain pour les détruire. L'encerclement de Meximieux va en résulter. Le 31 août au soir, un groupe FUJ part avec la mission de ramener du ravitaillement en farine. Le pont de Chazey est gardé par un détachement américain : on échange de joyeuses salutations. Vers 1 heure du matin, ces G.I. sont envoyés à Port-Galland pour renforcer la défense d'un pont plus stratégique.
Peu après, un blindé et une section de fantassins allemands les remplacent à l'extrémité rive droite du pont de Chazey et préparent son dynamitage.

## « Retour à 4 h »

Le camion FUJ est de retour vers 4 heures du matin ; il s'engage sur le pont, la sortie en est atteinte... Les Allemands ouvrent le feu à bout-portant. Georges Guérin le chauffeur est tué. Pierre Schmidt, à ses côtés, a une jambe brisée. Les 4 autres maquisards Paul Frémion, Henri Le Borgne, Sébastien Schlinge et Paul Pin sont fait prisonniers. Mais les lois de la guerre ne s'appliquent pas aux "terroristes". Emmenés à Bourg, trois d'entre eux seront fusillés, seul Paul Pin réussit à s'échapper. Quand à Pierre Schmidt un soldat ennemi l'achève d'un coup de revolver dans la tête. Les Allemands se retirent après avoir fait sauter le pont.

Pierre est toujours vivant lorsqu'il est recueilli par la famille Jacquet. Le Dr Boyer lui prodigue les premiers soins vers 7 heures. Mais il ne pourra pas revenir.
Dès son retour à Meximieux, commence une bataille d'une rare violence qui fera une cinquantaine de victimes parmi la population civile, les maquisards et les soldats américains. Meximieux ne capitulera pas : les Allemands se retireront dans la matinée du 2 septembre 1944.

Pierre est transporté à l'hôpital militaire américain il y décèdera le lendemain. C'est plus d'un an après que sa famille identifiera le mort inconnu de Rives.

Pierre Schmidt pourra reposer en terre d'Alsace.

*Gilbert RUDE*

Cf : "La bataille de Meximieux" par MM. FOL et RUDIGOZ

# BATAILLE DE MEXIMIEUX (1er SEPTEMBRE 1944)

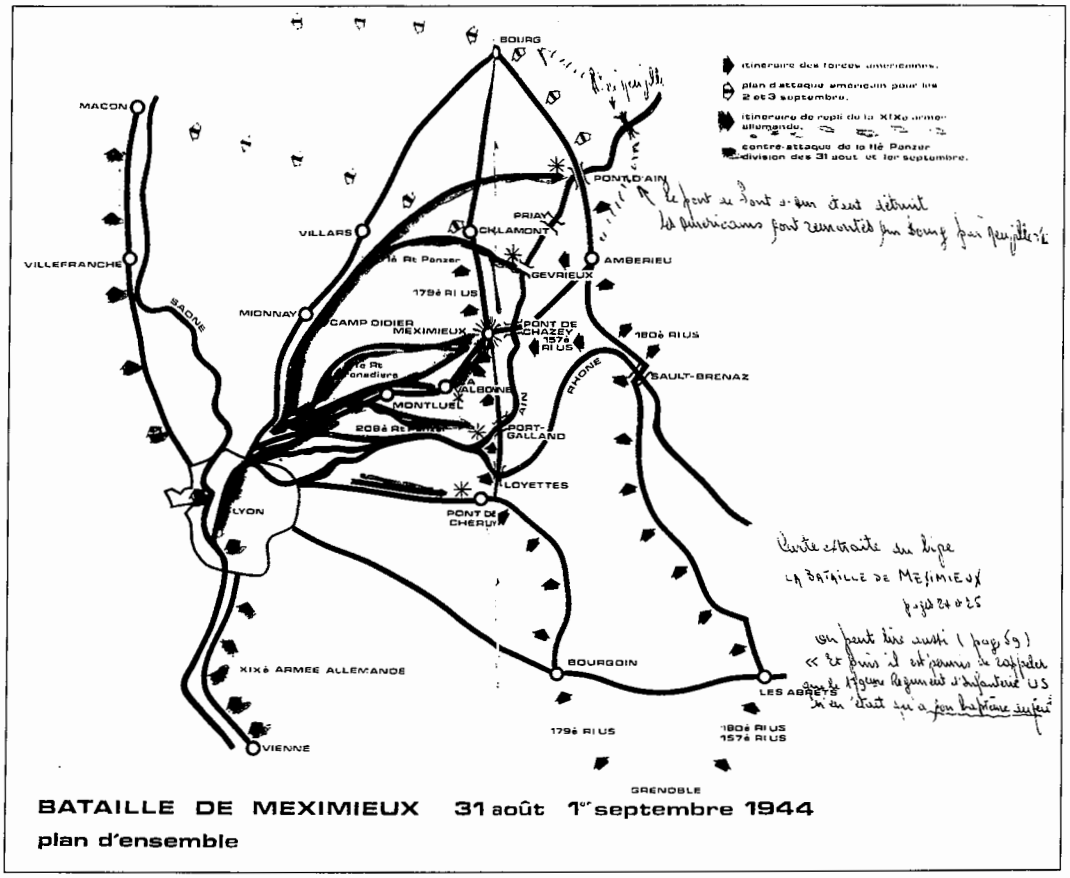
A plat ventre, collé au sol, abrité par le coin du mur sur lequel sera apposé, après la guerre la plaque souvenir "Lieutenant Giraud", je lâche sur ce premier char tout un chargeur de F.M., ce qui à l'air de le laisser ...:complètement "froid". Si le char se montre impassible, par contre les panzer-grenadiers qui l'accompagnent ripostent comme un seul homme qui serait très loin d'être manchot.

Alors, je dirige de courtes salves rageuses à leur encontre.

Chaque fois, le F.M. que je maintiens pourtant bien serré, ripe sur le goudron. Je le remets dans l'axe des attaquants, vise, appuie sur la détente.

## « Duel irréel »

Le char progresse, pousse notre "traction" que nous avions laissée au bord du trottoir puis, cavalièrement, l'écrase, ce qui me peine et me donne à réfléchir sur la puissance et les possibilités d'un tel engin. Devant lui, je me sens tout à coup trés petit, inefficace ! Notre bazooka tousse, rate le char... L'émotion du premier combat contre des blindés a dû faire trembler le doigt du tireur.




Le lieutenant Giraud, debout, appuyé contre le mur de l'autre côté de la rue, à quinze mètres de moi, tire à la carabine sans discontinuer sur les grenadiers. Le char finit par répondre ... au canon. Duel irréel ... Un obus en pleine poitrine, le lieutenant n'est plus. Des éclats sifflent au dessus de nous.

Je continue mon tir de harcèlement. Le "Panther" s'occupe alors de moi. Un projectile ouvre un grand trou dans le mur de la maison qui ne réussira plus à m'abriter efficacement très longtemps. Des morceaux de pierre et des gravats me percutent le dos, me blessent, la main gauche et le cou. Il faudrait dégager, et vite ; mais je suis un peu assommé, étourdi, étouffé par la poussière. J'ai mal aux tempes... Je vois comme à travers la brume... C'est ça le souffle de la mort ? Comme il est passé près... chaud et terrifiant comme l'enfer !

Un coup de trompe derrière moi. Mon pourvoyeur me secoue, me force à me retourner... MIRACLE ! Un tank destroyer américain ! Il est vraiment le bienvenu ! Quel charme, comparé à ceux d'en face ! Son chef émerge de la tourelle, me fait comprendre par gestes qu'il aimerait prendre ma place. J'obtempère avec un immense plaisir....

*Gilbert GUILLAND*

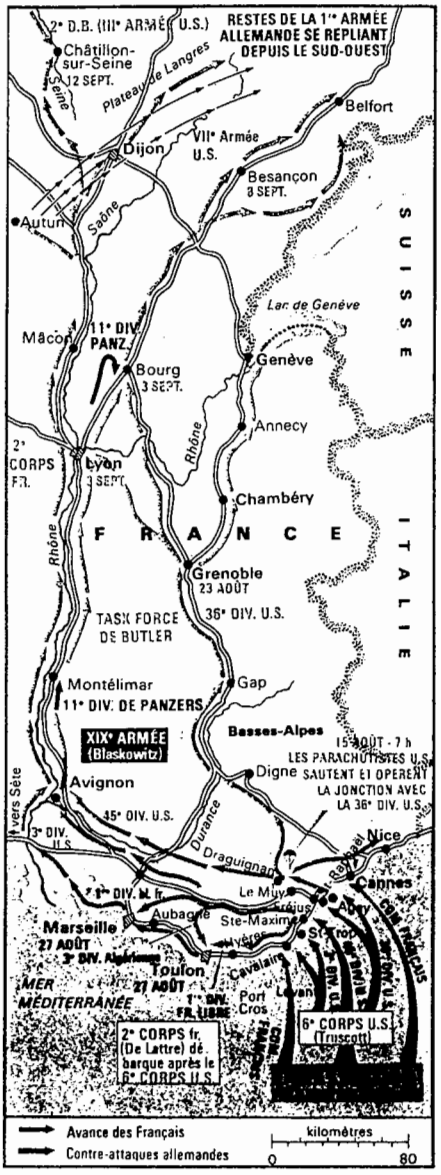
N.B. : F.M = Fusil mitrailleur

# LES AMERICAINS SONT LA ! ...

Le 31 Août 1944 les Américains sont à PONT D'AIN, 15 jours à peine après avoir débarqué en Provence. Cette colonne est montée par la route des Alpes, Via Grenoble, pratiquement en touristes et sans avoir connu le baptème du feu (!)

Nos yeux ébahis constatent la puissance matérielle inimaginable de cette armée dont la première préoccupation est de constituer un dépôt de munitions au delà de PONT D'AIN vers le pont du Suran. (Dépôt non gardé !)

Nous savons depuis belle lurette que les Allemands ne sont pas des fantaisistes. Ils font une retraite qui, bien que rapide, est loin d'être une panique pagailleuse. (cf carte)




## « La retraite active des Allemands »

Le 1er septembre, vers 13 heures une colonne motorisée allemande comportant des blindés légers arrive de BOURG à PONT D'AIN.

Elle manque de se croiser avec les véhicules de reconnaissance américains guidés par nos chefs de compagnies dont mon frère.
Et après avoir manqué de nous surprendre tous dans PONT D'AIN, ils minent le pont routier pour le détruire. En même temps ils incendient les maisons du carrefour ; peut-être pour que la fumée des incendies les protège du tir de notre unique mitrailleuse, dans les mains de "Frédo" installée à la "Catherinette". Pour être encore plus tranquilles, les Allemands prennent en otage une douzaine de Pondinois qu'ils relâcheront aussitôt après la coupure du pont. Bien entendu le dépôt américain saute.

Signalons que le pont du chemin de fer a été détruit quelques jours avant par l'aviation alliée. Destruction inutile, car nos sabotages depuis plusieurs semaines interdisaient déjà tout trafic.

Dans cette dernière affaire nos pétoires n'eurent évidemment qu'assez peu d'effet, hormis la mitrailleuse dont un des servant trouva la mort, mais nous avions probablement ainsi causé suffisamment de retard aux Allemands pour sauver le pont de NEUVILLE.

## « Les servants au champagne »

En effet, à la fin de l'après midi, le premier char Sherman américain traverse ce pont. Ce char se poste à l'entrée de Neuville devant la scierie. Le propriétaire, ancienne"gueule cassée" de 14-18, invite aussitôt l'équipage au champagne d'usage.

Soudain, alerte ! les blindés allemands arrivent de PONT D'AIN pour effectuer sûrement le même travail sur le pont de NEUVILLE.
Voyant le Sherman, ils tirent deux ou trois obus de petit calibre. Inefficaces...
Que croyez vous que fait l'équipage allié ?
Eh bien, il prend la fuite par derrière la maison côté rivière d'Ain. C'était leur première rencontre avec les Allemands.
Ce que voyant, deux camarades au comble de l'excitation sautent dans le sherman et se mettent à en tripoter les manettes.
Résultat : seule la tourelle du char se met à tourner.
Sans pouvoir l'arrêter pour pointer, ni manoeuvrer les armes, nos amis enragent, mais

l'essentiel est obtenu. Les Allemands ne sont pas venus pour une bataille inégale. A leur tour c'est la fuite, mission accomplie, en prenant cette fois-là la tactique qui fut souvent la nôtre tant de jours.

Finalement, la route des Américains en direction des plaines de Bresse et Bourgogne aura été allongée de moins d'une dizaine de kilomètres.

*Jacques PEILLOD*

# ITINERAIRE DE LA COMPAGNIE F.U.J. PRINTEMPS ET ETE 1944

Au cours des semaines qui ont précédé le 6 juin 1944, l'organisation clandestine des FUJ a procédé à la mise en place de la logistique qui permettra à la compagnie FUJ d'apparaître au grand jour, en tant qu'unité combattante, dans le cadre du soulèvement général déclenché par le débarquement en Normandie. Les jeunes gens qui la composent sont d'origines très diverses, recrutés pour la plupart dans la Région de Bourg. Le groupe FUJ lycéen, dispersé et décimé par les arrestations du 5 juin au lycée Lalande, ne pourra pas s'y incorporer tout de suite de façon aussi importante que prévu. La compagnie est commandée par le lieutenant SOTTOM (nom de guerre PHILIPPE), elle appartient au bataillon du capitaine COLIN (nom de guerre CLIN), qui fait partie du groupement SUD dirigé par le commandant GIROUSSE (nom de guerre CHABOT). Les unités combattantes des anciens maquis, celles de l'Armée secrète, des FTP, des FUJ, surgies de l'ombre le 6 juin, constituent les Forces Françaises de l'Intérieur que dirige le colonel PETIT (nom de guerre ROMANS) pour le département de l'Ain et le Haut Jura.

« Lycéens au maquis «

| | |
|---|---|
| **Avril-Mai** | Une succession de coups de main exécutés par les groupes francs préparent la mise en place de la compagnie : réception de parachutage d'armes, récupération de véhicules, d'essence, de ravitaillement, de matériels divers. |
| **15 mai** | Attaque du parc automobile des Transports de l'Ain : enlèvement de deux motos, cinq voitures et trois camions chargés de matériel et d'essence. |
| **24 mai** | Etablissement du noyau de la compagnie dans les bois de Montagnat. |
| **26 mai** | Déplacement du camp à Rignat |
| **27 mai** | Déplacement du camp à Gravelle. |
| **1er juin** | Coup de main sur l'essence<br>Arrestation d'une délatrice |
| **3 juin** | Combat de Mas-Pommier contre un groupe de GMR (Gendarmes Mobiles de Réserve). 3 GMR et 1 FUJ tués, 17 GMR capturés, désarmés, puis relâchés. |
| **5 juin** | Attaque de la Trésorerie Générale : 2 FUJ blessés et capturés. Rafle du lycée Lalande : arrestation, puis déportation de 10 FUJ lycéens. |
| **6 juin** | Au cours d'un transport d'armes, un camion FUJ se heurte à un barrage de GMR, puis un barrage de miliciens à Péronnas. 2 FUJ sont tués. |
| **7 au 10 juin** | Les recrues arrivent au camp, les armes sont distribuées, la compagnie se structure. |
| **11 juin** | Transport d'armes |
| **13 juin** | Une opération contre une formation allemande à Neuville échoue suite à un accident |
| **14 au 16 juin** | Patrouille sur la route de Pont d'Ain à Bourg |
| **17 juin** | La compagnie rejoint le PC du colonel ROMANS à Solomiat |
| **22-23 juin** | Bataille du Col de la Lèbe contre les Allemands. Trois FUJ sont capturés et fusillés. |
| **24 au 27 juin** | Repos à Outriaz |
| **28 juin au 7 juillet** | Barrages routiers en protection de la zone Sud-ouest d'Hauteville |
| **7 juillet** | Attaque d'un train blindé près de Tenay. |
| **12 juillet** | Bataille des carrières d'Hauteville. Trois FUJ sont tués au combat, trois autres sont capturés et fusillés. |
| **13 au 18 juillet** | Barrages routiers dans le secteur de Belley. |
| **18 juillet** | Devant l'importance de l'offensive allemande, le colonel Romans donne l'ordre de dispersion. |
| **22 juillet** | Regroupement des forces. La compagnie s'installe à Innimont, puis à Nantuy. Patrouilles, barrages, coups de main. |
| **27 juillet** | On apprend de Lyon que 7 dirigeants régionaux des FUJ sur 9 ont été fusillés. |
| **30 juillet** | Le colonel Romans inspecte la compagnie à Cléon. |
| **2 août** | Poney et Roger, prisonniers de la milice depuis l'attaque de la Trésorerie Générale, rejoignent la compagnie : Poney est récupéré à Bourg par un groupe franc et Roger s'évade à Nantua. |
| **11 août** | La compagnie s'installe à Plagne. Coups de mains divers |
| **18 août** | 18 camions dont 2 FUJ partent de Corlier pour effectuer un raid jusqu'à Montluel où un |

train contenant du ravitaillement et du matériel est immobilisé. Les Allemands n'interviennent pas.

**26 août** La compagnie quitte Plagne pour le secteur de Meximieux

**26 au 30 août** Embuscades sur la nationale 83 contre les troupes allemandes en retraite

**31 août 1er et 2 septembre** Bataille de la Valbonne - Meximieux au côté des avant-gardes américaines contre le 209ème Régiment blindé de la 11ème division Panzer. La compagnie compte 7 morts et 3 blessés.

**8 septembre** La compagnie et tout le bataillon CLIN partent en renfort dans le Jura. Contre-ordre à Champagnole. Le bataillon fait demi-tour et, le 10 septembre, défile dans les rues de Bourg.

**25 septembre** La compagnie FUJ est dissoute. Pour ceux qui veulent continuer la lutte, ce sera l'engagement dans l'armée des Alpes qui se constitue pour aller combattre sur la frontière italienne.

# COORDINATION DANS LES TRANSMISSIONS

Encore une histoire : il y a 25 ans, mes enfants avaient emmené en vacances en caravane une jeune Allemande. Celle-ci euphorique, dans la voiture du retour, dit ceci :

- « Mon père a bien connu BOURG pendant la guerre»

Silence total.

Comme on attendait ma réaction, je demandais :

- «Dans quelle arme était-il ?»

- « Les transmissions ».

Moi :

-«Ah, alors, c'était un collègue ! Il posait des fils téléphoniques le jour, et moi ... je les coupais la nuit !»

Rire général. Comme quoi l'humour !...

Nous correspondons toujours avec cette famille et cette jeune étourdie est maintenant premier solo de l'Orchestre de FRANCFORT et Professeur de Cor d'Harmonie au Conservatoire.

*Jacques PEILLOD*

# LA TARTINE

*18 Novembre 44 à l'IG Farben de Heydebreck (Haute Silésie) sous les bombardements*

Notre "bunker" avait trois niveaux. Seuls étaient coulés les deux premiers : des planchers solidement armés de 80 cm de béton. L'alerte avait sonné et chacun s'était sauvé dans la nature. Sauf un groupe de quinze qui s'était mis à l'abri sous les deux dalles de béton dans le sas d'entrée.
La bombe a traversé les deux dalles et explosé dans le sas !

Les hommes ont été réduits en charpie. Les murs étaient tapissés d'une masse pâteuse et sanguinolente de débris humains que nous avons chargés à la pelle dans des sacs de ciment vides.

Nous avons cherché à identifier les victimes.

Dans un lambeau de veste, il y avait des papiers. Et même, parmi eux, une sorte de sandwich à peu près intact.

J'ai hésité. Un bon moment.

Et puis, j'ai mangé le sandwich.

Peut-être ne savez-vous pas ce que c'est que d'avoir faim à 20 ans.

*Roger LEBOEUF*
*(Pierre FIGUET)*

# «PREMIERE» A DACHAU

Fin juin 1944 - après notre séjour à Dachau - la plupart des détenus politiques de la centrale d'Eysses sont envoyés à Allach, petite ville de la banlieue de Munich - à mi-chemin entre Dachau et Munich. Le camp d'Allach compte à ce moment environ 3 000 déportés essentiellement des Russes, des Ukrainiens et des Polonais. Les Français qui sont moins d'une dizaine nous accueillent avec soulagement car ils seront moins rançonnés que jusque là par les autres ethnies majoritaires.

Les nouveaux arrivants sont affectés immédiatement : quelques uns à l'entretien du camp et de ses abords - la grande majorité à Dickerhof : entreprise de Travaux Publics qui construit les nouvelles halles souterraines et blindées de l'usine BMW, puis plus tard, assurera le déminage de Munich sous les bombardements - enfin moins d'une centaine sont affectés à l'usine BMW, distante de 3km environ, reconvertie à fabriquer des moteurs pour V1 et V2, ainsi que des réacteurs.

## « Le quotidien »

Le 25 juillet 1944, comme chaque jour de cette semaine pour notre bloc - lever à 4 heures - toilette (c'est-à-dire tête sous l'eau froide tous dans le même bac) - appel à 4 H 30 - cris - hurlements coups de schlague pour réveiller les endormis et mettre tout le monde en rang sur la place d'appel - 1, 2, 3 comptages... enfin le compte est bon - 5 H : départ pour l'usine, en rang par 5, entre les rangs des barbelés électrifiés avec les chiens des SS qui, eux, vocifèrent ordres et contre ordres de l'extérieur - toujours obéis par les chiens qui se jettent sur le fautif.

3 km que nous ferons 2 fois tous les jours jusqu'au 15 avril 1945, date de l'arrêt de l'usine par manque de matière première, mais aussi date à laquelle nous sommes tous affectés aux kommandos de terrassement et de déblaiement.

Arrivée à l'usine - ouverture des portes blindées - nouvel appel - répartitions aux postes de travail sur les chaînes. A 6 H la relève est assurée, l'équipe de nuit pourra regagner le camp.

La journée se déroule comme nous en avons déjà pris l'habitude : coupure à midi de 15 minutes pour récupérer une demi-tranche de pain noir et dans notre gamelle, qui avait connu l'émail il y a bien longtemps, un demi-litre de bouillon où avec beaucoup de chance on peut trouver un morceau de navet. Bien sûr chaque heure est émaillée par les vociférations de kapos après l'un des nôtres, généralement suivies de l'intervention du SS qui double ou triple les sanctions... pour le principe ou le plaisir. Chaque jour, et de plus en plus dans la journée, les sirènes d'alerte retentissent mais sous notre carapace de plusieurs mètres de béton, le travail continue sans relâche. Tout au plus quelques tressaillements du sol, accompagnés de bruits sourds nous apprennent que des bombes sont tombées à proximité, apportant à certains le désespoir, mais à nous l'espoir... en cet été 44 que la fin du cauchemar nous épargnera un nouvel hiver... qui serait... et qui sera... catastrophique.

Donc une journée analogue à beaucoup d'autres, si ce n'est qu'à deux reprises au moins, les hommes de la gestapo sont passés près de nos tours, perceuses ou autres machines outils... Chacun, à son poste, se pose des questions, mais tout déplacement d'une machine à l'autre étant interdit, chacun garde sa réflexion pour lui.

## « Retour au camp »

18 H : l'équipe de nuit est de retour - sans dire un mot, sous peine de 5 à 25 coups de schlague, nous regagnons le hall central de l'usine. En rang par 5, on nous compte une fois... deux fois... trois fois... etc... Enfin, le compte est bon. Les portes blindées s'ouvrent... enfin un peu de soleil. Mais très vite notre attention est ramenée au ras du sol - il n'y a pas de place pour les rêveurs, pas plus que pour les poètes dans le monde concentrationnaire.

La garde SS qui a amené l'équipe de nuit nous reprend en charge, elle, derrière les barbelés électrifiés, nous, avec les chiens, entre les barbelés. La gamelle pendue à la ceinture tape sur ce qui était, il y a quelques mois... notre fessier. Le retour se fait en un temps record avec force interventions des chiens qui attaquent aux chevilles pour provoquer la chute et mordre ensuite à la nuque.

Rescapés des camps de la mort

## « Deux potences sur la place d'appel »

Il est à peine 19 H quand nous passons à l'entrée du camp devant le bloc des «hautes autorités SS». Mais en pénétrant sur la grande place d'appel, juste sur le côté du bloc 18, deux potences sont dressées avec 2 cordes à noeud coulant qui flottent au vent. Pour qui ? Pourquoi ? Subitement la longue troupe qui rentre de l'usine pour se ranger sur la place d'appel comme de coutume, semble glisser sans bruit.

Au commandement «Halt», tout le monde s'arrête, pensif, les yeux toujours fixés sur ces deux potences. Mais pour le SS la vie continue... Mise en rang, avec les malades et les morts du jour que l'on soutient... On nous compte : en rangs, le SS, et puis l'on recommence, en long et en large. Le temps nous paraît si long à attendre malgré les chauds rayons du soleil bientôt au couchant. Enfin le compte est bon.

Alors apparaît dans sa tenue d'apparat le commandant du camp suivi de tout son état-major. Il passe assez loin de cette armée de squelettes, dépenaillés et peut-être porteurs du typhus... que nous sommes.

Tout le groupe s'arrête devant les potences. On nous met au garde à vous. L'interprète de service annonce que deux détenus, arrêtés pour sabotage, ont été condamnés à mort. Quel sabotage ? Condamnés par qui ? Mais c'est surtout l'occasion de nous prévenir que toute rébellion à l'ordre du SS ou du kapo sera suivie de la même sentence.

## « Pour deux tranches de pain »

Enfin apparaissent de derrière la baraque deux «rayés», deux de nos collègues concentrationnaires, entre leurs bourreaux. Ils ont les mains liées dans le dos. Ils paraissent bien jeunes et surtout semblent avoir déjà été bien maltraités, tant leurs démarches sont chancelantes. Qui sont-ils ? On ne saura que le lendemain qu'il s'agissait de deux jeunes polonais qui avaient volé une tranche (ou peut-être deux) de pain au kapo de leur bloc.

Les bourreaux les poussent sur la plate-forme rudimentaire, puis chacun sur une sorte de tabouret, on leur passe la corde au cou. La sentence pour chacun est rappelée dans un hurlement qui voudrait aussi foudroyer ceux qui sont pétrifiés à quelques dizaines de mètres de là.

Un coup de botte... les tabourets basculent... les corps chutent de quelques dizaines de centimètres .. les cordes se tendent... les corps gesticulent, se contorsionnent, puis au bout d'une minute, peut-être plus, rien... seulement deux corps qui pendent au vent du soir de cette belle soirée de juillet.

Mais le SS en veut pour son argent... alors nous sommes de nouveaux tous rassemblés au bout de la place d'appel... comptés et recomptés... et l'on entame alors un défilé par 5 et au pas devant nos deux camarades avant de rejoindre nos blocs pour la nuit.

Pour le SS, c'était la menace qu'il mettait sous nos yeux... Pour nous, déportés, c'était le dernier hommage que nous pouvions rendre à deux de nos camarades, inconnus, mais de notre famille.

Pendant les 10 mois que devait durer encore mon séjour à Allach, j'ai eu l'occasion d'assister à d'autres pendaisons, plus importantes en nombre et plus spectaculaires mais aucune d'entre elles ne m'a autant marqué : c'était la première.

*Paul MORIN*

**le sang des hommes libres est la semence des libertés ;**
**et, j'en ai peur, la seule féconde.**

Etiemble

# LA PLANQUE

*Camp de représailles : le travail en octobre 1944*

Et puis, le "meister" m'a mis "au sable".

C'est simple : une petite loco amène dix wagonnets près d'un énorme tas de sable ; et dix détenus chargent chacun leur wagon.

«Le sable», ce n'est pas comme le ballast, c'est un matériau facile. On plante sa pelle : elle s'enfonce sans peine. Pourtant, c'est une technique.

### « Apprendre le « geste » »

Pour charger 16 à 18 m3 de sable dans la nuit et recommencer tous les lendemains, il faut s'économiser. La pelle doit être enfoncée juste à la profondeur nécessaire pour qu'elle soit chargée comme souhaité, sans autre déplacement de sable, avec un léger accompagnement du genou ; suivi sans rupture de rythme d'un appui sur ce même genou pour le soulèvement et le jeté. Et c'est ce geste que tout le corps accompagne, avec un effort minimum des bras. Sans heurt.
Correctement chargée et conduite, la pelletée de sable ne dégouline pas, elle conserve tout son chargement. Mieux : lorsque la pelle s'arrête, à bout de bras, son contenu poursuit sa course pratiquement sans se déformer, et il se pose comme un bouquet à l'endroit précis de sa destination prévue.

Au début du chargement, le pelleteur, qui ne voit pas l'intérieur du wagonnet, charge à l'estime. Et quand le sable commence à émerger, il construit le tas de façon que le wagonnet paraisse plein, sans excès : c'est alors que les pelletées se déposent sur toute la surface, avec délicatesse.

Evidemment, au début, la voie ferrée est très proche du tas de sable. Petit à petit, le sable devient plus lointain : c'est alors que le jet de pelle, considérablement allongé, doit être économique en énergie fournie.

"Le sable", au début, c'est dur. Et puis, on acquiert le "geste", la maîtrise.
On remplit un wagonnet en trois minutes, et on se repose presque autant. On arrive même à se refroidir, quand il fait moins vingt.

### « Moment de bonne volonté »

Un jour où j'étais grippé, le "meister", un grand gaillard polonais taillé à la hache, ancien mineur, qui m'avait à la bonne parce que je traduisais un peu d'allemand, m'a pris en pitié quand il a vu que je mettais 20 ou 30 secondes de plus que les autres.

Il a pris ma pelle pour me montrer "comment on chargeait le sable". Mais le travail de meister n'est pas une bonne école pour "le sable". On y oublie même ce qu'on appris ...
Quand tous les wagonnets ont été remplis, celui du meister ne l'était qu'aux trois quarts ...

Désappointé, le meister m'a rendu ma pelle et il est parti à grandes enjambées sous les regards narquois pendant que je terminais le remplissage.

N'empêche, c'était sympa.

Surtout que "le sable", même de six heures du soir à six heures du matin, même sept jours sur sept, et même avec la grippe, ça restait la planque.

*Pierre FIGUET*

# UN MASQUE

*Haute-Silésie - Octobre 1944 : bombardement*

### « Sous les bombes »

Ça pète de partout. Ça couvre même l'énorme bruit roulant des escadrilles de bombardement anglais.

Juste derrière le petit bois, une batterie mobile de la Flack crache à tout va par giclées et les éclats d'obus tombent comme des grêlons dangereux.

Un avion anglais plonge en piqué sur nous ; le ronflement des moteurs vire à l'aigu et le sifflement des bombes vrille les oreilles avant l'explosion. La raison s'égare un instant dans le fracas.

Quinze hommes sont agglutinés sous le rempart dérisoire des trois arbres de la clairière. L'un d'eux a la tête couverte de sang ; d'autres sont plus ou moins touchés.

Le chapelet de bombes a creusé un trou à moins de vingt mètres et un autre guère plus loin. Le sol a tremblé violemment, la terre est retombée alentour. L'air est chargé de poussière et d'odeur de poudre brûlée. D'autres avions arrivent.
-"Priez, Dieu seul peut nous sauver !" clame et implore un homme à genoux. Dieu ou le diable nous a sauvés : le chapelet de bombes suivant a "neutralisé" la batterie allemande et écarté l'attention des avions.

## « Un masque »

Au retour, dans un bois dévasté par une bombe qui a éclaté sur la fourche d'un gros hêtre, un homme est étendu sur le dos : un prisonnier anglais. Il a l'air de se reposer.

Mais il ne pense pas ; il ne pense plus. Son visage, n'est plus qu'une façade : toute sa "boîte" crânienne a disparu, vidée, tranchée comme au scalpel par un éclat qui l'a aspirée comme une force maléfique. Il n'y a pas même de sang. La face est intacte, mais derrière, c'est le vide. Privé de sa cervelle, c'est un mort qui a l'air d'un masque.

Je n'ai pas osé le toucher, ça me semblait indécent. A voix très basse, j'ai dit : "Salut !". Et j'ai pensé à son père et à sa mère, intensément, et à ceux qui l'avaient aimé.

*Pierre FIGUET*

# NOEL A DACHAU

***Allach commando de Dachau : septembre 1944***

Les espoirs que nous avons concernant notre prochaine libération sont tombés en même temps que les dernières feuilles mortes dans les allées du camp. Chacun avec plus ou moins d'espoir s'apprête à repasser un nouvel hiver au camp. La nourriture se fait de plus en plus rare et le froid de plus en plus incisif. Malgré tout, chaque matin à cinq heures ou chaque soir a dix sept heures, nous traînons nos pauvres carcasses sur les trois kilomètres qui nous séparent de l'usine où nous travaillons.

Les cadences de fabrication se sont affaiblies car on sent très nettement que la livraison des matières premières se fait de plus en plus difficile ; mais les douze heures de travail de jour ou de nuit suivant la semaine, creusent de plus en plus nos rangs et l'un après l'autre, nous voyons disparaître nos amis.

Dans le bloc 10 où je suis, la chance a voulu, peut-être parce que j'étais un des plus jeunes, que l'on m'affecte pour dormir, une partie de châlis de la stube (partie du fond des baraques en bois dans lesquelles nous vivons). Ce bloc est occupé essentiellement par des Français et dans la stube, je me retrouve avec un colonel de l'armée française et quatre ou cinq préfets ou sous-préfets qui avaient été arrêtés pour être déportés.

## « Avec Georges BRIQUET »

Mais parmi nous, il y a un autre personnage que les gens de mon âge connaissaient bien à cette époque ; il s'agit de Georges BRIQUET, un speaker de la radio, connu de tous les Français pour ses reportages du Tour de France.
Et lorsque Noël est arrivé, journée exceptionnelle au cours de laquelle nous n'avons pas travaillé, entre les appels, notre ami Georges Briquet, qui malgré son état physique avait

gardé un moral d'acier, organisa en plein après-midi dans le bloc un tour de France des chansons. C'était sa façon à lui de renouer avec ce qu'il faisait avant la guerre. Plus de deux heures ont été ainsi consacrées à reprendre toutes nos chansons françaises attachées à nos provinces. Je puis dire que ce soir de Noël tous les Français qui étaient ici rassemblés autour de lui s'étaient évadés par la pensée du bloc et du camp.
Non seulement ce fut un beau Noël, mais je crois que pour beaucoup d'entre nous, cet après-midi nous a redonné l'espoir et a sans doute sauvé certains d'entre nous d'un mois de janvier, février, pendant lesquels la température a varié entre moins vingt et moins trente.

La chaleur du coeur qu'il nous avait donnée m'a permis, tout au moins en ce qui me concerne, de passer sans aucun doute une des périodes les plus difficiles de ma déportation.

*Paul MORIN*

# 1945

*12 janvier :* *l'Armée Rouge attaque en Pologne plus tôt que prévu. La libération des camps commence.*
*25 avril :* *jonction sur l'Elbe entre Américains et Russes*
*8 mai :* *l'Allemagne capitule*
*Mai - juin :* *les déportés rentrent*

# EVACUATION DU CAMP

Les signes avant-coureurs du changement se multipliaient et confirmaient les "bouteillons", ces rumeurs qui circulaient dans les chantiers et dans les blocs. Une nervosité inquiète se percevait chez les Vorarbeiter, Werkschützer et autres Kapos.

On entendait de plus en plus distinctement le roulement de la canonnade vers le Nord-Est et les convois militaires étaient de plus en plus denses. Il était manifeste que les armées soviétiques approchaient en poussant devant elles des colonnes de réfugiés, de déportés et de prisonniers. Enfin des soldats armés de "panzerfausten" prirent position à l'entrée du camp et aux coins des baraquements et il se murmura que les chars russes étaient à la limite du camp des Polonais. C'était le 28 janvier 1945.

La Haute-Silésie était recouverte d'une neige craquante et la température se situait dans la zone des -20° C. Un soleil pâle irisait par instants un ciel gris et bas et semblait rendre le froid plus mordant.

Nous dûmes être prêts dans la demi-heure qui suivit l'ordre d'évacuation du camp, et la colonne prit le chemin qui, chaque matin, nous avait conduit vers la Farben. Mais au lieu d'y entrer, nous nous dirigeâmes vers ce fanal d'un passage à niveau dont le clignotement m'avait chaque jour invité à l'évasion pour devenir un appel sans espoir. En franchissant l'Oder quelques heures plus tard, j'eus l'impression de laisser un monde derrière moi et de tout commencer puisque nous nous dirigions vers l'ouest où un village m'attendait et d'où des voix m'appelaient. Il me suffirait de marcher obstinément et sourd à tout, de baisser la tête et de m'envelopper dans la chaleur de mes rêves en mettant un pied devant l'autre pour un pas, puis un autre pas, puis un autre encore jusqu'à l'infini. Et ainsi marchions-nous impavides, soucieux de ménager nos forces, habités par la certitude que cette cadence lente et égale surmonterait le temps et la distance et nous mènerait là où nous voulions aller.

Il fallait éviter de penser ; de penser au froid qui serrait les dents, à la chaussette russe qui se défaisait lentement, au poids du léger baluchon qui glissait sur l'épaule ou aux démangeaisons diverses, de penser au chemin qui restait à faire et à ce que le lendemain pouvait apporter. Tout était gris et blanc et le silence était dans une certaine mesure rassurant. On n'entendait même plus les "weiter ... weiter... davai" aboyés les premiers jours. Quelques éclairs de lumière traversent ma mémoire, que furent les rares apparitions du soleil sur des forêts enneigées. Ainsi il y avait des choses belles, immuablement belles, d'une immobilité étrangère à toutes les folies et à tous les chaos qui nous avaient ballottés dans leur brutalité aveugle. Cette beauté du monde existait. Je

la reconnaissais, par des émotions retrouvées, mais avec le sentiment diffus qu'elle ne serait plus jamais vraiment la même.

*Marcel PELLET*

# EVASION D'UN CLANDESTIN

***Haute Silésie : un camp de représailles, fournissant pour partie la main d'oeuvre d'une vaste usine chimique. Travail de nuit sept jours sur sept. Sous les bombardements successifs, «l'organisation allemande» commence à se relâcher. Mais elle reste redoutable.***

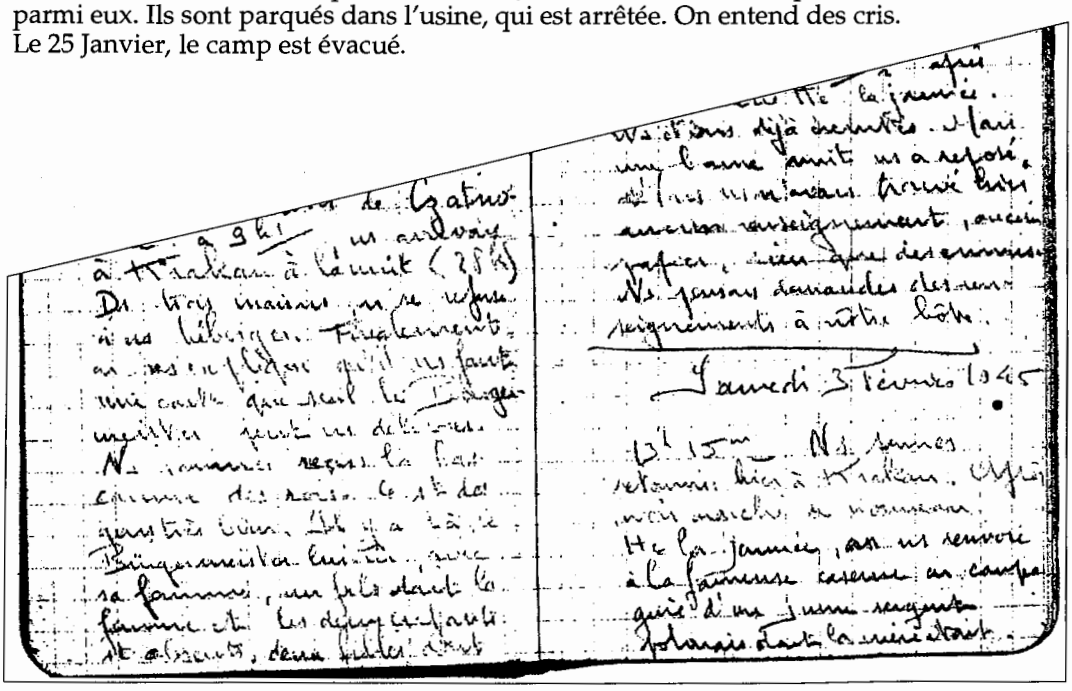
## « Clandestin dans un camp »

Plus d'un mois que je ne travaille plus. Je suis un clandestin dans le camp de travail forcé, un «hors la Loi». Je n'ai donc plus droit à la «soupe». Je vis d'expédients, non sans danger, évidemment.
J'avais cru pouvoir me procurer rapidement de faux papiers pour tenter l'évasion par la Moravie et l'Autriche.
Utopie complète, penserez-vous ? Mais de quoi vit-on ?

Le risque est assez clair : si je suis arrêté, c'est le camp de «disciplinaires» de Blechhammer, la «succursale» d'Auschwitz. Jo, le dur, le futé, l'indépendant, y a passé un mois. Il vient de rentrer : squelettique, brisé, méconnaissable. Pire : obéissant ! «Tout, mais pas cet enfer de l'humiliation par la souffrance avec la perspective constante de la mort sous les coups».
Un Werkschutz est venu au bloc ce matin, il cherche GILOT, qu'il n'a pas trouvé. Certains me conseillent de retourner travailler. Le comble serait de me faire cueillir à cette occasion.
J'ai changé de piaule ; j'ai quitté la 4/46 pour la 4/48 (où Jo se rétablit lentement). Ça peut brouiller les recherches. Mais je suis inquiet : ça ne peut pas durer longtemps.

## « L'espoir par le canon »

Quand le bruit du canon arrive à nos oreilles, c'est un vent d'espoir. Nous ne nous évaderons pas vers le sud, mais vers l'Est, vers les Russes.
Hier cependant, GILOT a été arrêté. Qu'en ont-ils fait ? Cette nuit, des coups de revolver ont claqué. Sur la route, près du camp, des colonnes de réfugiés ou d'évacués passent. Avec des convois de «disciplinaires» et de Juifs. Nakache, le champion de natation, serait parmi eux. Ils sont parqués dans l'usine, qui est arrêtée. On entend des cris.
Le 25 Janvier, le camp est évacué.



« Carnet de notes «

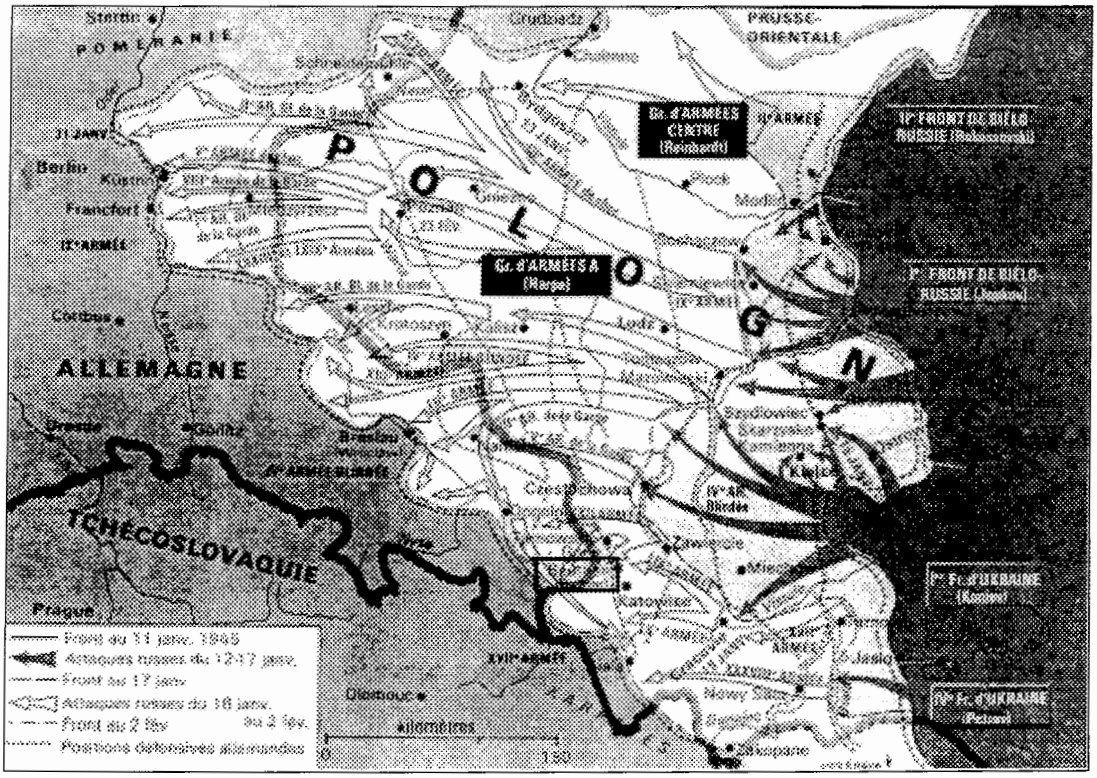
## « S'évader par les bois »

Nous nous cachons dans les combles d'un bâtiment «Toilettes». Les Allemands passent. Et partent. Serions-nous seuls ? Nous restons cachés.
Le lendemain, les canons russes claquent plus près en réponse au canon allemand de 88 qui est à l'autre bout du camp. Après une âpre discussion où LULU nous traite de «pauvres clops dégonflés», nous partons à travers bois. Mais la neige atteint 60 cm ! Nous finissons par rejoindre la route, cap vers l'Est. Dans la forêt de hêtres, nous sommes seuls, paradoxalement seuls. Tout autour, le canon, invisible, tonne par intervalle. Inconscients de leur position comme de leur destin, dix hommes marchent en silence, en pleine zone de front...
Jusqu'au moment où, surgis du fond de la route, trois camions grandissent à emplir notre horizon ; les soldats alignés de part et d'autre de la plateforme, mitraillette appuyée au bas-flanc, prêts à tirer, passent comme sans nous voir. Ils sont Russes !

Serions-nous déjà «de l'autre côté» ?

Non ! Il s'en faut !

*Pierre FIGUET*




# NIMIETSKI ?

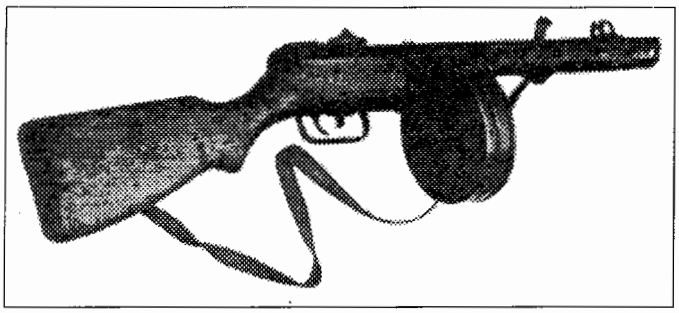
*Pologne : début février 45. Depuis plusieurs jours nous marchions, naviguant à travers les lignes de front.*

## « Comme des bûches »

La bataille avait dévasté la forêt, massacrant et couchant les arbres en tous sens, avec les hommes, dessous. Les blessés avaient été évacués, et maintenant les soldats russes, dégageant un à un les corps que le froid avait gelés, les empilaient comme des bûches, la tête d'un côté ou de l'autre, sur deux mètres de haut, en longues files.
Nous avancions en silence, respectant celui des Russes dans leur tâche amère. L'ouragan de mort qui avait soufflé traînait encore derrière lui des brumes de foudre dans les mitraillettes au chargeur rond qui battaient au côté des soldats. Il fallait passer discrètement dans ce champ funèbre.

## « Interrogatoire à Babel »

C'est le moment que choisit ce grand con de D... pour demander sa route, dans son allemand des Charentes à ...un officier du KGB !
Le lieutenant sortit son revolver et nous conduisit au troisième étage de ce qui était une sorte de P.C.
Deux officiers commencèrent l'interrogatoire :
- "Nimietski ?
- ? ?
Ils se sont mis à cogner sur les premiers afin d'éclairer leur discours. Trois d'entre nous étaient à terre quand un capitaine s'est reculé et a armé sa mitraillette. Notre vie ne pesait pas lourd à ce moment, même en sautant par la fenêtre.
C'est à ce moment précis que le lieutenant du KGB est revenu !
Etait-ce la fin ?
Stupéfaction ! Il a stoppé net celui qui allait tirer ; il a saisi sèchement par le col un officier qui continuait à frapper, et il les a tous mis dehors, malgré leurs protestations...



«La mitraillette «camembert» à chargeur rond. PPSH

## « Marche ! »

Une heure après, flanqués de trois "moujiks" en toque fourrée, bottes de feutre, et mitraillette au côté, nous partions, pour autant que nous l'ayons compris, vers une hypothétique kommandantur.
Toute la journée, nous avons marché dans la neige, et puis la nuit, à la clarté intermittente des quelques réverbères de la banlieue de Katowitz. Il faisait moins quinze, peut-être.

Vers minuit, Omnès faiblissait. Nous avons pensé un instant nous débarrasser de nos anges gardiens. Ce n'était pas réaliste. Il fallait attendre qu'Omnès tombe. Après, on aviserait.
Chaque fois que nous leur disions la fatigue de notre copain qui titubait, du bout de leur mitraillette, ils faisaient signe d'avancer. Message clair.

Ils n'avaient pas de haine, mais c'était des soldats dans la guerre. Pas méchants sans doute mais chargés d'une mission. Et des morts, eux, ils en avaient vus plus que nous.
Vers deux heures du matin, nous marchions depuis dix-huit heures d'affilée pratiquement sans manger, quand le premier soldat a frappé à la porte d'une maison. Un homme a répondu, a parlementé, et finalement ouvert. Il a apporté un peu de paille qu'il a répandue dans une chambre sans meubles. Il a fait une courte flambée dans un poêle mural.
Il nous a apporté un bol de soupe.
Et cette nuit-là, nous nous sommes endormis dans le confort.

*Pierre FIGUET*

# L'HOMME DE GUERRE

***Pologne tout juste libérée : février 45. Nous avions vu l'implacable et efficace machine de guerre allemande. Mais qu'en était-il de ceux qui la faisaient reculer ? Notre petit groupe commençait à sortir de l'imbroglio d'un "front" profond de nombreux kilomètres.***

Nous marchions. Sans arrêt, vers l'Est, dans la neige sèche, avec nos chaussures aux semelles ouvertes. Nous marchions du matin jusqu'à la nuit, avec quelques morceaux de sucre précieusement transportés, et l'appoint exceptionnel d'occasions fortuites.

Ce soir-là, sous un ciel gris et plat, un village se dessinait parmi les arbres, dans la campagne déserte.
La première maison dressait encore ses murs sans toit.

## « Capitaine. Mongol. Soldat de l'Armée Rouge »

Juste derrière, barrant la route, un homme était planté.
Droit, calme, félin, capitaine, Mongol, soldat de l'Armée Rouge.
Un homme à figer sur place une compagnie autre que la sienne. Un homme de guerre !
Notre bande pitoyable de "civils" accoutrés au hasard de bazar paraissait dérisoire. Elle s'immobilisa comme un troupeau. Il nous a jaugés d'un regard ; interrogés en russe ; puis invités par signe ... à le suivre.

Dans le dédale du village en ruines dont je ne saurai jamais le nom, nous n'avons rencontré personne. Il marchait en tête, comme sans méfiance, jetant seulement un coup d'oeil pour nous attendre.

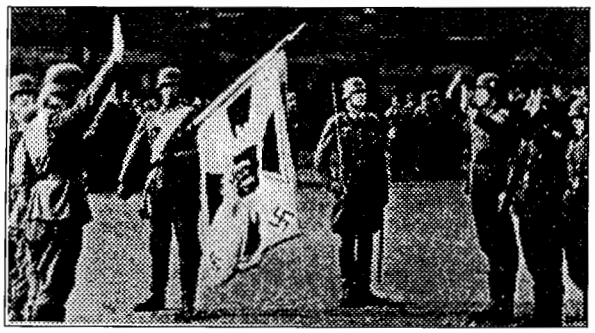
Au détour d'une petite place, derrière un monceau de gravats, il entra sous un porche obscur encore debout, et ouvrit sans hésiter une porte basse.
Il appuya sur un bouton, et, devant nos yeux hallucinés, pâle et jaune sous un abat-jour de dentelle, la lumière électrique .... éclaira !
Deux pièces en enfilade, parquet ciré, des édredons rouge sur les couvre-lits brodés ... Totalement insolite !
Une lueur d'amusement fugitif passa dans l'oeil de notre "hôte".

## « Ordre de tirer sur tout ce qui bouge »

Il prit le temps de nous convier à aller pisser : "Dès la nuit tombée, la sentinelle qui est là-bas, a ordre de tirer sur tout ce qui bouge. Ne sortez pas avant le jour" !
Satisfait sans doute de cet instant de civilité, il est reparti vers ses hommes, vers la guerre, en fermant la porte.
Nous n'avons même pas utilisé les lits, la vue du confort nous avait suffi.

A l'aube, le village était vide.

*Pierre FIGUET*



L'arrogante et implacablement efficace machine de guerre nazie avait déferlé sur la Pologne, l'Ukraine et la Russie, dévastant et incendiant les biens, massacrant des populations entières qu'elle méprisait.

Mais en février 45, la Wehrmacht refluait sous la formidable pression d'une armée plus forte qu'elle.

L'Armée Rouge la refoulait vers son repaire.

Le SS allemand pliait devant l'homme des steppes devenu soldat.

# PAUVRES GENS

Les villages que nous traversions ne nous apprenaient rien sur l'itinéraire que nous suivions. Faire le gros dos et ne pas regarder autour de soi. A peine apercevions-nous quelques villageois indifférents. Non, pas tous. Là, au bord du chemin, deux paysannes en fichu, le visage triste, je les revois parfaitement, "Arme Leute !" dirent-elles distinctement. "Pauvres gens ! "

Merci de votre compassion, mais je crains que vous appeliez la mienne dans un avenir proche. En effet, à partir de Woldenburg où notre marche s'infléchit carrément vers l'Ouest, notre colonne se doubla de celle des réfugiés de Prusse ou de Pologne dans le cortège trop connu et trop souvent répété de vieillards et d'enfants trébuchant, de chariots et de poussettes, fragment insignifiant de toutes les misères et absurdités du monde. Woldenburg : nous y couchâmes dans un camp où restaient encore quelques déportées, Françaises pour la plupart. M'étant fourvoyé derrière une baraque, je découvris une fosse, charnier de cadavres squelettiques que d'autres squelettes étaient en train de combler.

*Marcel PELLET*

# DEUX OIES POUR UN DINER TARDIF

***Pologne 2 février 1945. Evadés nous avons franchi les premières lignes de front.***

Le canon tirait encore, au-dessus de nous. Mais c'était la fin de la bataille. Les maisons du village qui ne brûlaient pas étaient occupées par des Russes. L'un deux, nous a indiqué une direction, et nous avons trouvé une ferme intacte, avec un troupeau d'oies dans la cour.

Aussitôt constaté le bon état de la cuisinière à bois et de son four, un "commando" a été dépêché auprès du troupeau d'oies.

A trois, avec un billot et une hache, ils ont tranché le cou d'une oie. Pas du premier coup, mais elle n'a pas trop souffert, paraît-il.

Et puis, une deuxième, car nous étions onze ! et nous n'avions guère mangé depuis quelques jours. Pour plumer, il n'y avait pas de spécialistes parmi nous ; le duvet voletait ça et là, dans la cuisine jonchée de plumes et emplie de bonne humeur, car c'est l'espoir qui rend joyeux.

**« Refuser aurait été impoli »**

C'est alors qu'un soldat russe a frappé avant d'entrer : il venait mettre le feu à la maison. Mais comme nous étions français, il nous a dit, conciliant : "Restez, vous mettrez le feu quand vous partirez". Il est reparti en fermant la porte. Un peu plus tard, deux autres sont arrivés : "Les Français : bons cuisiniers ; voilà deux oies à faire cuire : une pour nous, et une pour vous !". Refuser aurait été impoli ; les cuisiniers ont cru pourtant pouvoir le faire, un instant. Ils se sont ravisés à temps, et le sourire est revenu.

La première oie a été pour les Russes, plus appétissante que nature.

La deuxième, vers minuit, était pour nous. A peine cuite. Mais bonne, tout de même.

*Pierre FIGUET*

N.B : Les Russes, dont le territoire avait été systématiquement saccagé par les Allemands, détruisaient parfois les biens allemands en Pologne.

# DEBACLE ET DEBACLE

Début Mars 45, nous sommes près de Jägerndorf, village des Sudètes ou de Moravie, on ne sait pas bien.

Le 25 janvier, notre camp de Haute-Silésie a été évacué. Notre convoi, sous bonne garde au début, s'est fondu dans un vaste troupeau de prisonniers, de S.T.O., de déportés comme nous, avec des Polonais, des Italiens. La neige et le froid sibérien n'ont fait qu'accentuer la débâcle.

On nous a alignés au bord d'une rivière, l'Oppa, je crois, affluent de l'Oder. La rive est haute, inclinée à 45 dégrés, tournée vers l'Est. Le Russe redouté, haï, "der Iwan", fait entendre au loin son canon. Il faut l'arrêter là, et pour ce faire transformer la pente en un à-pic de trois mètres de haut. Tu parles ! Trois ou quatre obus là-dedans, et les tanks passent ! Mais puisque la Wehrmacht a donné des ordres ...

Nous attaquons à la pioche, par la base. Le sol est gelé sur 20 cm d'épaisseur ; un vrai béton. Il fait très froid. Le vent d'Est nous envoie par rafales une neige très fine, cinglante, pénétrante. Programme : travail de 7 à 17 heures, avec l'arrêt d'une demi-heure à midi pour un très maigre «casse-croûte» en plein air ...

Attention, voilà le sbire de l'Organisation Todt : uniforme jaunasse, bottes de cuir, brassard rouge, revolver au ceinturon. Il braille : "Schnell Arbeit ! Los !", et vérifie si chacun de nous a bien sa largeur d'un mètre à piocher et à dégager.

Non loin de là, un grand escogriffe, la cinquantaine, se redresse et tente d'engager avec lui le dialogue : "Sol trop dur, c'est du fer (Boden wie Eisen) Un mètre, impossible ! (Unmöglich)". Le nervi s'approche, se met à vociférer on ne sait quoi. L'autre essaie de le convaincre : "Moi, travailleur français volontaire (Freiwillig)". Il n'achève pas : un violent coup de nerf de boeuf lui balafre le visage. Le grand se plie en deux. Second coup sur la nuque !

Et de nouveau le cerbère aboie, nous menaçant tous de la schlague.

Tout le monde se tait. Le travail reprend. Je regarde le grand "volontaire". Il a repris la pelle, porte de temps à autre sa main sur sa joue tuméfiée, sa lèvre supérieure profondément fendue. Il pleure, en silence. De douleur, de froid, mais aussi, on le sent, de révolte, de dépit, de rage. Quelque chose en lui s'est écroulé, s'est cassé.

Quelque chose part à la dérive. Il avait choisi Vichy et l'Allemagne. Déjà, il lui a fallu déchanter, mais aujourd'hui, c'est pire. Après la débâcle des populations, voici qu'il en vit une autre, intérieure, qui l'atteint beaucoup plus, qui le blesse cruellement, jusque dans son corps même. Longtemps, la trace en restera inscrite sur son visage. Mais sans doute plus longtemps encore, il en conservera un goût d'amertume, le goût de la défaite, de la déroute, aussi écoeurant que celui de ce mélange qu'il lui faut maintenant avaler inexorablement, entre deux reniflements, un mélange fait de larmes et de sang.

*François RABUEL*

Es kann der Frömmste in Frieden nicht bleiben
Wenn es dem bösen Nachbarn nicht gefällt

Schiller

(L'homme le plus aimable ne peut vivre en paix
Lorsque cela ne plaît pas à son méchant voisin)

Schiller

# DRESDEN

Les paysages paisibles que nous traversions, l'absence de bombardements surtout (nous en avions subi 18 de Juillet à Décembre 44), le silence qui planait sur la colonne, loin de nous apaiser, nous remplissaient du malaise indéfinissable que donne le calme qui précède la tempête. C'était trop beau .

Cette paix relative fut rompue brutalement dans la nuit du 2 au 3 mars, alors que nous avions atteint l'Elbe au point où elle franchit la chaîne Bohémienne pour pénétrer en Saxe. Nous étions fourbus et couchés à même le sol d'une grange lorsque nous fûmes réveillés par un tonnerre encore lointain, et la terre parut trembler.

Au Nord, l'horizon était en feu. Dresde, à une quarantaine de kilomètres d'où nous étions, jusque-là épargnée puisque c'était une ville sanitaire, prétendait-on, était sous un déluge de bombes et allait devenir un champ de ruines. Je crois me rappeler qu'aucun d'entre-nous ne s'en félicita. Nous savions trop ce qu'était un bombardement pour ne pas imaginer l'horrible épouvante des êtres de chair et de sang qui le subissaient.
Aujourd'hui encore, quelque cinquante ans plus tard, on se demande quelles raisons ont poussé les Anglo-Américains à anéantir cette ville qui ne présentait aucun intérêt stratégique. Coventry était vengée depuis longtemps.

Enfin, après 35 jours de marche, ayant couvert 700 km environ, nous nous retrouvâmes entre Altenburg et Leipzig, à Zeitz au camp de Remsdorf, pour travailler à la "Brabag", filiale de l'I.G Farben*. Et l'enfer recommença : travail épuisant "à la terrasse", coups, nourriture de plus en plus rare, bombardements bi-quotidiens, diurnes et nocturnes. Des visions qui vous taraudent l'esprit : celle du jeune juif tué d'un coup de pelle sur la nuque, celle de la bombe non-éclatée fichée dans un tas de ferraille à quelques deux ou trois mètres d'où j'étais... Pour la première fois, je vis des "triangle roses" (homosexuels) parmi les "triangle noirs" (politiques) des Allemands.

Pourtant, nos libérateurs étaient à portée de fusil : nous entendions le crépitement des mitrailleuses et les blindés américains devaient avoir dépassé la ville dans leur course vers l'Elbe et Torgau où elles rencontreraient les troupes soviétiques.

*Marcel PELLET*

* J'ai appris il y a quelques semaines, que la "Brabag" de Zeitz, en ex-R.D.A, avait été reprise par une filiale de "Elf-Aquitaine".
L'Histoire n'en finira donc jamais de nous faire des pieds-de-nez.

# HANS

Le 11 avril 1945 au matin, j'étais avec Albert dans un wagon à charbon, debout. Celà faisait cinq jours et cinq nuits que nous étions debout. Evacués le 6 avril d'Ellrich, nous étions devenus noirs comme des ramoneurs. Transport effroyable de 2 000 suppliciés squelettiques. Et ce 11 avril nous n'étions pas parvenu à Bergen-Belsen. Le

convoi se trouvait bloqué en garde de Mieste, entre Hanovre et Berlin, la voie ferrée étant coupée de part et d'autre par des bombardements aériens. La guerre faisait rage. Le bruit du canon était permanent. La IXème Armée U.S. approchait.

De par ma grande taille, je pouvais voir au-dessus du wagon. J'étais frigorifié. Il avait gelé fort cette nuit là. Au matin, j'avais regardé avec impatience s'élever le Soleil qui m'était apparu comme une énorme étoile rouge dans un magnifique ciel bleu. Et pendant que je regardais le Soleil comme un sauveur au-dessus de la gelée blanche, Hans marchait le long du convoi l'air méditatif, son mousqueton à la bretelle.

J'avais appelé Hans ce sous-officier de la Luftwaffe avec son visage aux traits réguliers et ses joues creuses se terminant par un menton bien prononcé. De taille moyenne, il n'était pas une force de la nature et il portait son uniforme gris-bleu sans conviction apparente. Il paraissait résigné. C'était un Posten (garde) de la SS Baubrigade IV d'Ellrich où les auxiliaires de la Luftwaffe constituaient l'essentiel de nos gardiens. Mais à notre départ d'Ellrich, pour l'escorte du transport effroyabe, il y avait un grand nombre de S.S. "Totenkopfs" venus de Rottleberode ainsi que le chef du convoi et 800 déportés de ce camp. Peu à peu, Hans avait semblé perdu au milieu de l'Epouvante comme beaucoup des 2 000 suppliciés dont il avait la garde.

Sa conscience d'homme refusait la cruauté qui nous était imposée. Il l'avait déjà manifesté à Magdebourg quand le convoi s'était immobilisé dans une gare de cette ville le 8 avril à midi. L'intention de l'officier SS, chef de convoi, était de nous laisser crever dans nos wagons-cercueils sans nous ravitailler en cours de trajet. Cest alors que Hans, courageusement, sous un soleil implacable au zénith, avait porté à boire à des suppliciés dans un wagon voisin du nôtre. Il avait porté à boire avec sa gamelle de soldat malgré l'interdit et sous les rires et moqueries des jeunes S.S.. Nous avions tous le gosier sec et toutes les mains se tendaient à son passage. Sa tâche était par trop immense. Je perçus son geste comme un grand réconfort moral bien que n'ayant reçu pas la moindre goutte d'eau. Un homme s'était manifesté et qui portait un uniforme allemand. Trois jours plus tard Hans allait pleurer.

"Absteigen ! Zu Fuss !" (descendez, à pied) Ce cri horrible lancé par les S.S. déchâinés avait retenti quelques heures après que Hans eût marché le long du train. Il avait retenti avec une cruauté féroce et fut accompagné d'une violence inouïe. Une avalanche de coups s'abattit sur les suppliciés squelettiques au moment de former une immense colonne et de commencer une hallucinante marche de la Mort.

Au milieu des "Los, los !" (vite, vite) hurlés par les S.S., Hans avait pu voir les ombres hirsutes, hébétées, noircies, titubantes, s'écrouler une à une d'une balle dans la tête. Les S.S. tueurs - sans état d'âme - exécutaient les ordres. Le chef nazi d'arrondissement de Gardelegen, Gehrard Thiele, et l'officier S.S. Brauning Ehrard, - deux fanatiques - n'avaient-ils pas combiné de nous exterminer, les quelques 2000 suppliciés que nous restions alors ?

Au village de Solpke, la colonne qui s'étirait sur plus d'un kilomètre, changea de direction et partit vers le Nord. C'est alors que l'Hellberge, la claire montagne nous apparut lumineuse sous le soleil, comme si notre martyre devait être incorporé à ce faible relief couvert de prés verdoyants et de pins vigoureux.
Pour gravir l'Hellberge, j'avais les pieds en sang et je me traînais avec Albert et Emile, les trois du Molard aux Trois Sources réunis dans le supplice. Chaque mètre à gravir demandait des efforts surhumains et soudain, en traversant la forêt de la belle montagne claire, ce fut le massacre. Des suppliciés s'étaient évadés et les S.S. avaient tiré dans le tas. Nous fûmes regroupés dans une clairière et c'est là que Hans avait pleuré.

Ce sous-officier de la Luftwaffe avait peut-être trente sept ans. Assis sur le sol recouvert d'aiguilles de pin, à l'ombre d'un grand arbre, il se trouvait à moins de six mètres de moi, son arme sur les genoux. Nous étions tous assis ou étendus sur le sol comme cadavres en sursis. Spectres de l'apocalypse dans nos tenues de bagnard en lambeaux. Devant ce spectacle hallucinant et pour toutes les horreurs qu'il venait de vivre, entraîné malgré lui dans l'apogée du crime, Hans pleurait. Il pleurait comme un gosse pour toute cette barbarie. Et les S.S. riaient de voir ce pleureur. N'étions-nous pas que des Stücks

(morceaux) à leurs yeux ? Mais Hans pleurait devant les suppliciés à qui il semblait demander pardon. De grosses larmes coulaient de ses joues creuses sur son mousqueton. Il pleurait pour toute l'Allemagne.

*René MOREL*

Totenkopf = tête de mort

# L'EVASION

Et le 11 avril 1945, un an jour pour jour après mon terrible supplice, il y avait eu la terrible marche de la Mort où la Cruauté était reine. Les S.S. tueurs avaient déjà achevé par centaines les suppliciés tombés épuisés quand la nuit fut venue. Et la marche de la Mort se poursuivait toujours impitoyablement en ce 29è jour de la Lune de Printemps sous un ciel étoilé en apothéose. Nous venions de quitter le village de Wiepke et avancions vers l'Est sur un petit chemin poussiéreux. Mais par cette nuit sans Lune, sous un ciel constellé d'étoiles d'une densité et d'une brillance exceptionnelle, l'immense colonne s'était égarée.

Soudain :
- Halt ! Halt !

Ces cris lancés par les S.S. et autres soldats de l'escorte parcourent la longue colonne comme un frisson de fièvre. Il est environ vingt-deux heures.

Je perçois un flottement. La colonne s'immobilise. C'est le moment de fuir, de quitter ce monde d'épouvante. C'est le moment tant attendu.

"On y va !" dis-je à Albert de ma voix éteinte. Il faut faire vite. Aussitôt nous franchissons sur notre droite une clôture de bétail en fils de fer barbelés. Tandis que mon camarade file en boitant avec ses vingt-cinq ans dans la prairie, je marque un temps d'arrêt. Pendant de longues secondes périlleuses, j'attends Emile à qui j'avais dit aussi "On y va !" Mais Emile ne viendra pas. Il restera appuyé contre un arbre. Après lui avoir donné ma capote, je risquais ma vie pour lui. Mais je dois rejoindre Albert le boiteux et je cours dans la prairie humide de rosée. Nous venions de parcourir plus de vingt kilomètres d'une marche épuisante. Mais à cet instant, qu'importent les blessures et la fatigue. La liberté nous donne des ailes.

Soudain, après avoir parcouru une centaine de mètres et alors que j'ai rejoint Albert, une balle me siffle à l'oreille. On tire sur nous. Aussitôt nous nous couchons dans une rigole asséchée et nous attendons allongés sur le dos en regardant les étoiles. La colonne qui avait fait demi-tour a repris sa marche. Le bruit des milliers de semelles de bois qui se traînent au milieu des "los, los !" et des coups de feu intermittents nous paraît interminable. Puis, petit à petit le silence s'établit. Un silence religieux. Impressionnant. Tout est sublime en cet instant. Le Ciel en apothéose comme l'air frais qui gonfle mes poumons douloureux.

Vouloir nous évader dans l'état où nous étions paraissait relever d'un impossible pari. Une gageure. Nous étions tous les deux en très mauvaise condition physique. Albert boitait et j'étais tuberculeux. Nous savions que si nous étions repris nous serions tués comme d'autres évadés le seront. Couché sur le dos, j'avais sorti mon couteau au cas où un chien serait lancé à notre poursuite. Ce couteau rudimentaire, que m'avait procuré à Ellrich un ouvrier métallurgiste, je l'avais porté sur moi pendant soixante jours au risque d'être pendu. A cette heure décisive, il incarnait ma volonté de vaincre. Et en reprenant notre marche en direction du Sud, je pense que j'ai toujours une tour et deux pions d'avance sur l'Inconnu.

*René MOREL*

# FREUDENTHAL,20 AVRIL 1945, 7 HEURES

Le commando s'ébranle ; 6 km à pieds pour retrouver pelles et pioches dans les taillis où nous creusons des tranchées.
Comme chaque jour, j'exhorte la troupe à marcher lentement. Un gardien hurle des insultes ; ceux qui me précèdent accélèrent le pas et me voilà décalé de quelques mètres. Un coup de feu ! et je me retrouve plié en deux avec l'impression d'avoir reçu un coup de poing au creux de l'estomac. "P'tit Louis", le seul camarade français, avec sa gouaille de titi parisien me dit "I t'en a mis une dans l'buffet" tandis que je m'écroule au bord de la route. Le gardien constate les dégâts et repart avec la colonne.
P'tit Louis qui a profité de l'incident pour se planquer, se retrouve à mes côtés : des paysans tchèques me font transporter à l'hôpital de FREUDENTHAL et P'tit Louis tente de gagner les lignes russes qui se rapprochent.

Chirurgiens tchèques et ukrainiens me tireront d'affaire parce que je n'avais rien mangé depuis la veille et je retrouverai la France et les copains le 14 juin.

*Roger LEBOEUF*

# ALL RIGHT !

All right ! C'est le cri que lance un boy de la 102è Division d'Infanterie de la IXè Armée U.S. quand il approche, à bord d'une jeep, le bois de pins de la colline du "Jungling liebglühen" qui domine la plaine de l'Altmark. Les soldats du général William Simpson viennent de livrer leur dernier combat de la guerre pour la prise du village d'Estedt. Une localité défendue âprement par des Waffen SS et située à huit km au Nord de Gardelegen, à mi-chemin entre Hanovre et Berlin.

« Libération du camp d'Auschwitz »

"All right !" Pour le jeune déporté français tuberculeux qui vient de vivre trois nuits, caché dans le bois, à deux kilomètres du village, où il s'est enterré avec son camarade d'évasion dans un trou creusé de leurs mains, ce cri est perçu comme le signal magique de la délivrance, comme la fin d'un très long martyre, comme un chant de Liberté.

Oui, depuis trois nuits et trois jours, depuis le 29è jour de la Lune de Printemps, ces deux évadés de la colonne de la mort vivent traqués comme des bêtes. Les nazis les recherchent pour les exterminer. Des centaines de leurs camarades avaient déjà été abattus froidement par les tueurs SS dans la journée du 11 avril 1945, au cours d'une marche de la Mort hallucinante. Et le vendredi 13 avril, les 1.016 suppliciés qui restaient avaient été massacrés et brûlés vifs dans l'Holocauste final de GARDELEGEN, vingt-quatre heures seulement avant l'arrivée des premiers éléments de la 102è.

Oui, quand l'"All right !" retentit à la fin de l'après-midi du 14 avril, sous un magnifique soleil printanier et un ciel bleu extraordinaire, le drame le plus atroce perpétré par la barbarie nazie était consommé. Des Waffen SS de la Division Wallonne et des parachutistes allemands avaient permis ce massacre en livrant, eux aussi, leur dernier combat. Un ultime combat pour retarder l'avance foudroyante de la IXè Armée U.S. qui arrivait par Klotze et dont les premiers éléments avaient déjà atteint l'Elbe le 13 avril.
Pour le jeune étudiant français tuberculeux devenu squelettique dans ses habits rayés bleu et blanc de bagnard, qui avait survécu au block des mourants de DORA, qui avait connu les degrés supérieurs de l'Horreur dans les camps de la mort nazi avec ses dix-sept ans, l'Amérique prenait place dans sa mémoire, en ce jour de Victoire, comme une grande soeur venue à son secours.

...

"All right !" Je n'oublierai jamais.

*René MOREL*

# JOYEUX MOIS DE MAI 1945

Depuis le début de janvier, notre groupe de camarades est éclaté ; l'évacuation des camps sur l'Oder en est la cause. La détérioration de la situation militaire des Allemands conduit à un relâchement de l'encadrement des colonnes que l'on veut conduire vers l'ouest. Malgré le froid intense, la neige, la fatigue et la faim, nous prenons espoir après avoir croisé les troupes de renfort et d'ultime résistance allemande composées d'enfants de douze à quinze ans en uniforme prêts à tirer avec leurs canons de D.C.A. dirigés à l'horizontale en direction des troupes russes. Le jour de mon anniversaire (28/01) René PICOT me sauve la vie en m'obligeant à marcher malgré une grande faiblesse.

Nous nous trouvons maintenant dans la dernière poche de combats... Nous serons certainement les derniers à rentrer ! Même G... en cette fin d'avril nous remonte agréablement le moral en avouant à la radio la fin du IIIème Reich.
Les "chleuhs" ont enfin compris que tout est fini pour eux.
Cependant, le 24 avril, des propagandistes russes et polonais essaient de faire engager leurs compatriotes prisonniers dans l'armée allemande ... sans succès !
Mais ce même jour, une nouvelle nous accable : Nicolas MASSON nous raconte comment notre ami LEBOEUF vient d'être gravement blessé par balle par un gardien, balle qui a

traversé le bras gauche, l'estomac et le gros intestin. Nous sommes consternés ! Si près de la quille ! Et le lendemain, un policier a tué un Italien qu'il prenait pour un "partisan".

Vive le 1er mai : nous apprenons avec "tristesse" que GOERING est malade ! que MUSSOLINI fut assassiné et le 2 mai que le meilleur, "ADOLPHE ", est mort en héros ! Ils ne savent plus quoi faire pour nous faire sauter de joie !

René, Baimbain, Bambard, Jean (un breton) sont avec moi près de TROPPAU où le canon tonne très fort. Les Russes sont à 12 km.

Ce 3 mai, il neige à gros flocons ! Chez nous, on doit en être au muguet.

Les bobards d'une prétendue lutte entre Américains et Russes sont vite démontés. Les Allemands qui nous encadrent... par moments, voudraient armer les prisonniers !

**« Samedi 5 mai »**

Dès le matin, la population du village est en émoi, les soldats sont terrassés par la fatigue et désemparés : dans la nuit les chars russes ont fortement progressé et les avions d'observation sont très bas malgré la pluie torrentielle.

Le soir nous couchons dans une grange à 7 km de RAUTENBERG (la guerre semble finie sauf dans ce réduit montagneux où nous sommes).

**« Dimanche 6 mai »**

Réveil au son du canon allemand qui ne tire que deux coups toutes les demi-heures : les munitions sont épuisées.

Après avoir fait à nouveau 7 km, nous sommes à WILDER NILGRIMM dans une grange voûtée en compagnie de deux Ukrainiens.

**« Lundi 7 mai »**

A 10h25,quelle émotion de rencontrer les soldats russes qui fouillent la ferme... Mais impossible de se comprendre.

Un officier russe nous fait comprendre de rejoindre à nouveau FREUDENTHAL. Toutes les maisons y sont ouvertes et fouillées.

**« Mardi 8 mai »**

On mange... et on remange. René nous fait même une petite cuisine à la française ! Vin blanc, rhum, liqueurs.

C'est avec joie que l'on apprend, par un soldat russe qui lui aussi cherche fortune, que ce soir du 8 mai à 22 heures, la guerre est finie !!

*Maurice LANCON*

# LA CHIASSE A ODESSA

***Mai 1945 : Camp de transit en attendant un bateau pour la France***

Ah ! la chiasse ... Parfois, c'est drôle : tout d'un coup, un type vous quitte sans prévenir. Il a à peine verdi. Il n'ose pas courir pour mieux serrer les fesses. On sent bien qu'il voudrait aller vite, pourtant.

Arrivera ? Arrivera pas ?

Il se déboutonne en marchant. Et parfois, sur la fin, il se met à courir. C'est qu'il est trop tard ...

Dans quelle tenue va-t-il ressortir ?

Ca dépend des dégâts.

Avec son slip discrètement plié dans sa main ? ou à poil avec son pantalon au bout des doigts en direction du robinet, dans la cour ?

**« Et la nuit »**

Encore ça, c'est le jour. Mais la nuit !
Nous sommes entassés dans des chambres, couchés par terre en tous sens.
Deux solutions : ou être près des chiottes pour s'y rendre rapidement quand le "déballage" s'annonce ; mais dans ce cas, gare à ceux qui sont plus loin et qui vous enjambent, à poil, dans la nuit. C'est parfois le désastre : ils laissent une véritable traînée... ou alors être plus loin, accepter le risque de laisser en route une partie du "message", de se faire engueuler, d'être contraint de nettoyer sa merde sous les sarcasmes ...

**« La mesure de la différence »**

Certains disaient que la merde slave avait une odeur différente de celle de occidentaux . "A chacun son odeur", avec une pointe de xénophobie inavouée.
Il faudrait analyser.
L'objet, d'abord.
La pensée, ensuite.
Ca peut mener loin.

Nous n'étions pas slaves. Seulement nourris comme des Slaves.

A la longue, ça nous aurait fait les yeux bridés ou quelque chose comme ça, ça ne m'aurait pas surpris, au fond.

Une façon de perdre sa différence ?
Ou d'en prendre la mesure ?

*Pierre FIGUET*

N.B. : Dans tous les camps de déportation la dysenterie a été un fléau général : une déchéance physique qui précédait souvent la mort.

# RETOUR

Evadé d'une colonne d'évacuation, je fus recueilli le 12 Avril 1945 par trois prisonniers de guerre Français qui me planquèrent dans la ferme où ils travaillaient. Trois Jeeps américaines pénétrèrent dans la cour la nuit du 13 au 14 Avril. C'était fini. Je gisais sur une couche, atrocement malade de la nourriture que mes amis m'avaient donnée.

Nous fûmes pris en charge par les services sanitaires américains, et des officiers de renseignements français qui nous interrogèrent, dans une caserne à Erfurt. Il faisait encore froid et il neigeait lorsque, le 1er Mai, notre convoi quitta la ville pour un voyage pénible et cahotant.

Un grand portrait du Général, une "Marseillaise" et des pâtes de fruits nous accueillirent en gare de Metz dans la nuit du 7 au 8 Mai. Après un passage au camp de Revigny à quelques kilomètres de Reims où venait d'être signé l'armistice, et maints transbordements, je me retrouvai dans une voiture confortable avec beaucoup de kilos en moins et pas mal de sagesse en plus.

Nous étions le 10 Mai à 3 heures de l'après midi, et il faisait beau.

La Bresse m'offrait la palette de ses verts les plus beaux.

Le clocher était toujours au sommet de la côte, là où il devait être selon l'ordre normal des choses. Des mains me sortirent de la voiture, et on parlait beaucoup autour de moi.

Mes parents, la maison. Une assiette repoussée. Non, je ne veux rien, rien que mon lit d'enfant pour essayer d'y retrouver mes rêves.

*Marcel PELLET*

- N.B. : Arrêté le 05 Juin 1944. Marcel rentre chez lui après un an de déportation.

# LE « PINGOUIN » PERDU ET RETROUVE

**"LE PINGOUIN"**, c'était le surnom de notre Proviseur, Paul MAURER, toujours habillé en noir et blanc et zélé pétainiste.

En 1943, il avait été contraint de quitter BOURG en raison de son incompétence notoire. Peut-être utilisa-t-il ensuite cette mutation d'office pour se faire valoir à la Libération ? Toujours est-il qu'on le retrouve après la guerre Proviseur du lycée Charles DE GAULLE à BADEN-BADEN !

Pour faire cesser ce scandale, une pétition des anciens résistants de l'établissement fut confiée le jour de la remise de la Médaille de la Résistance au lycée, à l'Inspecteur Général PIOBETTA qui représentait le ministre de l'Education Nationale.

Pour rédiger la pétition, je m'étais adressé à mon ancien professeur de lettres, résistant de la première heure, Henri GARET: le texte était parfait.

L'action fut efficace et le **"PINGOUIN"** dut quitter le poste qu'il occupait honteusement. De temps en temps il y a quand même une morale !

*Paul MILLET*

# COUR D'ASSISES DE BOURG

***Mai 1945** : c'est une belle journée de mai. Le soleil luit, toutes les filles sont belles, la joie est dans les coeurs en ce premier printemps d'après guerre. Mais c'est aussi, pour certains, le jour des comptes à rendre.*

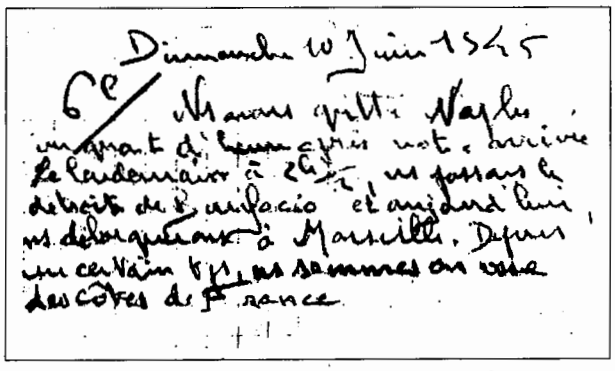
## « Procès du milicien BIGOT »

Bigot est un "franc-garde" bressan, impliqué dans la fusillade de la rue Teynière ( 5 juin 44 ) où il blessa deux résistants. Il est le fils d'une famille bourgeoise.

Dès quinze heures, dans une salle archicomble, les acteurs sont en place.

Au centre le Président assisté de ses jurés. D'un côté le Procureur Général, de l'autre, entre deux gendarmes : l'accusé, et devant lui ses avocats dont l'un est un ténor du barreau parisien.
Au rang des témoins: Paul BAILLET, dit "PONEY", et moi-même.
Un procès rapide : après lecture des chefs d'accusation, sans objection de la part de la défense, le Président donne la parole au Procureur qui présente son réquisitoire, sobre , net, implacable, qu'il termine en demandant la peine capitale, c'est à dire la mort.

Malgré son grand talent, l'avocat de la défense ne peut qu'émettre des contre-vérités. M'appelant à la barre, il me demande si je peux affirmer que c'était son client qui m'avait tiré dessus, si j'avais bien vu sortir la balle de son arme ! Je refusais de répondre à ces inepties.


Carnet de route .P.F

Mais au cours de sa plaidoirie, l'avocat de BIGOT avait affirmé que son client n'avait pas eu du tout l'intention de nous tuer, mais seulement de nous stopper. Je demandais alors exceptionnellement la parole pour montrer l'emplacement de ma blessure: clavicule brisée à quelques millimètres de l'artère. Mon camarade ayant été atteint en pleine poitrine et cela à une distance de dix mètres, j'ai laissé aux jurés le soin d'apprécier si ces balles étaient destinées à briser une jambe ou à tuer.

La délibération fut courte. De retour dans la salle, le Président annonce la sentence : le milicien BIGOT est condamné à mort.

Les mois passent à nouveau jusqu'au jour où j'apprends que le jugement de Bourg a été cassé pour vice de procédure (j'avais repris la parole après l'avocat de la défense) et que BIGOT a été rejugé : il est passé en Cour d'assises à Dijon et a été acquitté sous réserve d'un engagement immédiat pour l'Indochine, ce qu'il a fait ( j'ai ouï dire qu'il en serait revenu bardé de médailles).

*Roger GUETTET*

# APRÈS

## LA LIBERTE

Henri ROMANS-PETIT, créa et commanda jusqu'à la Libération, les MAQUIS de l'Ain et du Haut-Jura.

Devant les Officiers Aviateurs de la Base qu'il commandait encore après la débâcle de Juin 1940, il leur dit :

"Aujourd'hui, je suis sûr que vous comprenez la signification du mot PATRIE".

En 1974, il résuma tout son combat entre 1940 et 1945 en prononçant ces mots :

TOUT DOIT ETRE SACRIFIE A LA LIBERTE.

IL N'Y A PAS DE BIEN PLUS PRECIEUX QUE LA LIBERTE.

*Jacques PEILLOD*

**Solch ein Gewimmel ich sehen**
**Auf freiem Grund mit freiem Volke stehen**

**Goethe (Faust)**

**Je voudrais voir se lever le monde**
**d'un peuple libre sur un sol libre**

## ALLOCUTION DU 50ème ANNIVERSAIRE DES ARRESTATIONS DU 5 juin 1944

### « LUNDI 5 juin 1944 »

Le temps est beau, mais une certaine fièvre règne dans les esprits. Chacun pressent que le débarquement tant attendu est proche. Les incidents et accrochages qui opposent le maquis aux troupes d'occupation, aux forces de police et à la milice, se multiplient. Mais dans notre vieux Lycée Lalande tout est calme, en apparence. Il est 16 heures environ, les élèves de terminales, candidats au bac 2ème partie, composent, un peu tendus évidemment, car l'enjeu est d'importance.

Soudain, dans un vacarme de coups de feu et de vociférations, une troupe armée surgit dans les salles et, en un instant, tous les lycéens et lycéennes, les professeurs, le proviseur sont massés dans la cour d'honneur, face à la milice, et à son chef, le redoutable Dagostini. Fouilles, interrogations, coups de poings, coups de pieds, coups de crosses, injures... Les miliciens possèdent une liste des élèves résistants.

**« C'est le temps de la délation ! »**

Le matin même, un commando des FUJ (Forces Unies de la Jeunesse), dirigé par l'un des nôtres, est tombé dans une embuscade tendue par la milice, au cours d'une opération en pleine ville. Deux blessés, dont un élève sont faits prisonniers puis livrés aux Allemands...

**« Délation là encore ! »**

Les dix lycéens retenus pour leur appartenance à la Résistance sont incarcérés, soumis aux interrogatoires musclés dont leurs geôliers ont le secret, et sont finalement livrés aux Allemands qui les expédient dans un camp de représailles en Allemagne. Une chance inouïe leur permettra de revenir tous.
Quant aux deux prisonniers, récupérés par la milice après quelques jours, enfin soignés, ils sont condamnés à mort par la cour martiale puis graciés par le chef départemental de la milice qui est soucieux de ne pas s'aliéner complètement l'opinion publique de la ville. Dans le courant de juillet, ils trouverons le moyen de s'échapper et rejoindront la compagnie FUJ dans le maquis.

**5 juin 1944**, date mémorable, pour les évènements succinctement évoqués aujourd'hui, mais aussi date symbole de l'engagement précoce et enthousiaste de toute une jeunesse dans la lutte contre l'occupant nazi et ses auxiliaires et complices français.
Dès 1941, **Paul Pioda** crée à Bourg et dans le département le mouvement Libération et recrute **Marcel Thenon**, lycéen de 17 ans, qui organise début 1942 la première sizaine des jeunes de Libération parmi les élèves du Lycée Lalande.

**« C'était le temps des pionniers »**

En septembre 42 la création des FUJ issus de la fusion des jeunes des différents mouvements (Libération, Combat, Franc Tireur,) dynamise le développement de la structure dont les effectifs passent d'une sizaine à une trentaine puis deux sans oublier la sizaine féminine du Lycée Edgard Quinet. La sécurité de l'ensemble est assurée, en principe, par le système du cloisonnement entre les sizaines.

**« Mais comment toute cette énergie, cet appétit d'action peuvent-ils s'exprimer ?**

Hé bien !
- on recrute de nouveaux membres.
- on distribue les journaux clandestins à l'intérieur et à l'extérieur du Lycée.
- on chahute en ville les films de propagandes nazie, en compagnie de quelques professeurs.
- on arrache les portraits de Pétain omniprésents dans l'établissement, pour les remplacer par ceux de De Gaulle.
- on résiste au matraquage des cerveaux organisé par le professeur dit «d'enseignement général» véritable commissaire politique au service du régime, prônant sans cesse l'allégeance à Pétain, l'admiration de la force allemande, le mépris de la République.
- on lance des pierres sur la troupe allemande qui défile sous les murs du Lycée. Sottise et non pas acte de résistance, mais sottise révélatrice de l'état d'esprit à l'égard des occupants.
- on défile, au retour du stade, derrière une compagnie allemande, en chantant «**Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine**».
- on transporte du plastic, c'est à dire des explosifs et des détonateurs.
- on aide matériellement ceux qui sont en prison et leur famille.
- on se réunit à l'extérieur pour apprendre le maniement de la mitraillette et des explosifs.
- on participe à divers coups de mains avec les FUJ de la ville.

... En un mot on se prépare pour le jour J, avec maladresse parfois, mais avec un indéfectible enthousiasme.
Cela n'est pas sans risque car on est confronté à la répression et pas seulement celle de l'occupant, celle également de la police française, des tribunaux français, de la milice.

**Marcel Thenon** arrêté en mai 1943 sera déporté ; **Hugues Barange**, professeur adjoint chargé de la direction des FUJ à l'échelon départemental puis national sera fusillé ; **Paul Morin et Marcel Cochet** notre prof de gym, arrêtés le 18 juin 43 iront en déportation,..... et combien d'autres que je ne pourrai citer tous.
... Enfin se lève l'aube du jour J. Les FUJ ou d'autres unités combattantes sortent de la clandestinité pour participer aux batailles de la libération dans le département, au Col de la Lèbe, aux carrières d'Hauteville, à Neuville, au Fort l'Ecluse, à Trébillet, à Cerdon, à la Valbonne, à Pérouges, à Meximieux.

Quant à ceux qui avaient terminé leur scolarité avant 1944, on les retrouve sur tous les fronts de cet immense champ de bataille qu'est devenue l'Europe : en Alsace, en Allemagne, en Pologne, jusqu'en Russie...

L'attribution de la Médaille de la Résistance au Lycée Lalande, le seul lycée civil de France à l'avoir reçue, est venue reconnaître la précocité et la force de son engagement ainsi que l'importance des sacrifices humains consentis. 6 élèves et 1 professeur ont également été distingués de la même manière.

Six lycéens décorés de la Médaille de la Résistance

L'impérieux devoir de mémoire nous a rassemblés aujourd'hui pour rappeler combien les jeunes gens que nous étions alors, ont su trouver, dans un pays rongé par la faim, la peur, avili par la lâcheté et la délation, le chemin de la dignité et du courage. Mais, surtout, nous sommes ici pour rendre hommage à tous les nôtres qui, en ces temps de barbarie, ont perdu la vie, au combat, devant le peloton d'exécution, sous la torture, ou dans l'enfer des camps nazis.

Nous, qui sommes encore là, n'avons pas le droit **d'oublier** ceux qui sont morts et **comment** ils sont morts.

Dans le monde qui nous entoure, plein de désordres, de violence et de danger, nous voyons ressurgir les démons du passé. La bête immonde n'est pas morte. Sur fond de nationalisme exacerbé, de racisme, d'antisémitisme, d'intégrisme, de mépris de la vie et de la personne humaine se manifestent des néo-fascismes, des néo-nazismes. Mais pourquoi dire néo-nazisme ? C'est la même idéologie, ce sont les mêmes brutes. Notre génération, pour l'avoir déjà vécu, sait jusqu'où cela peut conduire. C'est pourquoi nous sommes en charge du devoir de vigilance. Notre réunion de ce jour en est le témoignage.

Pour conclure, ne versons pas dans un pessimisme stérile et débilitant, et malgré l'évocation nécessaire de ces souvenirs tragiques, **gardons la confiance et l'optimisme** qui furent à la base de notre engagement d'autrefois.

**Soyons heureux de ces retrouvailles et que ce demi-siècle de plus dans nos vies, dont nous prenons acte aujourd'hui, ne soit pas un poids, mais seulement la preuve de la fidélité de nos amitiés.**

*le 5 juin 1994* *Jean MARINET*

Dépôt de gerbe au pied du mémorial

# LYCEE LALANDE : MEDAILLE DE LA RESISTANCE

Par un décret du 3 octobre 1946, la médaille de la Résistance est attribuée au Lycée Lalande de Bourg en Bresse en reconnaissance de son engagement exemplaire dans la lutte pour la libération et en hommage à ceux qui l'ont payé de leur vie dans les combats ou en déportation. Il sera le seul lycée civil en France à être ainsi distingué.
C'est le 12 janvier 1947 que la médaille lui fut remise au cours d'une cérémonie émouvante dans sa simplicité. En présence de tous les élèves, des anciens élèves combattants de la résistance et rescapés de la déportation et des familles des disparus, étaient rassemblées de nombreuses personnalités : Monsieur l'Inspecteur Général PIOBETTA représentant Monsieur le Ministre de l'Education Nationale, Monsieur LATSCHA Préfet de l'Ain, Monsieur ALLIX Recteur de l'Académie de Lyon, Monsieur BATAILLE Inspecteur d'Académie, les parlementaires du département et les autorités civiles et militaires.

C'est le recteur ALLIX qui épingla la médaille de la Résistance au fanion du Lycée. Trois anciens élèves reçurent également la médaille de la Résistance tandis que le lieutenant BAILLY représentant le ministère des Armées remettait à la mère de Hugues BARANGE la Légion d'honneur et la Croix de guerre décernées à son fils à titre posthume.

Enfin, Monsieur le Proviseur JEUNET, dans son discours de clôture de la cérémonie dégageait ainsi la leçon des lourds sacrifices consentis :

"Vous nous avez donné tout d'abord une leçon d'union. Vous apparteniez à toutes les catégories universitaires et sociales. Vous comptiez dans vos rangs le professeur, le maître d'internat, le répétiteur et l'agent du Lycée, le fils de la bourgeoisie et celui de l'ouvrier, l'enfant de la Ville et celui de la Terre ... Vous apparteniez à toutes les opinions politiques, et votre légion présentait côte à côte celui qui croyait au ciel et celui qui n'y croyait pas ".

Le drapeau du Lycée Lalande décoré de la Médaille de la Résistance

Von der Gewalt, die alle Wesen bindet
befreit der Mensch sich, der sich überwindet

Goethe

(L'homme n'est libéré de ses liens de violence que s'il se surpasse lui-même)

## Petit lexique des abréviations et autres mots

| | |
|---|---|
| A.S. | Armée secrète |
| B.C.R.A. | Bureau central de renseignements et d'actions |
| C.D.L. | Comité départemental de libération |
| C.F.L.N. | Comité français de libération nationale |
| C.N.R. | Conseil national de la résistance |
| II° D.B. | 2° division blindée |
| D.C.A. | Défense antiaérienne (en allemand : Flack) |
| F.F.I. | Forces françaises de l'intérieur |
| F.F.L. | Forces françaises libres |
| F.M. | Fusil mitrailleur |
| F.N. | Front national (pas celui de LE PEN) |
| F.T.P.F. | Francs tireurs et partisans français |
| F.U.J.P. | Forces unies de la jeunesse patriotique |
| G.F. | Groupe franc |
| G.I. | Soldats américains |
| G.M.R. | Gardes mobiles de réserve |
| I.S. | Intelligence service (espionnage britannique) |
| J. 3 | J 1, J 2, J 3 Catégories des cartes d'alimentation - J 3 = jeunes 17-21 ans |
| L.V.F. | Légion des volontaires français contre le bolchévisme |
| M.L.N. | Mouvement de libération nationale |
| M.U.R. | Mouvements Unis de la résistance |
| O.C.M. | Organisation civile et militaire |
| O.R.A. | Organisation de résistance de l'armée |
| R.A.F. | Royal Air Force (aviation britannique) |
| S.O.L. | Service d'ordre légionnaire |
| S.S. | Sections d'assaut (nazis) |
| S.T.O. | Service du travail obligatoire |

# ASSOCIATION RESISTANCE LYCEE LALANDE

## But

(article I) « ... promouvoir et mettre en oeuvre toutes activités de recherche et de diffusion des faits de Résistance s'étant manifestés à l'intérieur et au delà du Lycée Lalande de Bourg-en-Bresse de 1940 à 1944 et de perpétuer l'esprit qui les a animés».

## Bureau

Président d'honneur :
**Paul MORIN**

Président :
**Pierre FIGUET**

Vice-Président :
**Marcel ROSETTE**

Secrétaire :
**Jean MARINET**

Secrétaire adjoint :
**François RABUEL**

Trésorier :
**René PARISET**

## Conseil d'Administration

Tous les anciens élèves anciens résistants avec lesquels nous sommes en contact.

Adresse de l'Association

Association Résistance Lycée Lalande
Mairie de Bourg
01000 BOURG-EN-BRESSE

Ecrivez nous. Nous vous répondrons, par écrit ou de vive voix.
Notre souhait : que les lycéens d'aujourd'hui et de demain continuent à faire vivre l'Association : "RESISTANCE LYCEE LALANDE"

# LYCÉE LALANDE

## Victimes de la guerre 1939-45

| Nom Prénom | Classe | |
|---|---|---|
| André Jean | Terminale en 1942-43 | Travaille pour l'Intelligence Service. Au maquis, chef du groupe qui porte son nom (Groupe Claude). Tué en service le 24/12/1944 (arme d'un maquisard). |
| Barange Hugues | Professeur adjoint | Surnom : Micky. Chef national des F.U.J. Arrêté deux fois, la première à Montpellier début 44. En juin, incarcéré à Montluc. Fusillé à Genas le 12 juillet 1944. |
| Baudry Gilbert | Seconde en 1940-41 | Normalien ayant quitté le lycée de Bourg pour celui de Besançon. Prend le maquis à Mornay en Haute-Saône. Capturé, fusilé en 1944. |
| Besoussan André | Terminale en 43-44 | Chassé de l'Ecole des Enfants de Troupe de Thol parce que juif. La rejoint au maquis. Tué à La Valbonne le 1er septembre 1944. |
| Berger Henri | Terminale en 1902-03 (?) | Recrute pour le maquis. Dénoncé. Arrêté à Bourg en juillet 1943. Mort à Buchenwald en mars 1945. |
| Berveiller François | Terminale en 1932-33 | Capitaine au groupe aérien d'observation 543. Tué le 9 juin 1940 à Epernay (Marne) : avion abattu. |
| Blétel Charles | Permière en 1936-37 | Aspirant. Prend part, à partir de Chalour, à la création du maquis dit "de Cize Bolozon" (secteur d'Oyonnax) dont il dirige ensuite un des 2 camps. Encerclé par les Allemands à Echallon, se donne la mort (le 14 juillet 1944). |
| Brillat-Savarin Jean | Terminale en 1940-41 | Rejoint, avec son frère Claude, la France Libre en passant par l'Espagne. S'engage dans l'Armée d'Afrique, prend part aux campagnes d'Italie (1943) puis de France. Tué en Alsace, à Rammelsmatt, le 9 décembre 1944. |
| Céretti Albert | Terminale en 1935-36 | Après démobilisation, reprend ses études. En 1944, effectue son stage de pharmacien à Oyonnax. Le jour de Pâques, arrêté dans la rue en allant assurer son service de garde (3ème rafle allemande). Mort à Buchenwald (Ellrich) en novembre 1944. |
| Dumond Yves | Terminale en 1910-11 | Né en 1892 à Bourg. A vécu 2 geurres. Déporté politique. Mort à Auschwitz le 20 décembre 1942. |
| Franchi Martin | Terminale en 1942-43 | Ses études de normalien achevées, prend le maquis à Cize-Bolozon. Opère dans le secteur d'Oyonnax. A la fin de la bataille du fort l'Ecluse, est tué le 17 juin 1944, avec son frère Jean, à Léaz, près de Bellegarde. |
| Gaillard Julien | Première en 1940-41 | Arrêté à Foissiat le 6 juin 1944 avec 5 autres personnes. Emmené à Mâcon, puis à Lyon au fort Montluc. Fusillé avec 22 camarades à Roche, dans l'Isère, le 18 juin. |
| Grandclément Clovis | Agent au lycée de 1928 à 1939 | Mobilisé le 2 septembre 1939, affecté au 11ème régiment de Zouaves. Tué le 15 mai 1940 à Limelette près de Bruxelles. |
| Guerrier Marcel | première en 1942-43 | Un des fondateurs, avec son père et ses frères, à Chalour, en septembre 43, du maquis dit "de Cize Bolozon, s'engage ensuite dans l'Armée des Alpes. Tué à Briançon le 8 février 45 (éclatement de son bazooka). |
| Hyvert René | Seconde en 1938-39 | Surnom de maquis : Printemps. Tué à la bataille de Meximieux, lors de l'attaque allemande du château, le 1er septembre 1944. |

| | | |
|---|---|---|
| Klejn Alfred | Seconde en 1941-42 | Israélite, arrêté avec sa famille à Saint-Etienne-du-Bois le 26 août 1942 par la police de Vichy. Déporté en Pologne. Son frère Natan et lui s'évadent de leur camp, mais seront repris. Meurt à Varsovie en 1944. Natan mourra en 1946 (ou 45 ?). |
| Lassave Pierre (ou Jean) | Terminale en 1920-21 | |
| Lévy Jean-Paul | Terminale en 1942-43 | Arrêté à la rafle de Bourg du 10 juillet 1944. Fusillé comme israélite, avec son père et son grand-père, au massacre des Vennes. |
| Lumalé René | Première en 1942-43 | Normalien. Appelé aux Chantiers de Jeunesse en juillet 1943. En septembre 1944, s'engage dans la 1ère Armée. Prend part à la campagne d'Alsace. Tué à Morsch (sud de Karlsruhe) le 6 avril 1945. |
| Mennel Jean (ou Alfred) | Terminale en 1908-09 | Né en 1892 à Montbéliard. Déporté politique. Mort à Buchenwald en juillet 1944. |
| Millet Jean | Seconde en 1938-39 | Passe du lycée à la Martinière de Lyon. Entre en Résistance dès l'automne 1940. Agit à la fois dans l'Ain et à Lyon. Engagé au B.C.R.A. de Londres fin 1942. Responsable de services atterrissages-parachutages. Arrêté le 15 avril 1944. Mort à Neuengamme le 2 mai 1945. |
| Montange Paul | Première en 1937-38 (et 1938-39 ?) | Classe de philo au lycée Ampère. Chantiers de Jeunesse en 1941-42 puis École de laiterie de la Roche sur Foron. Prend le maquis en Dordogne en septembre 43. Capturé par les G.M.R. en octobre. Camp de St Sulpice-la-Pointe (près de Toulouse). Déporté fin juillet à Leauplöbnitz près de Magdebourg. Meurt le 30 mars 1945. |
| Nicod Edouard | Terminale en 1924 -25 | Natif d'Oyonnax (1907). Maréchal des Logis au 305ème R.A. Mort au bombardement de Senlis (Oise) le 7 juin 1940. |
| Nizan Paul | Professeur | A enseigné la philosophie au lycée en 1931 (il avait 26 ans). Ecrivain (Aden Arabie, 1931 - Le cheval de Troie, 1934). Journaliste politique. Tué en 1940 à la bataille de Dunkerque. |
| Page Roger | Première en 1942-43 | Arrêté en 1942, puis relâché. Prend le maquis à la ferme de la Montagne, à Hotonnes en 1943. Défile le 11 novembre à Oyonnax. Arrêté à Billiat en février et déporté. Mort à Mauthausen le 7 juillet 1944. |
| Peillon Raymond | Seconde en 1918-19 | Arrêté à Oyonnax. Fusillé par les Allemands le 13 juillet 1944. |
| Perret Jean | Terminale en 1938-39 | Instituteur. Aide son frère Léon, blessé au maquis, à s'évader de l'hôpital de Bourg. Tous deux retournent au maquis à Saint-Martin du Mont. Ils y sont tués le 6 juillet 1944. |
| Piquet François | Seconde en 1939-40 | Rejoint le maquis à Treffort en mai ou juin 1944. Gravement blessé à Tanvol au nord de Bourg le 18 juillet 1944. Meurt à l'hôpital de Nantua le lendemain. |
| Porte Jacques | Terminale en 1937-38 | Sortant de Polytechnique, part pour la France Libre. Arrêté à la frontière espagnole le 20 octobre 1943. Déporté à Buchenwald puis Dora. Mort en 1944, peut-être à Bergen-Belsen. |
| Rabeyrin Jean | Seconde en 1943-44 | Normalien de 1ère année. Prend le maquis dans le Revermont début juin 1944. Tué le 2 septembre à Varennes Saint-Sauveur. |
| Schmidt Pierre | Professeur-adjoint | Surveillant général sous le nom de Bourgeois, car alsacien. Arrêté par la milice à la rafle du lycée du 5 juin 1944. Incarcéré. Relâché, prend le maquis. Blessé le 1er septembre au Pont de de Chazey, meurt à l'hôpital américain de Rives, dans l'Isère. |

| | | |
|---|---|---|
| Sordet Raymond | Première en 1939-40 | Appartient avec Michel Caillaud, neveu du Général de Gaulle, au réseau "Charette". Agent du Bureau Central de Renseignements et d'Action (B.C.R.A.). Relève les plans de la base allemande sous-marine de Toulon et les transmet à Londres. Arrêté peu après. Fusillé le 31 mai 1944 à la Doua. |
| Tourrette Serge | Quatrième en 1939 | Lieutenant dans le réseau Charette (côte méditerranéenne) ; Raymond Sordet est son capitaine. Engagé dans la même mission, puis arrêté en même temps que lui. Fusillé également le 31 mai 1944 à Lyon-la-Doua. |
| Vermeil Firmin | Terminale en 1940-41 | Engagé dans le groupe de chasse Normandie-Niemen. Meurt sur le front russe dans la région d'Orel (probablement en août 43). |
| Vérolle Michel | Terminale en 1939-40 | Élève de Normale Supérieure. Arrêté lors de la rafle de Bourg du 10 juillet 1944. Déporté à Neuengamme. Mort avec son ami Tiersot, lors du naufrage du Cap Arcona parti de Lübeck et coulé en mer Baltique, par l'aviation britannique (6000 naufragés, 450 rescapés). |
| Voisin Paul | Terminale en 1940-41 | Réfractaire du S.T.O., arrêté à Lyon en mai ou juin 1943. Incarcéré probablement à Montluc puis envoyé à Compiègne. Mort à Buchenwald, fin 1943 |
| Walter André | Seconde en 1938-39 | Membre de l'État major des F.T.P. zone sud. Arrêté lors d'une réunion le 17 mai 1944. Fusillé le 17 juin à St Laurent-de-Mure. |

*Nécrologe établi par François RABUEL*

*Compléments : Maurice LANÇON*

Retour sous le préau

Devant les fenêtres
des anciennes «études»

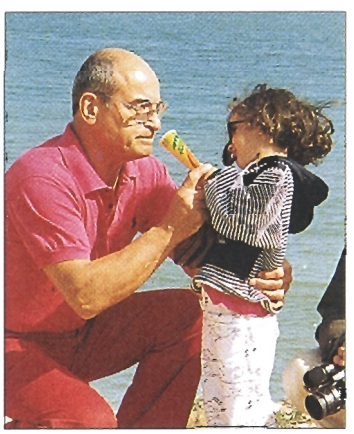
Le drapeau rouge sur le Reichstag

Devant l'Hôtel de Ville

en 1984 :
quatre «authentiques» médaillés

La Médaille de la Résistance au Lycée

Fraternisation entre alliés



Grand-père et petite-fille

Trois anciens

La Vie en Rose…

Réédition septembre 1996 - Imprimerie du Conseil Général de l'Ain.
Collaboration Patrice GRAFFANT.